

James Hadley

CHASE

Le zinc en or



Gallimard

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

Le zinc en or

Traduit de l'anglais par M. Charvet

Le colonel Olson, héros du Viêt-nam, devenu pilote civil, a le projet de faucher un appareil qui vaut dix millions de dollars. Pour l'aider, il fait appel à Jack Crane, son ancien mécanicien, qui naguère a descendu du Viet surtout pour détrousser les cadavres. Un petit ange, quoi. Jack est partant mais c'est l'atterrissage qui est plutôt dangereux. Dame, s'il ne s'était pas risqué à séduire la belle et redoutable Vicky Essex, unanimement considérée comme la reine des peaux de vache, les choses se seraient peut-être passées autrement.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5010 1532 3



9 782070 496891

D'après une illustration de
Jean-Claude Claeys (*Magnum Song*, 1981)
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE

♻️ 97-III A 49689 ISBN 2-07-049689-9 catégorie 2

Parutions du mois

24. À PIEDS JOINTS

25. LE ZINC EN OR

JAMES HADLEY CHASE

Le zinc en or

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR M. CHARVET

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SO, WHAT HAPPENS TO ME ?

© James Hadley Chase, 1973.

© Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française.

CHAPITRE I

Je fus réveillé par la sonnerie du téléphone. Un coup d'œil à la pendulette m'apprit qu'il était neuf heures cinq. Repoussant le drap, je posai les pieds à terre. A travers le mince plancher, j'entendis mon père répondre au téléphone. La communication était certainement pour moi, on lui passait rarement des coups de fil. J'endossai ma robe de chambre, et j'arrivai sur le palier au moment où il m'appelait.

— C'est pour toi, Jack... Un certain Polson, Bolson... je n'ai pas bien compris.

En trois bonds, je fus en bas et croisai le regard attristé de mon père.

— Je pars, dit-il. Dommage que tu ne te sois pas levé plus tôt, on aurait pu prendre le petit déjeuner ensemble.

— Oui, bien sûr.

J'entrai en trombe dans le minuscule living minable et saisis le combiné.

— Ici Jack Crane, annonçai-je tout en regardant mon père descendre l'allée et monter dans sa Chevrolet vieille de cinq ans pour aller marnier à la banque.

— Salut, Jack !

D'un coup, treize mois s'effacèrent. Cette voix, je l'aurais reconnue entre mille. Je me figeai au garde-à-vous.

— Colonel Olson !

— Hé oui ! Jack. Comment va, fripouille ?

— Très bien. Et vous, mon colonel ?

— Finis les grades ! On n'est plus dans l'armée, Dieu merci ! J'ai eu un mal de chien à vous retrouver.

Le ton avait perdu de son autorité. Comment, lui, le plus fameux pilote de bombardier, qui aurait pu orner tout un mur avec ses décorations, me disait tout simplement qu'il avait cherché à me retrouver, moi ? Le colonel Bernie Olson ! Mon ancien chef au Viêt-nam. Le type extraordinaire que j'avais maintenu dans les airs pour descendre du Viet malgré la pluie, le soleil, par tous les temps. Avant qu'il reçoive dans le ventre la balle qui le mit hors de combat, j'avais été son mécanicien pendant trois ans. Le jour de notre séparation fut l'un des plus pénibles de ma vie. Il rentrait en Amérique tandis qu'on me chargeait d'un autre pilote, une vraie moule, celui-là. J'idôlatrais Olson. J'étais persuadé que je n'aurais plus jamais de ses nouvelles. Et voilà qu'au bout de treize mois, il me contactait par téléphone.

— Écoutez, Jack, dit-il, je suis pressé. Voilà, je dois partir pour Paris. Qu'est-ce que vous devenez ? Je peux vous procurer du boulot. Vous travailleriez avec moi, si ça vous intéresse.

— Et comment ! Rien ne pourrait me faire plus plaisir !

— Très bien. Vous toucherez quinze grands for-

mats. Je vous envoie votre billet d'avion, les frais de déplacements et on parlera de tout ça.

Pourquoi ce type si formidable avait-il un ton aussi morne ? me demandai-je.

— J'ai besoin de vous voir ici. Je vous appelle de Paradise City. C'est à une centaine de kilomètres de Miami. Un boulot plutôt délicat, mais vous vous en sortirez. D'ailleurs, à moins que vous ayez autre chose en vue, qu'est-ce que vous risquez, hein ?

— Vous avez bien dit quinze mille dollars, mon colonel ?

— Exact. Ça les vaut, croyez-moi.

— Ça me convient parfaitement.

— Vous recevrez de mes nouvelles. Je suis pressé. A bientôt, Jack.

Il raccrocha.

Lentement, je reposai le combiné. Puis, au comble de l'excitation, je fixai le plafond. Il y avait six mois que j'avais quitté l'armée. J'étais revenu à la maison car c'était mon unique point de chute. Ma prime de démobilisation se volatilisait dans ce petit bled, en couceries, beuveries et autres imbécillités. Pas folichon pour moi, ni pour mon père, directeur de la banque locale. Je lui avais dit de ne pas s'en faire, que je trouverais du boulot un jour ou l'autre. Il voulait mettre toutes ses économies dans l'achat d'un garage dont je serais le patron. Mais c'était bien la dernière chose dont j'avais envie. Les gagne-petit, ce n'était pas mon genre. Ce qu'il me fallait, c'était la grande vie.

La ville n'était pas mal du tout et les filles ne demandaient que ça. Si je m'étais ennuyé, j'avais eu aussi du bon temps. Je me disais qu'une fois sans le rond, je chercherais du travail, mais dans un

autre patelin. Et voilà que le colonel Bernie Olson, l'homme que j'admirais le plus au monde, tombait des nues pour m'offrir un boulot à quinze mille dollars ! Et dans la ville la plus fabuleuse de la côte de Floride ! Je m'assenai un coup de poing dans la main. J'étais tellement survolté que j'aurais marché les pieds en l'air.

J'attendis donc des nouvelles d'Olson. Je ne dis rien à mon père, mais comme c'était un vieux renard, il comprit qu'il y avait anguille sous roche. A son retour de la banque pour déjeuner, il m'observa tout en faisant cuire deux steaks. Ma mère était morte pendant que je faisais mon service au Vietnam et je n'avais rien voulu changer à ses habitudes. Il aimait faire son marché sur le chemin du retour et préparer le repas pendant que je me les roulais.

— De bonnes nouvelles, Jack ? demanda-t-il tout en remuant les steaks dans la poêle.

— Je n'en sais encore rien. Peut-être. Un ami me demande de le rejoindre à Paradise City en Floride. C'est en vue d'un emploi.

— Paradise City ?

— Oui. Pas loin de Miami.

Il disposa les steaks sur des assiettes.

— C'est bien loin.

— Ça n'est quand même pas le bout du monde.

Chacun avec son assiette, nous passâmes dans le living et nous mangeâmes sans rien dire.

— Johnson veut vendre son garage, déclara-t-il enfin. Ça pourrait être intéressant pour toi. Je fournirais les fonds.

Je le regardai : un vieillard solitaire qui essayait à tout prix de me retenir. Vivre seul dans cette cahute serait archidéprimant pour lui. Mais pour

moi, quelle existence ! Son temps était passé. Moi, je voulais vivre ma vie.

— C'est une idée, Papa. (Sans lever les yeux, je me concentrai sur mon steak.) Mais il faut d'abord que j'aie vu ce qu'on me propose.

Il hocha la tête.

— Bien sûr.

Ce fut tout. Il partit faire son boulot de l'après-midi à la banque et je m'allongeai sur mon lit pour réfléchir. Quinze mille dollars ! Un travail délicat, peut-être, mais pour une somme pareille, rien ne serait trop difficile.

Je songeai à mon passé. Agé de vingt-neuf ans, j'étais mécanicien d'aviation qualifié. Le ventre d'un zinc n'avait pas de secret pour moi. Avant mon service militaire, je gagnais bien ma vie chez Lockheed. Pendant trois ans, j'avais permis au colonel Olson de rester constamment en l'air. Depuis mon retour dans mon patelin, je savais bien qu'un jour ou l'autre, je devrais me remettre au boulot. Malheureusement, l'armée m'avait gâté. Je n'avais pas envie de reprendre la vie où je l'avais laissée, de recommencer à songer à une carrière et à lutter. J'étais très heureux à l'armée ; bonne paye, des filles à gogo, pas de problème avec la discipline. Mais ces quinze grands formats par an semblaient soulever le rideau de l'existence dont je rêvais. Un boulot délicat ! Il faudrait qu'il soit drôlement délicat pour que je renonce à un tel paquet, me dis-je en prenant une cigarette.

Deux jours s'écoulèrent avec une lenteur désespérante avant que je reçoive une volumineuse enveloppe expédiée par Olson. Elle arriva au moment où mon père partait pour la banque. Il monta, frappa à la porte de ma chambre et entra.

Je venais de me réveiller avec une gueule de bois carabinée. Après une folle nuit. J'avais emmené Suzy Dawson au dancing du Taberna et on s'était saoulés à mort. Après, on avait fait la bête à deux dos sur un terrain vague jusque vers trois heures du matin et ensuite, je ne sais trop comment, j'avais réussi à la ramener chez elle, à me rentrer à la maison et à me mettre au lit. Je regardai mon vieux en clignant des yeux avec l'impression que ma tête était enflée comme une pastèque. Pour voir double à ce point, j'avais dû pinter ferme. Mon père me parut très grand, très maigre et très fatigué. Mais ce qui m'acheva, c'est qu'il était deux.

— Salut, p'pa, lançai-je en faisant effort pour m'asseoir.

— Une lettre pour toi, dit-il en me la tendant. Celle que tu attends, j'espère. Je m'en vais. A midi. (Je pris la grosse enveloppe.)

— Merci... Bonne journée.

C'était le moins que je pouvais dire.

— Oh, c'est toujours pareil.

J'attendis que la porte de la maison se soit fermée, avant de déchirer l'enveloppe. Elle contenait un billet d'avion de première classe pour Paradise City, cinq cents dollars en billets de banque et un mot : « *Je vous attends à l'arrivée de l'avion. Bernie.* »

Je regardai le fric, je vérifiai le billet d'avion. Quinze mille dollars par an ! Malgré mon mal de tête et l'impression d'être complètement vidé, je levai les poings en l'air en hurlant :

— Youpie !

Je le vis le premier au moment où je franchissais la barrière qui donnait dans le hall somptueux de

l'aérogare de Paradise City. Impossible de ne pas reconnaître cette haute et mince silhouette. Mais il avait quelque chose de changé. Les traits acérés de faucon s'étaient légèrement empâtés. Le dos autrefois si rigide s'était voûté. Les cheveux noirs taillés en brosse étaient striés de blanc. Treize mois, ça représentait un bon bout de temps, mais pas assez pour justifier un tel changement.

Quand il m'aperçut, un sourire éclaira son visage étroit. Ce n'était pas le large sourire amical qu'il me réservait au Viêt-nam, mais le rictus d'un homme qui a perdu ses illusions. Un sourire tout de même.

— Salut, Jack.

Il me serra la main. La sienne était chaude et moite, à tel point que je m'essuyai discrètement la main sur le fond de mon pantalon.

— Bonjour, mon colonel !

— Pas de colonel, Jack, appelez-moi Bernie. Vous avez l'air en forme.

— Vous aussi.

Ses yeux gris m'inspectèrent.

— Parfait. Venez. Sortons d'ici.

Après avoir traversé le hall bondé, nous arrivâmes dehors sous le soleil brûlant. Tout en marchant, je l'examinai. Il portait un blouson marine, un pantalon de toile blanc et des sandales coûteuses. Mon complet d'été marron et mes souliers fatigués paraissaient minables à côté.

Une Jaguar E attendait à l'ombre. Il se glissa au volant et je m'installai à côté de lui, après avoir balancé ma valise derrière.

— Chouette voiture !

— Oui, pas mal. (Il me jeta un coup d'œil.) Elle n'est pas à moi. C'est celle du patron.

Il s'engagea sur l'autoroute. Il était dix heures. Il n'y avait pas beaucoup de circulation.

— Qu'est-ce que vous faites depuis que vous avez quitté l'armée ? demanda-t-il en doublant un camion chargé de cageots d'oranges.

— Rien. Je profite de ma liberté. Je crèche chez mon vieux. Je dépense ma prime. Les fonds sont en baisse. Vous êtes tombé au bon moment. Je voulais écrire la semaine prochaine chez Lockheed pour demander s'il y avait un emploi à m'offrir.

— Ça ne vous dirait rien ?

— Non, mais il faut manger.

Olson hocha la tête.

— C'est vrai... On en est tous là.

— Vous avez l'air d'avoir largement de quoi vivre.

— Oui.

Quittant l'autoroute, il engagea la Jag sur un chemin de terre qui conduisait à la mer. Une centaine de mètres plus bas, nous arrivions devant un café-bar en bois avec véranda donnant sur la plage. Il stoppa.

— On pourra causer ici, Jack, dit-il en descendant.

Derrière lui, je gravis les marches grinçantes et passai sur la véranda. Il n'y avait personne. Nous nous installâmes à une table, une fille s'approcha en souriant.

— Qu'est-ce que vous prenez ? demanda Olson.

— Un coca, commandai-je, alors que j'avais envie d'un whisky.

— Deux cocas.

La serveuse s'éloigna.

— Comment, Jack, vous ne buvez plus ?

s'étonna Olson. Vous aviez pourtant une sacrée descente si j'ai bonne mémoire !

— Jamais avant six heures du soir.

— Excellente formule. Moi, je ne bois plus du tout.

Il sortit un paquet de cigarettes et tous deux nous en allumâmes une. La fille apporta les cocos, puis s'en alla.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Jack. Alors, voilà le topo. J'ai du travail pour vous si ça vous intéresse.

— Vous avez parlé de quinze grands formats. Je n'en suis pas encore revenu, fis-je en souriant. Si quelqu'un d'autre m'avait offert une somme pareille, je l'aurais pris pour un dingue. Mais venant de vous, mon colonel, je suis partant.

Il sirota son coca, le regard fixé sur la mer.

— Je travaille pour Lane Essex, laissa-t-il tomber.

Je le regardai avec stupéfaction. Tout le monde avait entendu parler de Lane Essex, un type du genre de Hefner, le fondateur de *Playboy*, mais bien plus riche que lui. Essex dirigeait des boîtes de nuit, avait des hôtels dans toutes les grandes villes du monde, ainsi que des casinos, faisait construire des quartiers d'immeubles et possédait deux champs de pétrole. Il avait de gros intérêts à Detroit dans l'industrie automobile et on disait qu'il valait deux milliards de dollars.

— Lane Essex ! Rien que ça ! m'écriai-je. Vous voulez dire que vous me proposez de travailler pour lui ?

— C'est ça, Jack. Si ça vous tente.

— Si j'accepte ? Mais c'est formidable. Lane Essex !

— Ça paraît merveilleux. Pas vrai ? Mais je vous ai prévenu. C'est dur. Voyez-vous, Jack, quand on travaille pour Essex, c'est un peu comme si on se fourrait devant les dents d'une scie électrique. (Il m'observa.) J'ai trente-cinq ans et des cheveux blancs. Pourquoi ? Parce que je travaille pour Lane Essex.

Je le regardai bien en face et le revis tel qu'il était treize mois plus tôt. Il avait vieilli de dix ans. Le ton avait perdu de son mordant. Le regard soucieux, les mains nerveuses, il jouait avec son verre, secouait continuellement sa cigarette, passait les doigts dans ses cheveux grisonnants. Ce n'était pas le colonel Bernie Olson que j'avais connu.

— C'est dur à ce point ?

— Essex a une formule à lui, dit calmement Olson. En ce monde, rien n'est impossible. Il y a deux mois, il a réuni tout son personnel dans une salle et lui a fait un discours encourageant. Le thème était le suivant : si on désirait continuer à travailler pour lui, il fallait accepter que l'impossible soit possible. Il a une équipe de plus de huit cents hommes et femmes, ses adjoints directs. Des gens qui travaillent à Paradise City : directeurs, agents de relations publiques, juristes, comptables et des types comme moi. Si nous ne pouvions admettre que rien sur terre n'est impossible, nous n'avions qu'à aller trouver Jackson, son bras droit, pour nous faire payer et nous en aller. Pas un des huit cents robots, moi y compris, n'est allé voir Jackson. Et maintenant, nous sommes obligés d'accepter le slogan que rien n'est impossible. (Il secoua la cendre de sa cigarette et en alluma une autre.) Venons-en à vous, Jack. Essex s'est

commandé un nouvel avion à quatre réacteurs que je dois piloter. Un appareil d'un type spécial, énorme, dans lequel on peut réunir sans difficulté une grande conférence, avec dix cabines, bar, restaurant et le reste sans compter la suite personnelle d'Essex avec lit circulaire. Cet avion sera livré dans trois mois, mais la piste d'Essex, celle d'où décolle le zinc que je pilote actuellement, n'est pas assez longue pour le nouvel appareil. Je suis chargé de l'agrandir. En même temps, je dois trimbaler le patron sur tous les coins de ce foutu globe. Je ne peux pas m'en sortir, mais rien n'est impossible. (Il but quelques gorgées.) Alors, j'ai pensé à vous. Je joue cartes sur table, Jack. On me paye quarante-cinq mille dollars par an. Je vous demande de vous occuper de la piste et de faire en sorte qu'elle soit prête dans trois mois jour pour jour. Le nouvel appareil sera livré le 1^{er} novembre et c'est moi qui le ramènerai ici. Je vous offre quinze mille dollars sur mon salaire. J'ai bien essayé d'en parler à Essex, mais il n'a rien voulu entendre. Il m'a dit : « C'est votre travail, Olson. Peu m'importe comment vous vous y prenez pourvu qu'il soit fait. » Pas question de lui demander de l'aide. Il n'admet pas ce genre de discussion. Les frais sont en plus. J'ai lancé l'opération, mais je veux que vous soyez là pour surveiller les travaux.

— Quelle longueur de piste construit-on ?

— Un peu moins d'un kilomètre.

— Le terrain ?

— Abominable. Une forêt, des pentes et même des rochers.

— Je voudrais y jeter un coup d'œil.

— Je m'y attendais.

Nous échangeâmes un regard. Ce n'était pas le

boulot fascinant que j'espérais. Mon instinct me disait que ça cachait quelque chose de louche.

— Dans trois mois, si la piste est construite, qu'est-ce que je deviens ?

— Excellente question. (Il joua avec son verre, les yeux fixés au loin.) A ce moment-là, j'aurai une base pour parler à Essex. Comme il sera satisfait, j'obtiendrai qu'il vous engage en qualité de surveillant de l'aéroport et vous toucherez au moins trente mille dollars.

Je terminai mon coca tout en réfléchissant.

— Et si Essex n'est pas satisfait ? Moi, dans tout ça...

— Si vous n'avez pas terminé le boulot d'ici trois mois, vous voulez dire ?

— Exactement.

Olson alluma une autre cigarette. Je remarquai que ses mains tremblaient.

— Dans ce cas, nous sommes liquidés tous les deux. Je lui ai dit que c'était possible. Si vous n'y arrivez pas, nous sommes vidés. (Il aspira une bouffée de fumée.) J'ai eu de la chance d'être embauché, Jack. Actuellement, les pilotes exceptionnels, on en trouve à la pelle. Essex n'a qu'à claquer des doigts pour en avoir aussitôt tant qu'il en voudra.

— Vous avez parlé de quinze mille dollars par an. En réalité, vous me donnez trois mille sept cent cinquante dollars pour trois mois. Ensuite tout dépend de savoir si Essex sera satisfait ou non pour que je sois embauché définitivement, c'est bien ça ?

Olson fixa l'extrémité de sa cigarette.

— Oui, à peu près. (Il me regarda, puis

détourna les yeux.) Après tout, puisque vous ne faites rien en ce moment, ce n'est pas si mal, non ?

— Non. Ça n'est pas mal.

Après un long silence, il déclara :

— Allons au terrain. Vous jetterez un coup d'œil pour me dire ce que vous en pensez. Je dois conduire le patron à New York dans trois heures et je n'ai pas beaucoup de temps.

— Je voudrais que l'argent soit versé à ma banque avant que je commence à travailler, Bernie, dis-je. Je suis à sec.

— Aucun problème, je m'en occupe. (Il se leva.) Allons-y.

Il y a du louche dans cette affaire, me dis-je, pendant qu'on roulait sur l'autoroute. Mais qu'est-ce que je risque ? Trois mille sept cent cinquante dollars pour trois mois de travail, c'est bien payé. Si ça ne collait pas, je pouvais toujours me rabattre sur Lockheed. Mais quelque chose me préoccupait tout de même. Le type assis à côté de moi n'était pas le formidable colonel Olson que j'avais connu. A qui j'aurais confié mon dernier *cent*. Pour qui j'étais prêt à donner ma vie. Mais pas question de la sacrifier pour ce gars-là. Il y avait en lui un changement bizarre qui m'inquiétait. J'étais incapable de voir exactement quoi, mais je me méfiais de lui, et c'était mauvais signe.

L'aéroport de Lane Essex se trouvait à une quinzaine de kilomètres de la ville. Au-dessus de la grille d'entrée, un panneau annonçait : Entreprises Essex.

Les deux gardiens en uniformes vert bouteille, revolver sur la hanche, saluèrent Olson à son passage. Comme sur tout aéroport, les bâtiments étaient impeccables, neufs, modernes. Je vis des

gens circuler dans la tour de contrôle. Eux aussi portaient l'uniforme vert bouteille.

Olson s'engagea sur la piste et la Jag bondit. A un peu moins d'un kilomètre, j'aperçus un gros nuage de poussière et Olson ralentit.

— C'est ici, annonça-t-il en stoppant. Écoutez, Jack, je vais vous affranchir un peu plus. Comme je vous l'ai dit, j'ai tout organisé. Votre boulot consiste à être vigilant. Je crains des complications avec les ouvriers. Nous faisons travailler près de mille six cents hommes, en majorité des Noirs. Ils couchent sous la tente et travaillent en principe de sept heures à dix-huit heures avec une pause de deux heures pour le déjeuner. Sachez-le bien, l'après-midi, il fait une chaleur intenable. Le chef de chantier s'appelle Tim O'Brien, vous serez son patron. Je lui ai annoncé votre arrivée. C'est un brave type, mais les Irlandais ne m'inspirent pas grande confiance. Votre boulot consistera à superviser pendant que lui surveillera les ouvriers. Tenez-vous à l'écart. Je ne veux pas d'histoires. Ils aiment bien O'Brien. Compris ?

Je le regardai avec étonnement.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire au juste ?

— Ce que je vous ai dit. Surveiller O'Brien, circuler sur le chantier. Si vous voyez qu'un type tire au flanc, prévenez O'Brien. Assurez-vous que personne ne cesse le travail avant dix-huit heures.

Il descendit de voiture et s'éloigna à pas rapides. Je le suivis, stupéfait. Après avoir franchi le nuage de poussière, je découvris le chantier et ça me fit un coup. Il devait y avoir une vingtaine de bulldozers en train de niveler le sol. Une armée d'hommes en sueur pelletaient, extirpaient des rochers, découpaient à la scie électrique des arbres abattus.

Plus loin, un rouleau compresseur et partout régnait une forte odeur de goudron.

Vêtu d'un pantalon kaki informe et sale et d'une chemise trempée de sueur, un petit type gras apparut subitement devant nous.

— Bonjour, mon colonel.

— Ça marche, Tim ? demanda Olson.

L'homme sourit.

— Au poil. Les gars ont abattu trente grands pins ce matin. On est en train de les embarquer.

Olson se tourna vers moi.

— Jack, je vous présente Tim O'Brien. Vous allez travailler ensemble. Tim, Jack Crane.

Pendant ce temps, je regardai O'Brien. Une masse de graisse et de muscles, quarante-cinq ans environ, le cheveu rare, un visage taillé à la hache, des yeux bleus durs, une bouche ferme. Un type qui inspirait d'emblée la sympathie : un travailleur, un gars de toute confiance. Je lui tendis une main qu'il serra, puis lâcha.

— Tim, vous mettrez Crane au courant, je suis obligé de partir. (Olson jeta un coup d'œil gêné à sa montre.) Trouvez-lui une baraque et une jeep.

Une explosion violente très près de nous me fit sursauter. O'Brien sourit.

— On dynamite des tas de rochers là-bas, expliqua-t-il.

Olson me tapota le bras.

— Il faut que je m'en aille, Jack. Je serai de retour dans trois jours. Tim s'occupera de vous.

Il fit demi-tour et regagna la Jag.

O'Brien consulta sa montre.

— Je vous demande dix minutes, monsieur Crane. Ensuite nous retournerons à l'aéroport. Je veux voir si les gars ont leur déjeuner prêt.

Il s'éloigna, me plantant là comme un con.

Je regardai autour de moi. Le déboisement s'effectuait avec la précision d'une horloge suisse. La goudronneuse avait déjà terminé deux cents mètres de piste. Nouvelle explosion ; des charges de dynamite firent sauter des rochers un peu plus loin et dix bulldozers se mirent au travail en rugissant.

Qu'est-ce que je fous ici ? me demandai-je. Comme organisation, on ne fait pas mieux. A la vitesse où travaillaient ces hommes, la piste serait terminée d'ici deux mois.

J'attendis sous le soleil brûlant que retentisse un coup de sifflet. Les machines stoppèrent, le bruit cessa. Les hommes lâchèrent leur pelle et se dirigèrent vers trois gros camions où des Noirs se mirent à servir à boire et à distribuer des containers. O'Brien arriva dans une jeep découverte.

— Montez, monsieur Crane, dit-il. Je vous emmène à votre pavillon. Une douche ne vous fera pas de mal, j'en sais quelque chose. (Il sourit.) Ensuite, on pourra manger un morceau ensemble chez moi. Mon bungalow est juste à côté du vôtre.

— Parfait. (Je montai à côté de lui.) Allons, Tim, si vous m'appeliez Jack ?

Il me jeta un coup d'œil, puis hocha la tête.

— Pourquoi pas ?

Il franchit très vite la piste, tourna pour se diriger vers une rangée de pavillons située près de la tour de contrôle. Il s'arrêta devant le premier, descendit et s'approcha du numéro cinq.

— Vous voilà chez vous. Voulez-vous venir au numéro six dans une demi-heure ?

— D'accord.

La valise à la main, j'ouvris la porte et me trou-

vai dans une agréable atmosphère climatisée. Je fermai le battant et regardai autour de moi. Tout était luxueux dans le grand living. Quatre fauteuils, un bar avec réfrigérateur copieusement garni, une télévision en couleur, une bibliothèque remplie de livres, une moquette moelleuse comme du gazon, un poste de radio stéréo contre le mur d'en face. A côté, une petite chambre avec un grand lit, deux placards, une table et lampe de chevet. Une salle de bains avec tout le nécessaire.

Une fois déshabillé, je me douchai, me rasai, mis une chemise à manches courtes et un pantalon de toile, puis regagnai le living. Je fus tenté de prendre un verre mais me ravisai. En vérifiant l'heure, je m'aperçus que j'avais cinq minutes devant moi. J'allumai une cigarette et attendis. A douze heures trente, j'allai frapper au bungalow six.

O'Brien n'était plus en sueur, mais n'avait pas changé de vêtements. Il ouvrit la porte et me fit signe d'entrer. Je pénétrai dans la copie conforme du bungalow que je venais de quitter. Une odeur d'oignons frits me fit venir l'eau à la bouche.

— Le déjeuner est bientôt prêt, m'annonça-t-il. Vous buvez quelque chose ?

— Non, rien, merci.

Je m'assis dans un fauteuil. Une fille, en chemisier et pantalon moulant vert bouteille, apporta un plateau. Elle mit rapidement les deux couverts et s'en alla.

— Passons à table, dit O'Brien en s'installant.

J'en fis autant. Mon assiette contenait un steak épais, des flageolets et des frites.

— La cuisine est excellente, fis-je en entamant le steak.

— Tout est de premier ordre ici, dit O'Brien. On travaille pour Essex.

Nous restâmes une minute sans rien dire.

— Olson et vous étiez copains au Viêt-nam, reprit O'Brien.

— Il était mon patron, je m'occupais de son appareil.

— Ça vous a plu, le Viêt-nam ?

Je découpai un morceau de viande, étalai de la moutarde dessus et le regardai.

— Pour moi, c'était parfait. Mais il faut avouer qu'on ne me tirait pas dessus.

Je portai le bout de steak à ma bouche et le mastiquai.

— Bien sûr, ça fait une sacrée différence.

— Oui, comme vous dites.

Nous mangeâmes un moment en silence.

— L'aménagement de terrain d'aviation, ça vous connaît ?

Je m'arrêtai de manger pour le regarder en face. Il me dévisageait. Cet échange de regards dura un moment. Impossible de réprimer ma sympathie pour ce type épais et trapu qui mastiquait son steak, tout en m'observant de ses yeux bleus et francs.

— Je suis mécanicien d'aviation, dis-je. Je connais les tripes de tous les zincs ou presque. Mais la construction des pistes, c'est pas mon rayon.

Après un petit hochement de tête, il tartina sa bouchée de steak avec de la moutarde.

— Bien. Merci de votre franchise, Jack. Mettons les choses au point. Olson m'a dit qu'il voulait me faire superviser. Il a peur que la piste ne soit pas terminée d'ici trois mois et devait s'adresser à un spécialiste. Je m'entends avec lui parce que la paye

est bonne. Il a une trouille bleue d'Essex. Un type qui a peur d'un autre parce qu'il craint de perdre son boulot, moi, ça me fait pitié. Et je suis prêt à lui donner un coup de main.

— Je l'ai revu aujourd'hui pour la première fois depuis treize mois. Il a drôlement changé.

— Vraiment ? Moi, ça fait deux semaines, que je suis ici, mais je suis capable de voir quand un type a la trouille.

O'Brien acheva son steak et se cala contre son dossier.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, Jack ? Je peux vous affirmer que la piste sera terminée d'ici six semaines. Mes ouvriers sont parfaits et je peux compter sur eux, je le sais.

— Olson a parlé de problèmes de main-d'œuvre.

O'Brien secoua la tête.

— Pas de danger de ce côté-là. Ils sont tous bien payés et je sais m'y prendre avec eux.

— Dans ce cas, fis-je en haussant les épaules, je veux bien être pendu si je sais ce qu'on attend de moi. Dès que j'ai vu le chantier, j'ai compris que je n'avais rien à faire ici. Voyez-vous, Tim, il y a quelque chose de louche dans tout ça. Olson me paye de sa poche très cher, pour ne rien faire, à ce qu'on dirait.

O'Brien sourit.

— Puisque vous êtes payé, si ça vous fait plaisir, vous pourriez me superviser, non ?

— Je peux aller jeter un coup d'œil avec vous ? demandai-je mal à l'aise.

— Bien sûr. (Il regarda sa montre.) D'ailleurs, il est temps que je me mette en route.

Il me ramena au chantier en jeep.

— Gardez-la, Jack, fit-il en sautant à terre. Je n'en ai pas besoin cet après-midi. Faites un tour. Toutes vos suggestions m'intéressent.

Me sentant idiot, je dépassai les hommes qui avaient déjà repris le travail, franchis le terrain nivelé et pénétrai dans la forêt. Abandonnant la jeep, je poursuivis mon chemin à pied.

Une cinquantaine de Noirs abattaient des arbres à la scie électrique. Ils me jetèrent un coup d'œil indifférent, puis l'un d'eux, un beau grand malabar me fit signe de m'éloigner.

— C'est dangereux dans le coin. Les arbres, ça tombe comme des quilles.

Je m'écartai et, sortant de la forêt, me dirigeai sous le soleil brûlant vers le lieu des explosions. Là encore, on me conseilla de m'éloigner. Comme l'avait dit O'Brien, le travail avançait à vive allure. Il disposait de machines, d'hommes et d'explosifs en quantité suffisante pour achever la piste en six semaines.

Je descendis un sentier conduisant à un torrent éloigné du chantier, puis m'assis sur un rocher pour allumer une cigarette et réfléchir. Une chose était maintenant certaine : avec O'Brien à la tête du chantier, ma présence ici était inutile. Alors, pourquoi Olson m'avait-il fait venir ? Pourquoi me donnait-il trois mille sept cent cinquante dollars de sa poche uniquement pour moucharder, sachant parfaitement qu'O'Brien n'aurait pas de retard ? Qu'y avait-il derrière cette histoire ? Il était parti pour New York et resterait absent trois jours. Qu'allais-je faire d'ici là ? Ma première pensée fut de rentrer chez moi en lui laissant un mot pour l'informer que je ne voyais pas en quoi je pouvais lui être utile, mais je la repoussai aussitôt. Je n'avais aucune

envie de retrouver la minable piaule de mon père et la médiocrité. Je préférerais attendre le retour d'Olson afin de m'expliquer avec lui. Je m'occuperais en rédigeant un rapport sur la progression des travaux, uniquement pour lui montrer que j'avais essayé de gagner l'argent qu'il me donnait.

De retour au chantier, je trouvai O'Brien en train de réparer un bulldozer en panne. En m'apercevant, il vint à ma rencontre.

— Ecoutez, Tim. (Je dus crier pour dominer le vacarme des autres bulldozers.) Tout me paraît aller parfaitement. La piste sera terminée dans six semaines, sans aucun doute. A l'allure où vous allez, elle pourrait même l'être dans cinq. (Il hocha la tête.) Mais il faut que je fasse quelque chose pour gagner mon fric, j'en ai besoin. Est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil sur vos rapports pour en faire un à Olson ? Ça ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout, Jack. Aucun problème. Allez chez moi. Dans le tiroir supérieur gauche de mon bureau, vous trouverez tout ce qu'il vous faut. Je ne peux pas vous accompagner, il faut que je répare cet engin.

— Merci beaucoup. (Je m'interrompis avant de reprendre :) Mon rapport va probablement me faire perdre mon boulot, c'est bien ma veine. Je dirai que je ne peux apporter aucune amélioration à vos travaux en cours.

Il me regarda, sourit et m'appliqua un léger coup de poing sur le bras.

— Vous avez raison. Des pistes, il y a vingt ans que j'en construis. A ce soir.

Il me quitta et se remit à la réparation du bulldozer.

Je grimpai dans la jeep pour regagner les pavil-

lons. J'étais en nage. Le soleil était brûlant et j'éprouvai une sensation de soulagement en entrant dans le bungalow climatisé d'O'Brien. Affolé, je m'immobilisai sur le seuil.

Une blonde, vautrée dans un fauteuil, était vêtue d'un pantalon extensible rouge et d'un chemisier blanc ouvert jusqu'au nombril qui ne recouvrait que ses seins opulents. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en une cascade de soie dorée. Vingt-cinq ans environ, elle avait un visage étroit aux pommettes hautes et de grands yeux verts. La femme la plus excitante que je voyais depuis plus longtemps que je voulais bien l'admettre. Elle me regarda froidement, puis sourit. Elle avait les dents blanches comme l'intérieur d'une peau d'orange, des lèvres luisantes et sensuelles.

— Salut, lança-t-elle. Vous cherchez Tim ?

J'entrai et refermai la porte.

— Il est sur le chantier.

— Ah ! (Elle fit une petite grimace et changea de position.) J'espérais le trouver. Qu'est-ce qu'il bosse !

— Vous l'avez dit.

Bon, je le reconnais, elle m'excitait. Les filles de mon patelin étaient de vrais repoussoirs à côté de cette femme au corps voluptueux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en souriant.

— Jack Crane. Le nouvel inspecteur du chantier. Et vous ?

— Pam Osborn. Je suis hôtesse par interim quand Jean veut se libérer.

Nous nous dévisageâmes.

— Très bien. (Je m'approchai du bureau et m'installai.) Je peux faire quelque chose pour vous, Miss Osborn ?

— Peut-être... La vie n'est pas drôle ici. (Elle bougea un peu sur son fauteuil. Un sein lourd faillit s'échapper du chemisier, mais elle le planqua à temps.) J'étais venue bavarder avec Tim.

Je n'en croyais pas un mot. A cette heure — soit un peu plus de quatre heures — elle savait très bien qu'O'Brien se trouvait sur le chantier. De nouveau, je me méfiai. Elle m'attendait, j'en avais la certitude. Pourquoi ?

— Vous n'avez pas de chance. (J'ouvris le tiroir supérieur gauche du bureau. Il contenait un gros dossier de cuir noir que je sortis.) J'ai du travail à faire.

Elle se mit à rire.

— Vous me congédiez, Jack ?

— Enfin...

Nos regards se croisèrent.

— Enfin... quoi ?

J'hésitai, mais j'étais vachement émoustillé :

— J'habite à côté.

— Alors, on y va ?

Nouvelle hésitation de ma part. Mais les femmes de cet acabit me font un effet terrible. Je remis le dossier dans le tiroir.

— Pourquoi pas ?

Elle se leva au moment où je contournais le bureau.

— Je sais. Vous aussi.

— Vous avez un quelque chose...

Je la pris dans mes bras et elle se colla contre moi. Ses lèvres se plaquèrent sur les miennes et sa langue plongea dans ma bouche.

Toute prudence, toute méfiance m'abandonnèrent. Je la traînai pratiquement du pavillon d'O'Brien dans le mien.

— T'es un type formidable ! dit-elle d'une voix paresseuse.

Nous avons fini de faire l'amour — si ça peut s'appeler ainsi — et elle était allongée à côté de moi comme un beau chat luisant sur le grand lit.

Pour la bagatelle, elle venait juste après la petite Vietnamiennne de Saïgon qui était un peu plus violente et passionnée, à un poil près.

Je pris une cigarette, l'allumai et m'étirai. Ma méfiance se réveilla.

— Un peu précipité tout ça, non ? fis-je sans la regarder.

— Peut-être. J'ai appris ton arrivée. Je me suis dit que tu aurais besoin d'amour. J'ai pensé que tu serais dans le pavillon de Tim ou dans le tien. Moi, qu'est-ce que tu veux, j'ai besoin de ça. Dans ce camp, tous des trouillards effrayés par leur ombre. Ils ont tellement la frousse de perdre leur boulot qu'ils ont aussi peur de baiser que de se faire trancher la gorge.

— Alors, avoue, tu n'avais pas envie de parler à Tim. C'était du baratin ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu imagines une fille comme moi capable d'en pincer pour un ronchon suant comme Tim ? Je n'ai rien contre lui, mais ce n'est pas mon type. (Elle leva les bras au-dessus de sa tête et poussa un soupir de satisfaction.) J'espérais trouver un sang neuf et je l'ai trouvé.

Je me tournai à demi pour la regarder. Elle était belle, voluptueuse, complètement corrompue, mais elle me fascinait.

— Tu couches avec Olson ?

— Bernie ! (Elle secoua la tête et son visage s'assombrit.) Quoi, tu ne sais pas ce qui lui est arrivé ? Il a été blessé à l'endroit critique. Pauvre Bernie ! Totalement inefficace !

Pour moi, ce fut un choc. Je savais qu'Olson avait été blessé au ventre au cours de sa dernière mission, mais sans jamais me douter de la gravité de la chose. Mis à part la peur de perdre son boulot, était-ce ce qui préoccupait Olson ? Bon sang ! Et si ça m'était arrivé à moi !

— Je n'en savais rien.

— C'est un type extraordinaire, dit Pam. Il m'a parlé de toi. Il te trouve formidable. Il a beaucoup d'admiration pour toi.

— Vraiment ?

— Il a besoin de toi, Jack, il est très seul parce que, avec cette bande de froussards il y a du tirage. Il me demandait tout le temps si je croyais que tu accepterais ce boulot. Il avait peur que tu le laisses tomber.

Parfait comme numéro, mais j'avais l'impression qu'elle avait répété la scène.

— Jamais je n'aurais refusé de travailler pour Bernie.

Elle souleva une jambe bien galbée pour la regarder.

— La meilleure preuve, c'est que tu es là, pas vrai ? (Elle abaissa la jambe et me sourit.)

— Mais je vais rester combien de temps ? Il n'y a pas de travail pour moi ici, mon chou. Tim se débrouille très bien tout seul.

— Bernie désire que tu le surveilles.

— Je sais. Il me l'a dit mais c'est inutile. (J'écrasai ma cigarette.) Qu'est-ce qu'il t'a encore dit ?

Elle m'observa de cet air absent que prennent les femmes quand elles se taisent.

— Simplement qu'il désirait que tu sois là, c'est tout.

— Tu es sa confidente, on dirait.

— Si tu veux. Il y a des moments où il ne vole pas. Essex n'est pas toujours en voyage. Bernie et moi, on s'entend bien. Il ne peut pas sentir Jean. Il est très seul.

— Viens pas me raconter qu'il me paye de sa poche parce qu'il a besoin de compagnie tout de même ?

— C'est un peu ça, Jack. J'espère que tu t'entendras avec lui.

— Il va falloir qu'on s'explique.

— Tu as raison.

— On dirait qu'il a peur de perdre sa place.

— Comme tout le monde ici. Essex n'est pas commode et Mme Essex non plus.

— Parce qu'il y a une Mme Essex ?

Pam fronça le nez.

— Tu as de la chance d'être l'employé de Bernie. Oui, il y a une Mme Essex. Cette chère Victoria. Je te souhaite de ne jamais la rencontrer. La reine des peaux de vache. Tout le monde en a une peur bleue.

— A ce point ?

— Parfaitement. Un seul faux pas et Mme Essex te fait flanquer à la porte. Elle fait marcher son mari par le bout du nez. Essex est un salopard, un orgueilleux, d'accord. Mais il a de quoi être orgueilleux. Tandis que Victoria ! Une rien du tout qui a réussi. Belle gueule et joli corps. Une raclure archigâtée qui en fait baver à tous ceux qui ont besoin d'Essex pour vivre.

— Charmante, d'après ton portrait.

— Exactement. (Pam se mit à rire.) Tiens-toi à carreau. Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Tu m'em-mènes dîner ? J'ai une mini Austin. Je connais un restaurant de poissons en ville. Ça te va ?

— Parfait, acquiesçai-je. Mais pour l'instant, debout, ma beauté. J'ai du travail.

— Pas le premier jour, Jack. C'est toujours catastrophique, dit-elle, puis elle m'enlaça.

CHAPITRE II

Le restaurant l'Espadon, réplique exacte de celui du Ritz à Paris, était situé sur une jetée. Quatre poissons-épées en stuc peint et des filets de pêche décoraient les murs. Les tables éclairées par des bougies électriques étaient suffisamment espacées pour que les clients s'échangent des secrets sans risque d'être entendus.

Pam portait une de ces longues tuniques touchant terre serrée à la taille par une ceinture d'argent à tête de serpent. Elle était sensationnelle. Le maître d'hôtel se glissa jusqu'à elle, les dents découvertes en ce large sourire amical que les loufiats en chef réservent à leurs clients préférés.

Elle lui dit quelques mots que je ne compris pas et, d'un geste, il nous désigna au fond du restaurant une table avec des sièges de peluche et vue sur tout le restaurant.

— Quel plaisir de vous voir Miss Osborn, dit-il en tirant sa chaise. Un cocktail champagne ?

Il ne me regarda même pas. Elle s'assit et lui sourit.

— Ce sera parfait, Henri.

— Vous me permettez de vous guider dans

vosre choix ? (Il se pencha sur elle et je pus sentir sa lotion after shave.)

— Donnez-nous le menu, dis-je, et un scotch avec des glaçons pour moi.

Lentement il tourna la tête vers moi. Ses yeux se posèrent sur mon complet d'été légèrement usagé et un air navré se peignit sur son visage. Mieux que tout, cette expression m'apprit que j'étais M. Personne.

— Laissons faire Henri, fit Pam d'un ton froid. Il sait.

J'eus envie de répliquer, mais le luxe de l'établissement et le regard hostile de cet homme gras m'intimidaient. J'y renonçai.

— Bien sûr. Laissons faire Henri.

Il y eut un moment de silence, puis le maître d'hôtel s'éloigna pour accueillir un groupe de clients.

— Et celui-là, il t'a sauté aussi ? demandai-je.

Elle gloussa :

— Une fois seulement. Mais ça l'a marqué. C'est le seul restaurant de la ville où je suis reçue gratis : toi y compris.

Je me détendis. Vu le cadre du restaurant, j'étais certain de ne pas avoir de quoi régler l'addition. J'observai Pam avec une certaine admiration.

— Toi, au moins, tu sais te débrouiller.

— Et comment ! (Elle se pencha, posa sa main glacée sur la mienne et poursuivit :) Henri a une trouille bleue de moi. Sa femme est jalouse et il a peur que je le fasse chanter.

— Charmant pour toi.

On apporta les verres ainsi que des petits hors-d'œuvre chauds. Deux serveurs s'affairaient autour de nous. Peu à peu, le restaurant se remplissait.

— Somptueux comme bistrot, dis-je en regardant autour de moi. Ça doit être le coup de fusil quand Henri ne garde pas l'addition.

— Ça, oui !

Le sommelier apporta une bouteille de sancerre dans un seau de glace. Il s'inclina devant Pam qui lui adressa un sourire. Je me demandai si elle couchait également avec lui.

Puis on apporta une sole sauce crevette avec d'épaisses tranches de homard.

— Pour la bonne vie, tu as trouvé le filon, dis-je en enfournant un morceau de poisson.

— Les hommes ! (Pam secoua la tête, ses grands yeux verts écarquillés d'étonnement.) Ce qu'ils sont capables de faire pour une fille comme moi ! Evidemment, le tout c'est de donner un peu et recevoir beaucoup. Les hommes sont reconnaissants ou bien ils ont peur. De toute manière, c'est payant.

— Et moi, qu'est-ce que je suis, d'après toi ? Reconnaissant ou terrorisé ?

Elle essaya d'attraper un morceau de homard avec sa fourchette.

— Reste naturel, c'est comme ça que tu me plais.

— Je m'en souviendrai.

Elle me jeta un coup d'œil.

— C'est formidable, hein ?

— Oui.

Nous mangeâmes sans rien dire pendant un moment.

Puis je demandai :

— Bernie ne revient pas avant deux jours ?

— Ecoute, Jack, oublions Bernie. Amusons-nous. D'accord ?

Mais j'étais mal à l'aise. Avant de quitter l'aéroport, j'avais vu Tim un instant. Pam m'avait dit qu'elle passerait me prendre à vingt heures. Ce qui me donnait le temps de me raser, me doucher et de prendre un verre. Tim, de retour à dix-neuf heures vingt-cinq, était passé me voir.

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez ? demanda-t-il.

En nage, dégoûtant, il avait l'air épuisé. J'eus un remords.

— J'ai eu une visite qui m'a pris tout mon temps.

— Vous voulez parler de Pam ?

— Exactement.

— Cette fille ! fit-il avec un sourire. Je savais qu'elle vous mettrait le grapin dessus, mais je ne pensais pas que ce serait si tôt.

— Je sors avec elle ce soir.

Tim regarda le verre que je tenais à la main.

— Tiens, un godet, ça serait pas de refus.

— Entrez, elle sera sûrement en retard.

Je lui servis un scotch avec de l'eau gazeuse et beaucoup de glace.

— Qui est-ce ? lui demandai-je ne lui tendant le verre. La putain du coin ?

— C'est l'amie d'Olson.

J'éprouvai un choc.

— Vous savez que Bernie...

— Bien sûr. Ça lui est égal qu'elle se fasse grimper par tout le monde. Il y a quelque chose entre eux. La seule chose qu'ils font pas, c'est de coucher ensemble.

— Bon sang ! Si j'avais su, je n'y aurais pas touché. Si elle est la petite amie de Bernie, je ne sors pas avec elle ce soir.

Tim but goulûment, puis s'essuya la bouche du revers de la main.

— Si ce n'est pas vous, ce sera un autre, Seulement, mettez-vous bien dans le crâne qu'il s'agit d'une coucherie, rien de plus. Elle n'appartient qu'à Bernie. Mais comme elle a le feu au cul et qu'Olson peut pas la satisfaire, il la laisse prendre du bon temps. Ce n'est un secret pour personne : tout le personnel d'ici, la moitié de Paradise City est au courant, mais on ne la prend pas au sérieux. (Il acheva son whisky, posa son verre et s'approcha de la porte.) Bien, pour moi, ce sera une douche et après la télé. (Il me regarda avec un sourire.) La vie est rudement bizarre, vous trouvez pas ?

Maintenant, j'avais Bernie sur la conscience.

— Ecoute Pam, commençai-je, puis je m'interrompis pendant que le serveur enlevait nos assiettes. Tim m'a dit que tu étais l'amie de Bernie. C'est mon meilleur copain, ça m'ennuie.

— Enfin, bon Dieu ! je te l'ai dit, je ne peux pas me passer d'homme. Bernie n'y voit aucun inconvénient. Alors, n'en parlons plus. Bernie me connaît, ça lui est égal.

Le garçon apporta un tournedos Rossini accompagné de fonds d'artichaut et de pommes de terre princesse. Il nous servit pendant que je réfléchissais.

— Ça a l'air bon, hein ? dit Pam. Mmm... j'adore la cuisine d'ici !

— Ça lui fait sûrement quelque chose. Tu veux dire qu'il est amoureux de toi et toi de lui ?

— Oh ! la ferme ! Contente-toi de ce qu'on te donne, répliqua-t-elle à voix basse et d'un ton mauvais.

J'abandonnai la partie. Je me dis que je ne la

toucherais plus. C'était une situation infernale ! Bernie... l'homme que j'admirais le plus, et j'avais couché avec la fille qui comptait pour lui !

L'appétit coupé, j'avais du mal à manger la viande qui était pourtant fameuse. Tout en jouant avec ce qui était dans mon assiette, je jetai un coup d'œil dans la salle. Tout à coup, il y eut une certaine agitation, Henri se précipita vers l'entrée. Sous la lumière tamisée, j'aperçus, sortant de l'ombre, un homme grand et massif d'une soixantaine d'années ; je n'ai jamais vu personne de semblable. A sa démarche, on avait la certitude qu'il s'agissait d'une tapette. La figure aplatie avec un nez en forme de museau me fit penser à un dauphin peu avenant. Coiffé d'une perruque d'un orange criard, de guingois sur un crâne totalement dégarni, il portait un complet de toile jaune bouton-d'or et une chemise verte à jabot. Dans le genre voyant, il appartenait à une catégorie à part.

— Regarde cette pédale, dis-je, enchanté de changer le cours de la conversation. Qui est-ce ?

Pam jeta un coup d'œil vers l'entrée.

— C'est Claude Kendrick, le propriétaire de la plus importante galerie d'art de la région. Il gagne un pont d'or.

Je regardai le gros homme s'approcher de convives, à trois tables de la nôtre. Derrière lui, s'avancait un homme mince comme un fil, d'un âge impossible à déterminer entre vingt-cinq et quarante ans. Avec sa longue tignasse noire comme du jais, son visage étroit, ses petits yeux, sa bouche dépourvue de lèvres, il avait l'air d'un rat méchant et soupçonneux.

— Louis de Marney, le directeur de la galerie, annonça Pam.

Elle attaqua son steak.

A voir l'empressement que mettait Henri à s'occuper de ces deux clients, je compris qu'il les considérait comme des personnalités. Je les regardai avec intérêt s'installer à leur table. Un Martini vodka apparut comme par enchantement devant le gros homme. Son compagnon refusa de boire. Après un bref entretien avec Henri à propos du menu, le maître d'hôtel se précipita et, d'un claquement de doigt, intima à un serveur l'ordre de le suivre.

Tel un roi au milieu de sa cour, Claude Kendrick regarda autour de lui. Il agita deux doigts à l'adresse de gens qu'il semblait connaître, puis regarda de notre côté. Ses petits yeux s'attardèrent un instant sur mon visage avant de se poser sur Pam. Les sourcils se haussèrent et les lèvres esquissèrent un sourire. Il fit ensuite un geste ahurissant : il s'inclina et, prenant la perruque orange comme un chapeau, il découvrit son crâne chauve et remit la moumoute en place. Puis il se retourna sur son siège et se mit à parler à son compagnon.

Pam éclata de rire :

— Il est extraordinaire, non ? Il fait la même chose à toutes les femmes qu'il connaît.

— C'est un de tes amis ?

— J'ai posé pour quelques-uns de ses bijoux très spéciaux. Je le connais depuis des années. (Elle termina son steak.) Excuse-moi, j'ai une idée.

Elle se leva et s'approcha de la table de Kendrick. Le dos de la fille me le dissimulait et elle lui parla pendant trois bonnes minutes, puis revint à notre table.

— Alors...? demandai-je.

— Il a un bateau à moteur de toute beauté. J'ai

pensé que ce serait amusant de faire un tour. Il est enchanté. Cette ville n'offre pas beaucoup d'agréments pour les gens qui y passent leur vie. On est content de rencontrer de nouvelles têtes. Tu viendras, non ?

Comme j'hésitais, elle poursuivit :

— Il est vraiment très drôle et très important. (Le serveur apparut et enleva les assiettes.) Il te plaira, tu verras.

Le bateau à moteur présentait un certain intérêt.

— Bon, dis-je, qu'est-ce que je risque ?

Je regardai Kendrick. Il m'adressa un sourire et un signe de tête tandis que le garçon lui servait du saumon fumé. Je le saluai en réponse.

Notre repas s'acheva par du café. Kendrick et de Marney ne prirent que du saumon et du café. Quand nous fûmes sur le point de partir, ils s'apprêtaient à en faire autant. Pam repoussa sa chaise et me conduisit à leur table.

— Claude, je vous présente Jack Crane. Il travaille au chantier. Jack... M. Kendrick.

— Appelez-moi Claude, mon lapin. (Une main chaude qui ressemblait à de la pâte à tarte enveloppa la mienne.) Enchanté. Bienvenue dans cette charmante ville. J'espère de tout cœur que vous vous plairez ici. (Il se hissa sur ses pieds.) Allons faire un tour au clair de lune... Louis, mon mignon, occupe-toi de cette chère Pam. Je veux faire plus ample connaissance avec Jack.

Il me prit par le bras et me conduisit vers la sortie. A deux reprises, il s'arrêta pour soulever son horrible perruque et s'incliner devant des femmes qui lui sourient. Je transpirais de gêne quand Henri nous salua d'une courbette.

Dans l'air chaud de la nuit, nous nous arrê tâmes.

— Emmène Pam faire une petite promenade en bateau, dit Kendrick. Tu sais qu'elle adore ça. Jack, vous me supporterez bien quelques minutes ? Je veux vous parler.

Avant que j'aie pu protester, Pam et Louis s'éloignèrent.

— De quoi voulez-vous me parler ?

Ce gros pédéraste me répugnait. Et l'idée de me trouver seul en sa compagnie également.

— Il s'agit de Bernie, l'un de vos meilleurs amis. (Kendrick s'épongea la figure avec un mouchoir de soie.) Montons dans ma voiture, elle est climatisée. Il fait une chaleur étouffante, vous ne trouvez pas ?

J'hésitai. Mais sans Pam pour me ramener à l'aéroport, j'étais coincé. Je le suivis le long de la jetée où attendait une Cadillac jaune vif et noir. A notre arrivée, un chauffeur japonais en descendit et ouvrit les portières.

— Roulez lentement où vous voudrez, Yuko, ordonna Kendrick qui introduisit sa forte carcasse dans la voiture.

Je contournai l'auto et montai. Une glace séparait le chauffeur des sièges arrière. Quand les portières se fermèrent, il fit délicieusement frais. La voiture s'éloigna dans un glissement, puis Kendrick m'offrit un cigare que je refusai.

Nous longeâmes quelques minutes le bord de la mer, puis, quittant la grande avenue, le chauffeur nous emmena dans la campagne.

Kendrick, dont le cigare brûlait de manière uniforme, dit :

— Je sais que vous êtes un ami intime de Bernie.

— Exact.

— Bernie m'inquiète. (Kendrick poussa un soupir.) *Pauvre chéri, cette horrible blessure...*

Je ne dis rien et attendis.

— Il travaille pour des gens épouvantables, reprit-il. Cet Essex, quelle créature ! Et sa femme, n'en parlons pas ! (De nouveau, je gardai le silence.) Bernie a un tel sentiment d'insécurité.

— C'est pour tous la même chose, dis-je, les yeux fixés sur la lune qui flottait comme un disque jaune dans le ciel sans nuage.

— Vous aussi ? (Il se retourna pour me regarder en face.) Vous avez également un sentiment d'insécurité ?

— Comme tout le monde, non ?

— Bien sûr, vous avez raison. Mais avez-vous de l'ambition ? Désirez-vous devenir riche ? Je suis sûr que oui. Et Bernie, c'est pareil. Nous parlons souvent d'argent. Un jour, il m'a dit... Je me souviens très bien de ses paroles : Claude, je ferais n'importe quoi pour me débarrasser de cette insécurité. Si je pouvais mettre la main sur un très gros paquet, je foncerais sans m'occuper du reste.

— Bernie a dit ça ?

— Ce sont ses propres paroles.

A mon tour, je le regardai bien en face.

— Ecoutez, Kendrick, cessons de jouer la comédie. C'est clair comme de l'eau de roche : vous tâtez le terrain parce que vous ne savez pas grand-chose sur mon compte. Mais vous le faites avec la délicatesse d'un bulldozer. Où voulez-vous en venir ?

Il ôta sa perruque orange, regarda dans la coiffe comme s'il espérait y trouver quelque chose de caché, puis se la replaça sur le crâne.

— Bernie m'avait prévenu, fit-il en souriant. Il

m'a recommandé d'y aller très prudemment avec vous. Il m'a dit vous avoir tiré d'un mauvais pas. Vous aviez cambriolé un changeur d'argent vietnamien pour trois mille dollars. Bernie vous a fourni un alibi, c'est exact ?

— Les changeurs vietnamiens étaient des proies faciles. J'avais besoin d'argent et celui-là en avait beaucoup. Bernie parle trop.

— Bernie m'a dit que le type avait été tué par une bombe de sorte que tout s'était parfaitement arrangé.

Alors que la Cadillac roulait et que les lumières de Paradise City formaient au loin un collier de diamants, je me retrouvai en pensée à Saïgon.

Ma petite Vietnamiennne avait besoin d'argent pour aller à Hong Kong car, venue du Nord, à demi folle de terreur, elle était persuadée que les Viets la poursuivaient. Sourde à tout argument, elle soutenait qu'il lui fallait de l'argent pour gagner clandestinement un abri sûr. Elle m'avait rendu un peu maboule, sa terreur imbécile gâchait nos nuits. Je n'avais pas de fric. Tout en sachant que j'allais la perdre, je décidai finalement de la faire passer à Hong Kong. Un soir, j'entrai dans une boutique de change, le revolver d'ordonnance à la main, et j'obligeai le changeur à me donner l'argent. Comme j'avais beaucoup bu, je me foutais de tout. Je remis la somme à la fille qui disparut. Par la suite, les MP me firent comparaître à une séance de retapissage et le changeur me désigna. J'étais dans un sale pétrin, mais Olson se présenta. Il déclara qu'à l'heure du braquage, je travaillais sur son appareil. Les MP ne furent pas convaincus, j'en suis certain, mais Bernie ayant beaucoup d'autorité, je m'en tirai.

Cet incident me semblait appartenir à un lointain passé. Par chance pour moi, le bureau de change et le gars furent touchés par une des premières rockets que les Viets lancèrent sur Saïgon. Il était sur le point de déposer une plainte auprès du commandement en chef. Du coup, il n'eut pas la possibilité de moufter.

J'avais raconté ce qui s'était passé à Bernie et il avait souri.

— Ne recommencez pas, Jack. Je ne serai pas toujours dans le coin pour vous sortir de là.

Et ce fut tout.

Pour un certain temps au moins. Seulement j'étais toujours à cours d'argent. Je me liai avec une autre Vietnamiennne qui était danseuse dans un des clubs plutôt bruyants que fréquentaient les Américains. Elle ne marchait que moyennant fric. La plupart des Vietnamiennes ne pensaient qu'à ça. Un soir où j'étais bien émoustillé, j'entrai dans une autre boutique de change. Cette fois, je ne pris aucun risque. Il y avait de l'orage et un bombardement aux rockets. Le vacarme noya le bruit du coup de feu. Abattre un vieux Vietnamien ou tirer sur un canard sauvage, pour moi, c'était la même chose. Je fauchai mille dollars dans le coffre ouvert. De quoi m'offrir du bon temps avec la fille et voir venir. A trois reprises, je répétais cette opération. Je descendis chaque fois le changeur jusqu'au jour où ma conscience se réveilla. Je me mis à rêver à ces vieillards. Je revoyais sans cesse leurs yeux pleins de terreur au moment où je les abatais. Ces images me poursuivaient même quand je m'occupais du zinc d'Olson. Je ne recommençai donc plus. Dans la somptueuse Cadillac, les yeux réapparurent.

— Ce qui me préoccupe ? disait Kendrick. A Bernie de vous le dire. C'est son affaire. Mais il y a une question que je voudrais vous poser. Bernie m'a dit qu'il était prêt à tout pour avoir le gros paquet. Bien entendu, le mot important est prêt à tout. Puis-je vous demander si vous êtes du même avis ?

— Tout dépend de ce qu'on entend par « gros paquet ».

Il hocha la tête.

— Excellente réponse.

Il souffla de la fumée qui fut immédiatement chassée de la voiture par un aérateur petit mais efficace.

— Oui. Combien ? Deux cent cinquante mille dollars, ça vous intéresserait ?

Un frisson me parcourut l'échine. Mais je gardai mon sang-froid.

— A ce tarif, n'importe qui serait intéressé.

— Je ne parle pas de n'importe qui, fit-il d'un ton soudain agacé. Je parle de vous. C'est une question toute simple, mon lapin. Feriez-vous n'importe quoi pour un quart de million de dollars ?

— Il faudra que je parle à Bernie.

— D'accord. (Kendrick prit un minuscule micro.) Nous rentrons, Yuko.

La Cadillac stoppa, fit demi-tour et mit le cap sur la ville.

— C'est toute une opération, dis-je. D'abord Bernie m'embauche pour un boulot à la gomme. Après quoi, Pam me saute dessus. Et maintenant vous entrez en scène et parlez d'un quart de million de dollars. Ce n'est pas ce que j'appellerais une opération bien montée. Trop de précipitation.

Si j'allais raconter ce qui se passe aux flics ? Vous croyez que ça les intéresserait ?

Kendrick ferma les yeux. On aurait dit un vieux dauphin endormi.

— Peut-être. Mais à mon avis, c'est surtout vous qui les intéresseriez. (Sans ouvrir les yeux, il déplaça sa perruque.) Ne parlons pas de la police, c'est toujours un sujet déprimant. Il y a beaucoup d'argent à prendre. Votre part se monterait à deux cent cinquante mille dollars. Il faut que vous parliez à Bernie, vous pourrez toujours refuser ensuite. Dans ce cas, vous prendrez l'avion pour rentrer dans votre petite ville et vous passerez le reste de votre existence à vivoter. Bien entendu, à vous de choisir. D'un autre côté, vous pouvez marcher avec nous et devenir riche.

J'allumai une cigarette.

— Je parlerai à Bernie.

Nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'au moment où la Cadillac stoppa devant l'Espadon. Pam et de Marney nous attendaient.

— J'espère que nous pourrons travailler ensemble, mon lapin, dit Kendrick quand je descendis de voiture. Vous m'inspirez confiance.

Je m'arrêtai pour le regarder en face.

— Pour moi, c'est beaucoup moins sûr.

Je rejoignis Pam qui se dirigeait déjà vers la mini.

— Tu es aussi dans le coup ? demandai-je en me pliant en quatre pour me caser dans la petite voiture.

— Claude t'a parlé ?

— Tu le sais très bien. Tu m'as jeté dans ses bras, non ? Je te pose une question. Tu es aussi dans le coup ?

Elle mit le moteur en marche et lança la voiture à toute vitesse en direction de l'aéroport.

— Tu ferais bien de parler à Bernie.

— Tu ne réponds pas à ma question et je veux une réponse.

Elle haussa les épaules.

— Bernie t'expliquera.

— S'il a organisé le reste de l'opération comme le début, je ne m'en mêle pas.

Elle me lança un œil noir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est trop louche. On me fait venir ici sous un prétexte bidon. Ensuite, tu tombes dans mes bras et enfin, tu me fais rencontrer cet ignoble tas de graisse. C'est Bernie qui a cogité tout ça ?

— Quoi, ça t'intéresse, non ?

— L'argent m'intéresse. Mais à part l'argent — et on aura du mal à me faire croire qu'il y en a — cette affaire me paraît foireuse.

— Il faut absolument que tu parles à Bernie.

— Et comment !

Après, nous roulâmes sans dire un mot. En stoppant devant chez moi, elle brancha son sourire enjôleur.

— Passons la nuit ensemble, Jack. (Elle s'apprêtait à descendre de voiture, mais je l'arrêtai.)

— Non. (Je la regardai dans le blanc des yeux.) Tu appartiens à Bernie. Tu te rappelles ?

Elle parut sur le point de me frapper. Je continuai à la foudroyer du regard. Lorsqu'elle détourna enfin les yeux, je descendis de voiture et entrai dans le pavillon.

J'étais habillé et en train de boire du café sur la véranda quand Tim O'Brien sortit de chez lui. Il

était six heures quarante-cinq et il me regarda avec étonnement.

— Vous êtes matinal.

— J'ai envie de descendre sur le chantier, dis-je en terminant mon café. Si vous pouvez me donner un travail à faire, ça me fera plaisir.

— Poser des mines, vous connaissez ?

— Absolument pas.

Il sourit.

— Les bulldozers, vous connaissez ?

— Bien sûr !

— Parfait. Vous vous occuperez des bulldozers et moi des mines.

Nous montâmes dans la jeep.

— Vous tenez tant que ça à travailler ?

— J'y tiens puisqu'on me paye. Mais mettons-nous bien d'accord, Tim. Le patron, c'est vous. Vous me dites ce que je dois faire et j'essaie de me débrouiller.

Je passai donc la journée sous une chaleur torride, dans la poussière et le vacarme. A quatre reprises, on fit appel à moi pour dépanner un bulldozer, et j'y parvins. Les moteurs n'avaient pas de secret pour moi. Je m'entendis à merveille avec les Noirs qui travaillaient bien mais n'avaient aucune notion de mécanique. Je ne vis O'Brien qu'à l'heure du déjeuner. A entendre les explosions, il faisait sauter pas mal de mines. Nous déjeunerâmes tous les deux à l'ombre d'un arbre : hamburgers et café. Il me demanda si le boulot me plaisait et je répondis « au poil ! ». Il me regarda d'un air étonné mais sans approfondir la question.

Le soir, avant de m'endormir, je réfléchis à tout ce qui s'était passé. Olson avait tout l'air de monter un cambriolage. Il voulait que je sois dans le coup,

mais n'était pas sûr de moi. Cette idée me stupéfiait. Jamais je n'aurais imaginé qu'Olson ait pu être malhonnête. Je parvins à la conclusion que je devais travailler avant qu'on me demande ce que je fabriquais dans le secteur.

Je ne me trompais pas. En effet, le lendemain vers seize heures, alors que je nettoyais en jurant un carburateur, je vis les trois ouvriers noirs qui me regardaient faire se raidir subitement comme pétrifiés. Leurs gros yeux sombres se mirent à rouler dans tous les sens. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

A quelques mètres de moi, une femme m'observait. Quelle femme ! Je compris immédiatement qu'il ne pouvait s'agir que de Mme Lane Essex. Commençons par la tête : elle avait des cheveux d'un blond vénitien qui tombaient sur ses épaules en longues vagues naturelles, un front large, de grands yeux violets, un nez fin, une bouche ferme. Description absolument inadéquate. En fait, c'était la femme la plus sensationnelle que j'aie jamais vue. A côté d'elle, Pam Osborn avait l'air d'une tapineuse de bas étage. Une silhouette à faire damner un saint, des jambes longues, très longues, des seins opulents. Elle portait un chemisier de toile blanche, des jodhpurs blancs et des boots noirs étincelants. Quelques mètres derrière elle, un Noir vêtu de blanc tenait la bride de deux chevaux.

Elle tapota l'une de ses jambes avec une cravache, ses yeux violets braqués sur moi, tel un maquignon jaugeant le taureau primé qu'il envisage d'acheter.

J'essuyai mes mains couvertes de crasse et de graisse sur un chiffon sale, parfaitement conscient

de la tension des trois ouvriers qui, très prudemment, s'éloignaient à pas lents comme s'ils reculaient devant une vipère, jusqu'au moment où ils disparurent dans la poussière.

— Qui êtes-vous ?

L'arrogance du ton me rappela que Pam m'avait prévenu que cette femme était la reine des peaux de vache.

Je jugeai préférable de jouer l'humilité.

— Jack Crane, madame, répondis-je. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Elle fut un peu étonnée. Je m'en aperçus à son froncement de sourcils, puis elle se déplaça sur ses pieds élégants.

— Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré.

— Exact, madame. (Mon expression resta impénétrable.) Je viens d'arriver. Je travaille pour M. O'Brien.

— Ah ! (Elle s'interrompt sans cesser de m'observer.) Où est O'Brien ?

A ce moment précis, retentit une formidable explosion. Les deux canassons firent un écart, renversant presque le Noir qui tentait de les maîtriser. Comme je le voyais en difficulté, je m'avançai et saisis les rênes du plus grand cheval que je maintins de force. Le Noir eut toutes les peines du monde à apaiser l'autre animal.

— Il ne faut pas amener de chevaux ici, madame, dis-je. On fait sauter des mines.

Elle s'approcha de moi, m'arracha les rênes des mains et sauta en selle. Le cheval rua, mais d'un coup de cravache, elle l'obligea à s'immobiliser, frémissant mais dompté. Le Noir sauta sur sa monture.

— Emmène-le, avant qu'il y ait une autre explosion, Sam, ordonna-t-elle.

L'autre partit aussitôt, laissant la femme me toiser de toute sa hauteur.

— Vous vous y connaissez en chevaux ?

— Non, madame. Moi, tout ce qui n'a pas de frein, c'est pas mon rayon.

Elle sourit.

— Vous vous êtes bien débrouillé avec Borgia. Merci.

A ce moment éclata une méga-explosion. On aurait dit qu'une bombe de deux cent cinquante kilos explosait à nos pieds.

Croyant bien tenir son cheval en main, Mme Essex ne se méfiait pas. L'explosion nous secoua tous les deux. Ce qu'elle fit au canasson n'intéressait personne. Il rua, se cabra. Incapable de rester en selle, elle fut désarçonnée et le cheval détala. Durant la fraction de seconde où elle demeura en l'air, je ne pus rien faire. Je bondis, mais il était beaucoup trop tard. Elle atterrit sur le dos et sa tête heurta l'asphalte, et toujours sensationnelle, elle resta là, sans connaissance.

Je m'agenouillai à côté d'elle et un cercle de Noirs, bouche bée, se forma autour de nous. J'ignorais si elle s'était cassé la colonne vertébrale et j'avais peur de la toucher.

— Allez chercher O'Brien, hurlai-je. Amenez-moi une jeep !

Le ton de ma voix mit tout le monde en mouvement. Quatre ou cinq hommes se mirent à courir comme des dingues en direction du lieu de l'explosion. Deux autres plongèrent dans le nuage de poussière. Je la touchai doucement, elle ouvrit les yeux.

— Vous êtes blessée ?

Les yeux se fermèrent.

— Madame Essex, je peux vous bouger ?

De nouveau, ses yeux s'ouvrirent, elle secoua la tête et dans les extraordinaires yeux violets, le regard vitreux disparut.

— Ça va. (Elle remua les bras, puis les jambes.)
Grands dieux, ma tête !

— Du calme !

Je jetai un coup d'œil alentour. Une jeep stoppa en dérapant. Au volant, un grand nègre roulait des yeux.

— Je vous emmène à l'hôpital.

Alors que je la prenais dans mes bras, elle poussa un petit gémissement. Je l'emportai jusqu'à la jeep et m'installai à côté du Noir, la femme sur les genoux.

— A l'hôpital ! dis-je. Doucement, faites attention.

Le chauffeur regarda la femme, embraya et la voiture se mit à rouler lentement sur la piste. Il nous fallut dix minutes pour arriver à l'hôpital de l'aéroport. Quelqu'un avait dû téléphoner car deux infirmières et un homme grisonnant en blouse blanche se précipitèrent autour de la jeep quand elle s'arrêta. Tout se passa avec le maximum d'efficacité. En quelques secondes, Mme Essex, une fois allongée sur une civière, fut emmenée au service des urgences. Je continuai à me demander si je n'avais pas commis une erreur en la transportant. Et cette idée me faisait transpirer.

Une jeep arriva en grondant et O'Brien sauta à terre. Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Bon Dieu de bon Dieu ! (Il s'épongea la figure.) Pourquoi diable est-elle venue sur le chan-

tier ? Il faut toujours qu'elle fourre son nez dans ce qui ne la regarde pas. Ça peut me coûter ma place quand Essex apprendra ça.

Je l'écartai et entrai dans l'hôpital climatisé. Au bureau de la réception, il y avait une infirmière.

— Comment va-t-elle ? demandai-je.

— Le docteur Winters est en train de l'examiner. (Elle me regarda comme un clochard qui fait la manche.)

J'hésitai, puis voyant entrer l'un des internes qui s'était occupé d'elle, je m'en approchai.

— Est-ce que c'est grave ? Ai-je eu tort de la déplacer ?

— Vous avez fait exactement ce qu'il fallait, répondit-il en souriant. Rien de cassé, des commotions seulement. Elle a demandé des nouvelles de son cheval.

— Très bien. Dites-lui de ne pas se faire de souci, je m'occupe du cheval.

Au moment où je me dirigeais vers la sortie, j'entendis l'interne dire à l'infirmière :

— Appelez M. Essex et dépêchez-vous.

Sous le soleil brûlant, je grimpai dans la jeep et me dirigeai vers l'endroit d'où le cheval avait détalé. O'Brien était parti. Je transpirai deux longues heures avant de retrouver le canasson. Il était dans un taillis à l'autre bout de l'aéroport et ce fut par hasard que je tombai dessus. Il s'était remis de sa peur et je n'eus aucun mal à l'attacher à la jeep que je conduisis au pas, le cheval trottant derrière. Au moment où je stoppai devant l'hôpital, le domestique de Mme Essex apparut. Il m'adressa un large sourire et prit l'animal en charge. J'entrai à l'hôpital et m'approchai du bureau de la réception.

L'infirmière me regarda en haussant les sourcils.

— Oui ?

— Voulez-vous faire savoir à Mme Essex que j'ai retrouvé son cheval et qu'il est en parfait état ? Cette nouvelle pourra lui être agréable.

Elle hocha la tête.

— Et vous êtes ?

— Jack Crane. Mme Essex me connaît.

Soudain, le doute se lut dans ses yeux. Il vint aussitôt à l'esprit borné de cette snobinette que, malgré ma sueur, mes mains sales et mes vêtements *peu reluisants*, je pouvais occuper une situation d'importante dans le royaume Essex.

— Je préviens immédiatement le docteur Winters, monsieur Crane. Merci de nous avoir prévenus.

Je la regardai longuement et, après un hochement de tête, je regagnai la jeep pour retourner au chantier.

J'entendis une nouvelle explosion. O'Brien, au moins, n'avait pas cessé de travailler. Lui se fichait éperdument de Mme Lane Essex. Moi pas.

Je sentais encore son corps dans mes bras. Je me rappelais les yeux violets, les cheveux d'un blond vénitien contre mon visage pendant que je la portais.

Regagnant le bulldozer en panne, je me remis à l'œuvre. Tout en travaillant, je pensais à elle. J'y pensais encore quand retentit le sifflet qui annonçait la fin de la journée.

Rentré chez moi, je pris une douche bien méritée. Je passais un pantalon quand on frappa à la porte. Persuadé qu'il s'agissait de Tim, je lui criai

d'entrer et pris une chemise. La porte s'ouvrit devant Pam Osborn. Elle ferma précipitamment le battant. Je constatai qu'elle était pâle et furieuse.

— Qu'est-ce qu'il y a ? (Je ne la voulais pas chez moi.) Décampe, mon chou. (J'enfonçai les pans de ma chemise dans mon pantalon.) Toi et moi, c'était une erreur.

A son expression, je vis qu'elle n'avait pas entendu ce que j'avais dit.

— Toi, alors, comme abruti ! Il a fallu que tu attires l'attention sur toi. Exactement ce que Bernie ne voulait pas.

Je m'approchai de la table et m'assis dessus.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tout l'aéroport est au courant. Tu as emmené cette salope à l'hôpital et retrouvé son foutu cheval.

— Où est le mal ?

— Tout le monde demande qui est Jack Crane. Tu ne comprends pas ? Le dernier des connards qui bosse ici aurait donné son bras droit pour être à ta place.

— Mais qu'est-ce qu'il fallait faire ? La laisser par terre ?

— Je parle du cheval, voyons ! (Elle crispa les poings, puis les desserra.) Cette garce tient plus à son cheval qu'à elle, son mari ou même son fric. Tu aurais dû y penser au lieu de perdre des heures à chercher ce sacré canasson que n'importe qui pouvait trouver !

— Comment voulais-tu que je sache ?

— Autre chose. Pourquoi t'es-tu mis à travailler avec O'Brien ? Bernie ne t'a pas dit de le surveiller et de t'effacer ? Il ne t'a pas recommandé de n'avoir aucun contact avec les ouvriers ? Non, il a

fallu que tu ailles tripoter les moteurs ! Quand Bernie le saura, il va piquer sa crise.

Je sentais la moutarde me monter au nez.

— Allez, fous le camp, lançai-je. Je n'accepte pas que tu me parles sur ce ton. Je le dirai à Bernie. Débarrasse le plancher.

— Je suis venue te prévenir, pauvre idiot ! La direction ne va pas tarder à poser des questions. On jase beaucoup ici. Prépare une histoire à raconter. Ce salopard de Wes Jackson va te tomber sur le poil. C'est le directeur d'Essex. Méfie-toi. C'est un futé. Il voudra savoir tout ce qui te concerne, ce que tu fabriques ici, qui tu es, pourquoi Bernie ne t'a pas fait inscrire sur les registres. Tâche d'avoir une histoire qui tienne debout sinon on est fichus. Compris ?

— Non. (Je la foudroyai du regard.) Je ne comprends pas et ça ne me dit rien de bon. Si tu...

Une voiture qui s'arrêtait devant mon pavillon nous obligea à nous retourner tous les deux.

— Justement le voilà... C'est Wes Jackson.

Pam était plus blanche que la neige fraîchement tombée.

— Il ne faut pas qu'il me trouve ici.

Dans son affolement elle chercha où se cacher, puis se précipita dans la salle de bains et ferma la porte.

Je restai seul.

CHAPITRE III

Debout sur le seuil de mon bungalow, Wes Jackson avait l'air d'un King Kong en miniature, mais pas si réduit que ça. Un mètre quatre-vingt-cinq environ, costaud, trente-deux ou trente-trois ans. Une tête en forme de navet posée sur de larges épaules, le cou inexistant. Petit nez, petite bouche, petits yeux, tout en faisant de son mieux pour surnager dans un océan de graisse rosâtre. Les cheveux aile-de-corbeau étaient coupés très court. Il portait de grosses lunettes de soleil à monture d'écaille qui agrandissaient légèrement ses yeux vert d'eau. Enfin la tenue était impeccable : blazer bleu avec un écusson sur la poche, pantalon de toile blanche et cravate club fixée sur une chemise blanche par une grosse pince en or.

— Monsieur Crane ? (La bouche minuscule esquissa un sourire. Les yeux clairs, tels des glaçons trempés dans de la peinture verte, se posèrent sur moi.)

Je compris immédiatement que cet homme était un salopard-né et qu'il fallait prendre des précautions avec lui.

— Oui, dis-je, et j'attendis.

Il se propulsa dans le pavillon et attendit.

— Je suis Wesley Jackson. Je m'occupe des affaires de M. Essex.

Je faillis lui dire qu'il avait de la chance mais répliquai :

— Vraiment ?

— Vraiment, monsieur Crane. Mme Essex m'a chargé de vous remercier d'avoir retrouvé son cheval.

— Comment va-t-elle ?

Il avança et s'installa lourdement dans un fauteuil qui grinça sous son poids.

— Elle a fait une mauvaise chute, mais vous êtes au courant. (Il secoua sa tête de navet et son visage gras exprima la tristesse.) Enfin, elle s'en tire à bon compte. Une légère commotion, mais rien de grave.

— Parfait. Quand je l'ai vue tomber, j'ai cru qu'elle s'était cassé la colonne vertébrale.

Il grimaça.

— Heureusement, ce n'était pas le cas.

Il fit passer une jambe énorme par-dessus l'autre. Voyant qu'il prenait ses aises, je m'assis en face de lui.

— C'est très aimable à vous d'être allé chercher le cheval, monsieur Crane. Personne n'y a pensé, semble-t-il. Mme Essex tient beaucoup à son cheval.

Je laissai passer et attendis.

— Mme Essex vous est reconnaissante.

Là encore, aucune réaction de ma part. Il contempla ses ongles merveilleusement soignés avant de me jeter un coup d'œil brutal.

— Vous travaillez ici, monsieur Crane ?

Nous y voilà, pensai-je. Cet immonde tas de graisse ne perd pas de temps.

— Si on veut.

Il hocha la tête.

— Vous vous appelez Jack Crane ?

— Exact.

Il hocha la tête et marqua une pause avant de poursuivre :

— Votre nom n'apparaît pas sur la liste des employés, monsieur Crane. Et pourtant, vous dites travailler pour nous.

— Je n'ai pas dit ça, monsieur Jackson, fis-je, le visage parfaitement inexpressif. Je travaille pour le colonel Olson.

Tout en me regardant, il mordilla l'ongle de son pouce.

— C'est le colonel Olson qui vous a engagé ?

— Il faut sans doute que je vous explique.

Je pris un air franc et ouvert avec un petit sourire d'excuse. Il ne parut pas impressionné. Mais on voyait mal ce qui pouvait l'épater.

— Le colonel Olson et moi avons fait la guerre ensemble à Saïgon. Il pilotait un bombardier, je m'occupais de l'appareil, commençai-je d'un ton désinvolte. J'ai appris qu'il travaillait pour M. Essex, et comme je cherchais un emploi et que nous nous entendions bien, je lui ai écrit pour lui demander s'il pouvait me trouver du travail ici. Il m'a répondu qu'il n'y avait rien pour le moment, mais que si j'étais libre, je pouvais venir donner un coup de main pour la piste. Je serais nourri et logé, mais pas payé. Des vacances en quelque sorte. Par la suite, il verrait avec le chef du personnel s'il se présentait un poste vacant. J'en avais assez d'être à la maison. Je touche mon indemnité de l'armée,

j'avais envie de voir Paradise City et plus encore de revoir le colonel Olson. C'est un type extraordinaire, monsieur Jackson. Mais je ne vous apprend rien... alors... eh bien voilà.

Il secoua à plusieurs reprises sa tête en forme de navet et ses petits yeux se fermèrent à demi.

— Le colonel Olson a commis une faute, je crains. Il ne devait pas vous faire venir ici. Absolument pas. (Je ne dis rien.) C'est tout à fait irrégulier... Vous ne vous en rendez peut-être pas compte. Tout notre personnel est assuré. Supposez qu'il vous arrive un accident sur la piste. Vous pouvez nous poursuivre et nous ne sommes pas couverts.

— Vraiment ? (J'arborai mon air humble et absent.) Je suis sûr que le colonel Olson n'y a jamais pensé. Moi non plus.

Mon expression d'humilité parut lui plaire davantage que mon visage ouvert du type franc comme l'or. Les petites lèvres serrées esquissèrent ce qu'il estimait être un sourire.

— Je comprends. Le colonel Olson est un bon pilote mais pas un homme d'affaires. Que faites-vous au juste sur le chantier ?

— Je travaille sous les ordres d'O'Brien. Je m'occupe des bulldozers. Les ouvriers ne connaissent rien aux moteurs.

Le sourire disparut.

— Mais c'est O'Brien qui est chargé de ça.

— Il s'occupe de la pose des mines. Le colonel Olson a pensé que ça gagnerait du temps si je m'occupais des bulldozers. Je crois savoir que la piste doit être achevée très rapidement.

— Je suis bien placé pour le savoir.

Le ton cassant m'apprit que je parlais trop.

— Mais certainement, monsieur Jackson. J'essayais simplement d'expliquer.

— Il faut régulariser cette situation. Veuillez vous rendre au bureau du personnel où on vous embauchera comme manœuvre. Vous toucherez le tarif syndical et vous serez assuré.

— Merci de cette proposition, mais ce n'est pas la peine. Voyez-vous, monsieur Jackson, je suis en vacances. Je ne cherche pas un travail de ce genre. J'aime bien tripoter les moteurs, mais pas longtemps. Je donnais un coup de main au colonel et je me distrayais.

Il parut suffoqué. Il se raidit et me regarda.

— Quoi... vous ne voulez pas travailler pour nous ?

— Pas comme manœuvre. J'ai un brevet de mécanicien d'aviation.

Ses sourcils grimèrent jusqu'à ses cheveux noirs.

— Un brevet de mécanicien d'aviation ?

— Exact. Avant d'aller au Viêt-nam, je travaillais chez Lockheed.

Il se remit à mordiller l'ongle de son pouce.

— Je vois. (Il s'interrompit avant de poursuivre :) Mme Essex est contente de vous, Crane. Nous pourrions peut-être vous trouver un emploi dans votre spécialité. Ça vous intéresserait ?

Je remarquai qu'il n'avait pas employé « monsieur ».

Je songeai brusquement qu'il ne perdrait pas son précieux temps avec moi s'il n'y était pas obligé. « Mme Essex est contente de vous. » A présent, j'avais l'explication. Elle avait envoyé ce gros lard avec mission de me voir afin de me récompenser

d'avoir retrouvé son cheval. C'était une hypothèse, mais j'avais l'impression qu'elle était bonne.

— Tout dépend du travail et du salaire.

Il recroisa ses jambes. A voir sa grise mine, je compris qu'il me détestait comme le serpent déteste la mangouste.

— Seriez-vous capable de vous occuper d'un Condor X J 7 ?

— J'ai un brevet de mécanicien d'avion, dis-je. Ça signifie que je peux m'occuper de n'importe quel appareil du moment que j'ai une bonne équipe.

— Je vois.

Il était éberlué. J'en eus l'assurance en le voyant décroiser ses jambes et se remettre à ronger l'ongle de son pouce.

Après un long silence, il se leva.

— Je vais voir ce que je peux faire. Aimerez-vous travailler pour nous ?

— Comme je vous l'ai dit, tout dépend du travail et du salaire.

Il me scruta.

— Combien gagniez-vous chez Lockheed ?

— Vingt mille dollars, mais il y a quatre ans de ça.

Il hocha la tête.

J'étais certain qu'il vérifierait auprès de Lockheed, mais ça ne m'inquiétait pas. Quatre ans plus tôt, j'étais très bien vu chez Lockheed et je savais qu'on dirait du bien de moi.

— Veuillez avoir l'obligeance de ne pas aller sur le chantier, me demanda-t-il en s'approchant de la porte. Vous êtes ici chez vous. Je vais dire au chef du personnel que vous avez droit à toutes les facilités. Il faut que je parle à M. Essex.

— Je ne voudrais pas rester longtemps sans rien faire, monsieur Jackson.

De nouveau, il m'examina comme si j'étais un reptile derrière une cage vitrée.

— Vous aurez une voiture à votre disposition. Vous pourriez aller vous amuser en ville. (Je me rendis compte que ça ne lui plaisait pas du tout.) Allez au bureau du personnel. M. Macklin vous remettra l'argent. (Sa bouche se fronça comme s'il venait de mordre dans un coing.) C'est ce que souhaite Mme Essex.

J'arborai mon visage de saint.

— C'est très aimable à elle.

Il sortit dignement, monta dans un coupé Bentley conduit par un chauffeur noir en uniforme vert bouteille Essex, et s'en alla.

Pam sortit de la salle d'eau. Elle me regarda, les yeux écarquillés.

— Je n'aurais jamais cru une chose pareille, fille hors d'haleine. Je me demande ce que Bernie va dire.

J'allumai une cigarette tout en réfléchissant.

— Jack, Bernie sera furieux !

Je la regardai. Elle commençait à m'agacer.

— File, mon chou. J'ai besoin de réfléchir.

— Ecoute-moi, dit-elle les yeux étincelants de fureur.

— Tu m'as entendu ? Décampe ! J'ai besoin de réfléchir.

— Bernie a fait une erreur, dit-elle d'une voix tremblante, le visage blême. Rends-lui service. Va-t'en. On trouvera quelqu'un d'autre. Si tu es vraiment l'ami de Bernie, va-t'en et vite !

Je l'observai.

— Vous ne trouverez personne d'autre, assurai-

je. Alors va-t'en et boucle-la. Maintenant, je suis dans le coup, à Bernie de juger. Je ne te demande pas de m'expliquer de quoi il s'agit, mais comme je te l'ai déjà dit, jusqu'à présent, ça m'a l'air foireux, son histoire. J'ai l'impression que je m'étais trompé sur le compte de Bernie. Il aura peut-être besoin d'aide. (Puis j'aboyai :) Allez, fous le camp !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle. Sans bouger, je me mis à réfléchir tout en fumant.

Je pensais à ce corps voluptueux, aux cheveux blond vénitien, aux grands yeux violets. Pour moi, la femme la plus excitante du monde.

J'allai voir M. Macklin, le chef du personnel, que je rencontrai au moment où il s'apprêtait à partir. Il était dix-neuf heures. Il me scruta du même coup d'œil glacial que Wes Jackson. Mais quand il me serra la main, son sourire me parut sincère.

— Ah oui, monsieur Crane, dit-il. M. Jackson m'a donné des instructions à votre sujet. (Il baissa légèrement la voix en prononçant le nom de Jackson. Je m'étonnai qu'il ne fasse pas la génuflexion.) J'ai une enveloppe pour vous avec les compliments des Entreprises Essex.

Il alla à son bureau, fouilla un peu partout et en sortit finalement une grande enveloppe blanche.

— Si vous voulez une voiture, adressez-vous à notre service du matériel. Il est ouvert nuit et jour. Vous aurez ce que vous voudrez.

Je pris l'enveloppe, le remerciai, dis que je voudrais bien une voiture et l'accompagnai jusqu'à la porte de son bureau. Il m'indiqua du geste où se trouvait le service du matériel à une centaine de

mètres de là, puis me serra la main. Là-dessus, je le quittai.

Au service du matériel aussi on avait été alerté. On me demanda quelle voiture je voulais.

— Peu m'importe, dis-je, pourvu qu'elle soit petite.

On m'amena une Alfa Romeo 2 000, ce qui me convenait parfaitement et je rentrai chez moi.

L'enveloppe contenait cinq billets de cent dollars et des entrées pour trois cinémas, le casino, quatre restaurants, deux clubs et trois boîtes de nuit. Chaque carton portait l'inscription : Entreprises Essex, valable pour deux personnes.

Je trouvai O'Brien installé devant la télévision. Je n'eus pas besoin d'insister beaucoup pour le convaincre de passer la soirée avec moi. Ce fut une sortie mémorable. Une tournée des grands ducs avec uniquement des pourboires à payer.

A deux heures du matin, nous étions légèrement ivres en revenant à l'aéroport.

— A partir de maintenant, dit O'Brien, j'aurai l'œil sur le cheval de Mme Essex. Bon sang, comme coup de pot, c'est réussi !

— Un talent naturel, dis-je en le déposant devant son pavillon.

J'entrai chez moi, me déshabillai et me couchai.

Avant d'éteindre, je réfléchis encore un peu. Tout ça ne durerait pas longtemps. Mme Essex ne m'entretiendrait pas sur un tel pied pendant plus d'une semaine, et encore ! Pour l'instant, je n'étais que le caprice d'une femme très riche. Il s'agissait d'abord d'entendre la proposition d'Olson. Ensuite, je prendrais une décision. Je marcherais avec lui, ou bien je m'emploierais à transformer le caprice de cette femme pleines aux as en un truc

beaucoup plus substantiel qu'une toquade. Je me dis que j'étais suffisamment ivre pour rêver. Je me remis à penser à elle. Les cheveux roux, les yeux violets, le corps voluptueux. Quoi, je voulais la lune ? Mais c'était de l'histoire ancienne. A présent, les hommes allaient dans la lune. Pourquoi pas moi ?

Je fus réveillé par un avion qui atterrissait. L'œil vague, je consultai ma pendulette qui indiquait dix heures cinq. Je sautai du lit juste à temps pour voir la poussière soulevée par un Condor se posant sur la piste. Ce qui signifiait que Lane Essex et Bernie étaient de retour.

La Bentley de Jackson et trois jeeps filaient déjà vers le point d'atterrissage. Sachant qu'Olson mettrait un certain temps avant de venir me voir, je me douchai, me rasai, enfilai un chandail, un pantalon et appelai le service du restaurant. Malgré tout ce que j'avais picolé la veille au soir, j'avais faim. Je commandai des gaufres, des œufs au jambon et du café. L'employé qui prit ma commande eut l'air d'accepter une faveur.

— Dans dix minutes, monsieur Crane, dit-il. Pas une de plus.

Je le remerciai, m'aspergeai la figure de lotion après-rasage et m'installai dans un fauteuil. Cette vie de nabab me plaisait énormément. Mais je savais parfaitement que ça ne durerait pas.

Le petit déjeuner arriva au bout de huit minutes, chronomètre en main.

Ensuite, je lus le journal qu'on m'avait apporté avec le repas. De temps à autre, une explosion m'apprenait qu'O'Brien travaillait toujours.

A midi, j'en eus assez d'attendre. Olson devait être retardé. Je décidai donc d'aller en ville utiliser l'une de mes cartes de crédit. Au moment où je franchissais le seuil, le téléphone sonna.

Je soulevai le combiné.

— Monsieur Crane ? (C'était une voix de femme sèche et froide.)

— Peut-être. Pourquoi ?

Silence. J'imaginai sans peine son changement d'expression.

— M. Jackson désire vous voir. Une voiture est partie vous chercher. Elle arrivera dans vingt minutes.

— Dans vingt minutes, je serai en ville, dis-je instinctivement. Prévenez M. Jackson. (Je raccrochai.)

J'allumai une cigarette et de nouveau le téléphone sonna.

— Monsieur Crane ? (Il y avait une pointe d'inquiétude dans la voix de la fille.)

— Lui-même. Je sortais. De quoi s'agit-il ?

— Voulez-vous attendre la voiture ? M. Jackson désire vous parler.

— Voilà qui est plus aimable, dis-je. Mais il se trouve que je n'ai pas envie de parler à M. Jackson pour l'instant. Il est trop tôt. (Je raccrochai.)

J'attendis en fumant. Les yeux fixés au plafond, je me demandai si j'avais bien joué et me répétais la phrase : « Mme Essex est contente de vous. » Quelques secondes plus tard, le téléphone sonna encore.

— Oui.

— Monsieur Crane, je vous en prie, soyez compréhensif. (La fille avait l'air désespéré.) C'est Mme Essex qui veut vous voir.

— Il fallait le dire plus tôt.

— C'est Mme Essex qui vous demande. Pourriez-vous, s'il vous plaît, vous arranger pour être libre ? La voiture est en route.

— J'attends. (Je m'interrompis avant d'ajouter :) Ecoutez un peu ma mignonne. La prochaine fois que vous m'appellerez, laissez tomber vos airs de chipie. J'ai horreur de ça. (Je raccrochai.)

Dix minutes plus tard, la Bentley de Jackson s'arrêta devant ma porte. Le chauffeur noir, tout en courbettes et sourires, avait ouvert la portière arrière. Je montai et fus emporté à toute vitesse.

Les deux gardes de l'aéroport me saluèrent. La Bentley m'emmena sur la route du bord de mer, puis dans les hauteurs derrière la ville. Calé contre les coussins de cuir anglais, je pensai à Mme Essex.

Un rêve de dingue, d'accord. Mais la vie est parfois faite de rêves de dingues. Sinon, comment survivrait-on dans ce monde de violence et de folie ?

Nous arrivâmes devant le portail du domaine Essex. Deux gardes en vert bouteille ouvrirent. Ensuite, nous suivîmes une allée d'un demi-kilomètre bordée d'arbres, de pelouses, de buissons fleuris et de parterres de roses.

La Bentley stoppa devant la grande porte, un machin tarabiscoté en fer forgé et glaces. Un gros maître d'hôtel à cheveux blancs, vraisemblablement anglais, attendait. Il m'adressa le sourire protecteur dont les Britanniques ont le secret.

— Par ici, je vous prie, monsieur Crane.

Derrière son dos épais, je suivis un large couloir couvert de tableaux modernes certainement authentiques. Finalement, nous franchîmes une porte vitrée donnant sur un vaste patio protégé par une verrière à ultraviolets à l'usage des gens

faibles et fatigués, remplie d'orchidées et de bacs débordant de bégonias de toutes les couleurs. Au milieu de toute cette richesse, se dressait une énorme fontaine placée dans un bassin immense où des poissons tropicaux nageaient majestueusement.

C'est dans ce cadre luxueux que je trouvai Mme Essex.

Elle était couchée sur un de ces engins à roulettes avec repose-tête et coussins jaunes. Wes Jackson, assis un peu plus loin, tenait à la main un verre dont le contenu avait tout l'air d'être un Martini. Au moment où j'arrivai dans le patio, Jackson souleva sa masse pour se mettre debout.

— Entrez, monsieur Crane, dit-il avec un sourire qui ressemblait à une goutte de jus de citron sur une huître.

Je remarquai qu'on me redonnait du « monsieur ». Il se tourna vers la maîtresse de maison.

— Vous avez déjà rencontré Mme Essex. Je n'ai pas besoin de faire les présentations.

Elle leva les yeux pour me regarder et tendit la main. J'avançai, pris sa main qui était chaude et sèche, puis la lâchai.

— Vous allez mieux ? demandai-je.

— Merci, ce n'est rien de grave.

Les yeux violets m'examinèrent. Je pensai qu'il ne pouvait y avoir aucune femme au monde aussi belle et séduisante qu'elle.

— Une drôle de chute, hein ? reprit-elle en souriant et d'une main, m'indiqua une chaise non loin d'elle. Asseyez-vous, monsieur Crane.

Je m'exécutai. Comme sorti du néant apparut un Japonais en uniforme blanc.

— Que désirez-vous, monsieur Crane ? demanda Jackson.

— Coca-Cola au bitter.

Lui et le Japonais n'en revinrent pas. Ils me regardèrent en écarquillant les yeux. J'avais préparé mon coup dans la Bentley.

Mme Essex se mit à rire.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce cocktail.

— C'est ce que je bois dans la journée. Jamais d'alcool avant le coucher du soleil.

Après un moment de silence, le Japonais sortit.

Jackson, qui allait se rasseoir, s'immobilisa en entendant Mme Essex claquer des doigts à son intention.

— Très bien, Jackson, dit-elle. Je suis sûre que vous avez beaucoup à faire.

— Oui, madame Essex.

Sans un regard pour moi, il disparut rapidement et sans bruit.

— J'ai horreur des hommes gras, dit-elle. Pas vous ?

— Il a tout l'air d'un affamé. Je préfère les gros aux squelettes.

Elle hocha la tête.

— Vous connaissez Shakespeare ?

— Je suis resté trois ans sur un aéroport à quinze kilomètres de Saïgon. Mon prédécesseur qui a reçu un shrapnel en pleine poire avait des pièces de Shakespeare et un album de photos pornos. J'ai passé mes loisirs à regarder les photos et à lire les pièces.

— Et qu'avez-vous préféré ?

— Au bout d'un certain temps, les photos ont perdu de leur intérêt mais le vieux barde est resté.

Le Japonais apporta un verre de coca givré qu'il

posa sur une table à côté de moi, comme s'il plaçait une bombe. Il recula et attendit.

— Il est à votre goût ? s'enquit-elle.

— Parfait, répondis-je sans même l'avoir goûté. C'était un gag.

Elle claqua des doigts à l'intention du Japonais qui disparut. Ce geste pour donner congé m'impressionnait. Je me demandai si un jour elle me ferait marcher en claquant des doigts.

— Un gag ?

— Oui, pour essayer de jouer mon rôle, dis-je. Je n'ai pas l'habitude de toute cette richesse. En tout cas, Jackson a été époustouflé.

Elle me regarda et se mit à rire.

— J'adore ça. Oui, en effet.

Je sortis un paquet de cigarettes froissé.

— Puis-je me permettre de vous en offrir une ou les vôtres sont-elles plaquées or ?

— Je ne fume pas. (Au bout d'un moment, elle ajouta :) Je vous trouve rafraîchissant, monsieur Crane.

J'allumai une cigarette.

— Tant mieux. Puisque nous en sommes aux compliments, est-ce que je peux vous dire que vous êtes la femme la plus sensationnelle que j'aie jamais vue.

Nous nous regardâmes un bon moment, puis elle haussa un sourcil.

— Merci. (Nouveau silence.) Et merci également d'avoir retrouvé Borgia. Pas un de ces imbéciles de l'aéroport n'a eu l'idée de se mettre à sa recherche. J'ai du mal à croire que vous ne soyez jamais monté à cheval. Il faut être un cavalier chevronné pour maîtriser Borgia comme vous l'avez fait.

— Encore un gag. (Je souris.) Je suis comme ça, madame Essex. Un plaisantin. A Saïgon, quand je ne m'occupais pas de moteurs de zinc, je passais mon temps à cheval.

— Quand vous ne lisiez pas Shakespeare et que vous ne regardiez pas de photos pornos, bien entendu.

— Exactement.

— Aimeriez-vous travailler pour nous ?

Elle me lança la question comme un trait.

Comme je m'y attendais, j'avais une réponse toute prête.

— Pouvez-vous expliquer le mot « nous » ?

— Il s'agit des entreprises Essex, évidemment, fit-elle en fronçant les sourcils.

— Ce qui signifie travailler pour M. Jackson ? (Je la regardai et poursuivis :) J'ai cru un instant que vous me proposiez de travailler pour vous.

Comme prévu, elle fut suffoquée. Elle essaya de soutenir mon regard mais finit par détourner les yeux.

— J'ai demandé à Jackson s'il avait un emploi intéressant à vous proposer. (Elle ne me regardait toujours pas.) A son avis, ça lui paraît incertain mais il fait toujours des difficultés.

— J'imagine. (Je vis qu'elle s'était reprise et lui souris.) Je vous suis très reconnaissant, madame Essex. Surtout de m'avoir fait venir ici. Après tout, j'ai retrouvé votre cheval, c'est peu de chose. Mais si vous pouviez me trouver du travail ici... (Je laissai ma phrase en suspens.) J'aimerais bien en parler au colonel Olson. Franchement, la perspective de travailler pour M. Jackson n'est pas très folichonne. Et moi, j'adore m'amuser. (Je me levai.) Merci pour votre accueil. (J'étais maintenant

debout à côté d'elle.) Et maintenant, en claquant des doigts, je disparaîtrai comme ils disparaissent tous.

Elle me regarda fixement un instant et je vis subitement apparaître dans ses yeux cette lueur de désir qu'ont toutes les femmes devant l'homme qu'elles veulent se taper. J'ai connu beaucoup de femmes dans ma vie et il n'y a pas à se tromper. J'avais du mal à y croire, mais cette lueur brillait bel et bien dans son regard, puis disparut comme un feu qui passe du vert au rouge.

— Au revoir, monsieur Crane.

— A bientôt ! (Je regardai droit dans les grands yeux violets.) Je sais bien que ça ne m'apportera rien. Mais je veux que vous sachiez qu'en ce moment je regarde la femme la plus belle du monde.

Ce fut ma dernière réplique.

Quand la Bentley me déposa devant mon pavillon, Bernie Olson ne s'était toujours pas manifesté. Je pensais trouver un mot à l'intérieur, mais il n'y en avait pas.

Il était plus de treize heures et j'avais faim. Je sonnai le service de restaurant pour passer ma commande.

— Le plat du jour est excellent, monsieur Crane. De l'agneau avec garniture. Voulez-vous qu'on vous l'envoie ?

Je dis que c'était parfait et raccrochai.

Pendant le trajet du retour à l'aéroport, j'avais pensé à Mme Essex. Avais-je pu me tromper sur l'expression de son regard ? Je ne le croyais pas. Mais il paraissait inimaginable qu'une femme de sa

condition puisse en pincer pour un type tel que moi. En admettant même que ce soit vrai, ça ne voulait rien dire. Une femme comme elle, mariée à Lane Essex, n'allait pas prendre de risque. Elle avait peut-être ses vues sur la question, mais de là à les mettre en application, c'était autre chose. N'empêche, j'étais drôlement mordu. J'aurais donné deux ans de ma vie pour passer une nuit avec elle. A coup sûr, ce serait une expérience inoubliable.

Au bout d'un moment, on apporta le déjeuner que j'absorbai. Il était alors quatorze heures vingt-trois. Au moment où j'allumais une cigarette, le téléphone sonna. C'était Olson.

— Salut Jack !

— Salut.

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Vous êtes capable de retrouver le café-bar ?

— Aucun problème.

— On s'y rencontre dans une demi-heure ?

— D'accord.

Il raccrocha.

J'allais enfin savoir de quoi il retournait, pensai-je en écrasant ma cigarette avant de me lever. Au moment où je sortais pour monter dans l'Alfa, on entendit une explosion lointaine. O'Brien était au boulot.

Je mis dix minutes pour arriver au café-bar. La Jaguar blanche était garée à l'ombre. Je rangeai l'Alfa à côté et m'engageai sur les marches grinçantes conduisant à la véranda.

Olson m'attendait devant une tasse de café. Il me fit un signe de la main et je le rejoignis.

La fille apparut et me sourit.

— Un café.

— Eh bien, Jack, vous vous êtes payé du bon temps, on dirait, fit-il quand la fille s'éloigna. On dirait aussi que vous avez oublié l'armée plus vite que je l'imaginai.

La fille apporta le café, puis s'en alla.

— Ce qui veut dire ?

— Vous avez oublié la discipline. (La sécheresse du ton m'exaspéra.)

— Vous m'avez dit vous-même qu'on n'était plus dans l'armée. Ecoutez, Bernie, je ne vais pas vous présenter d'excuses. Vous m'avez collé ici pour faire un boulot bidon. Vous ne m'avez pas mis dans la confiance. J'ai joué comme je pouvais. Si ça ne vous plaît pas, dites-le, je m'en vais.

Il essaya de me toiser mais n'y réussit pas. Il détourna les yeux. Je constatai qu'il suait à grosses gouttes.

— Enfin il n'y a peut-être pas de bobo. Mais je veux que vous cessiez de vous faire remarquer. Vous êtes au mieux avec Mme Essex à ce qu'on m'a dit. (Il remua son café sans me regarder.) C'est peut-être une bonne chose. Il paraît que vous êtes allé chez elle ce matin.

— Votre service de renseignements fonctionne bien.

Il se força à sourire.

— Ne partons pas du mauvais pied, Jack. Cette opération est trop importante. Je compte sur vous. J'ai besoin de votre aide.

— Ecoutez, Bernie, jusqu'à maintenant, vous vous y êtes très mal pris. Pourquoi diable ne m'avoir pas dit ce que vous mijotiez en me faisant venir ici, au lieu de me raconter tous ces bobards

au sujet de la construction de la piste ? Vous auriez évité toutes ces histoires.

— Je ne pouvais pas. Kendrick a tenu à vous voir avant de vous accepter parmi nous. Il est comme ça. Il se méfierait de sa propre mère. Et puis j'ai dû emmener le patron à New York. C'était inattendu.

— Kendrick, le gros pédé ? qu'est-ce qu'il fiche là-dedans ?

— Il fournit les fonds.

J'allumai une cigarette.

— Très bien. Si vous me mettiez au courant, hein ?

Il joua avec sa cuiller, la posa, la reprit pour tapoter sa tasse.

— Oui. (Après un silence, il poursuivit :) Vous vous rappelez ma dernière mission à Saïgon ? L'aéroport a été bombardé et votre case démolie ?

Je le regardai.

— Et alors ? Je ne vois pas le rapport.

— Il y en a un et d'importance. Vous vous rappelez que je vous ai proposé de vous installer chez moi ? (Bernie posa la cuiller, repoussa sa tasse à demi pleine, puis la tira de nouveau vers lui.) Vous vous rappelez que j'ai dormi dans le lit et vous sur le divan ?

— Oui.

Après un long silence, Bernie dit tranquillement :

— Vous avez parlé dans votre sommeil, Jack. De trois changeurs. Jamais je n'oublierai cette nuit où je vous écoutais murmurer. Plus tard, quand l'envie m'a pris de mettre la main sur le gros paquet et que j'ai imaginé ce plan pour y parvenir, je me suis rendu compte qu'il me fallait l'aide d'un

type de première bourre. Alors, j'ai pensé à vous. (Il posa la cuiller et me regarda droit dans les yeux.) Si vous n'avez pas hésité à tuer trois vieillards pour cinq mille dollars, vous serez prêt à faire beaucoup plus pour un quart de million. (Il passa la main sur son visage en sueur et ajouta :) est-ce que j'ai tort ?

Je bus quelques gorgées de café.

— Ça dépend, Bernie. Un quart de million, c'est une somme. A Saïgon, je ne risquais pas grand-chose... mais ici ?

— Ici non plus. C'est le moindre de nos problèmes. Pour l'instant, mon problème, c'est vous. Ce que vous avez fait là-bas, je le comprends. Les Viets, ça ne comptait pas pour nous. Abattre un vieillard en temps de guerre, j'admets. Mais pour cette affaire... Enfin, si l'entreprise foire, vous risquez la même peine que moi. Mais je ne vois pas comment ça pourrait arriver. Nous avons quatre-vingt-quinze pour cent de chances de nous en sortir.

— C'est un risque que j'accepte, dis-je.

Reprenant sa cuillère, il se mit à jouer avec.

— J'ai besoin de savoir ce que vous pensez de cette proposition.

— Expliquez-moi d'abord, je vous le dirai ensuite.

Il secoua la tête.

— C'est impossible tant que je n'ai pas la certitude que vous marchez avec nous. Si je vous dévoile notre projet et que vous déclariez forfait, que devenons-nous ?

Je le regardai fixement.

— En clair, vous n'êtes pas certain que je me tairai.

Il détourna les yeux.

— Dans cette affaire, je ne suis pas seul. Ou bien un quart de million de dollars vous convainc de marcher avec nous, sans rien savoir, ou on laisse tomber.

— Vous ne me parliez pas sur ce ton à Saïgon. Je ne m'engage pas à l'aveuglette. Vous vous fiez à moi, ou rien. C'est mon dernier mot.

Nous échangeâmes un long regard. Subitement, il sourit et ça me fit du bien. C'était le sourire qu'il m'adressait avant de partir en mission de bombardement.

— Excusez-moi, Jack. Bien, voilà. Si ma proposition ne vous intéresse pas, je vous donne trois mille dollars, vous rentrez chez vous et vous oubliez tout. D'accord ?

— D'accord.

— Ça fait un an que je travaille pour Essex. J'en ai par-dessus la tête de lui et de sa femme. Pour moi, il n'y a aucun avenir ici. J'ai beaucoup vieilli en bossant pour eux. Inutile de vous expliquer, vous vous en rendrez compte vous-même. Des pilotes, on en trouve à la pelle. Essex n'a qu'à faire ça (Il claqua des doigts.) pour me remplacer. Alors, j'ai réfléchi. (Il observa la route sableuse conduisant à la plage.) Nous en arrivons à Pam. Quand j'ai pris la direction de l'aéroport, elle était hôtesse auxiliaire. Vous aurez peut-être du mal à comprendre. Entre elle et moi, il existe certains liens. Ce n'est pas sa faute si elle est nymphomane. Moi, je ne suis plus dans le coup. Mais nous tenons énormément l'un à l'autre. Quand elle a besoin de s'envoyer en l'air, je ferme les yeux. (Il sortit son mouchoir pour éponger ses mains moites.) Un soir, nous sommes allés dîner à l'Espadon où elle bouffe

à l'œil, et elle m'a présenté Claude Kendrick. Vous le connaissez. Kendrick n'est pas seulement le propriétaire d'une galerie d'art très prospère, il est aussi le plus grand receleur de la côte. Tout ce qui est à vendre, il est client. En prenant le café, je lui ai parlé du nouvel avion d'Essex. Un appareil extraordinaire, Jack. Au total, il finira par coûter dix millions de dollars. C'est...

— Hé là, une minute ! (Je le regardai.) Vous avez dit dix millions ?

— Exact.

— Ça m'étonne. Un Viscount vaut deux millions et demi. Dix millions, vous êtes sûr ?

— C'est un avion unique, Jack. Il n'en existe pas de semblable au monde. Les techniciens d'Essex y travaillent depuis quatre ans. Essex a dépensé une fortune pour qu'il soit parfait. Rien à voir avec un appareil de série. La perfection partout, comme chez Rolls-Royce. Je n'entrerai pas dans les détails pour l'instant. Vous jugerez vous-même. Quinze jours après avoir fait la connaissance de Kendrick, Pam m'a dit qu'il désirait me revoir. Quand nous nous sommes rencontrés, il m'a déclaré qu'il avait un acquéreur pour l'avion si je l'amenais au Yucatan. Je toucherais un million de dollars. Je lui ai dit qu'il était fou. Il m'a demandé de réfléchir sans me presser à la question. J'ai donc commencé à réfléchir. L'avion ne pourrait pas effectuer les premiers essais avant trois mois. Plus j'y pensais, plus je voyais que la chose était réalisable. (Il leva les yeux pour me regarder.) Mais j'avais besoin d'un équipage parfait. J'ai un copilote, j'ai Pam. Il me fallait un mécanicien. Vous. Alors, jusque-là, ça vous tente ?

J'allumai une cigarette tout en réfléchissant.

— C'est une idée. Je peux reprendre les grandes lignes ?

— Je vous en prie.

— Bon. Vous avez un avion de dix millions de dollars. Peu importe comment vous vous y prenez pour le piquer. Voyons d'abord le côté financier. Vous touchez un million, moi, un quart. Pam a sa part et le copilote aussi.

— C'est à peu près ça.

— Kendrick vend le zinc cinq millions, soit la moitié de sa valeur. Il ne prend aucun risque et empoche trois millions. Vous trouvez ça normal ?

Mal à l'aise, Bernie se déplaça sur son siège.

— Vous venez de dire qu'un quart de million, c'était une grosse somme.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Je ne sais pas combien touchera Kendrick. Beaucoup moins de cinq millions peut-être.

Je secouai la tête.

— Non. Je l'ai vu : c'est un requin. Il en tirera probablement sept. Il est en train de vous rouler.

Olson haussa les épaules. Dans ses yeux apparut de nouveau cet éclair cynique et las qui ne m'inspirait pas confiance.

— Moi, je suis d'accord pour un million, Jack. Ça me permet de monter un service d'avions taxis au Mexique. Vous pourrez en faire partie aussi.

Je terminai mon café tiède.

— Il faudrait voir Kendrick. On pourra peut-être le pressurer. Supposons que vous touchiez deux millions et moi un. Ça vaudrait le coup, non ?

— Kendrick possède tous les atouts, Jack. Il a le client, j'ignore de qui il s'agit. Sans client, tout tombe à l'eau. (Il m'observa.) D'autre part, je ne crois pas qu'on arrive à pressurer Kendrick.

— Si j'essayais ? Après tout, c'est un risque à prendre, non ?

— Peut-être. Mais il faut que j'en parle à Pam et Harry.

— Votre copilote ? (Il hocha la tête.) Parlez-moi de lui.

— Harry Erskine est mon copilote depuis neuf mois. Jeune, vingt-quatre ans environ, dur. Bon pilote, pas commode, mais bien.

— Qu'est-ce qui le pousse à entrer dans cette combine ?

— Mme Essex a fait la coquette. Lui, naturellement, a foncé, et elle l'a rembarré. C'est sa spécialité, elle allume un gars, lui fait croire qu'elle va lui ouvrir son lit et l'envoie sur les roses. (Olson me lança un regard dur.) J'ignore jusqu'où elle est allée avec vous, Jack. Mais faites attention. C'est une ignoble garce. Maintenant, Harry la déteste et il marche avec nous.

J'enregistrai cette information dans un coin de mon cerveau tout en demandant :

— Comment envisagez-vous de détourner un avion de dix millions de dollars ?

— Les détails peuvent attendre. L'avion sera livré le premier novembre, c'est-à-dire dans deux mois. Harry et moi irons le chercher pour l'amener ici. Il faudra procéder à de nombreux essais. Essex voyage beaucoup et souvent de nuit. Il n'y aura aucun problème pour faire des tests de nuit. Alors, vous, Harry, Pam et moi effectuerons un premier vol de nuit. Nous mettons le cap sur la mer et j'annonce par radio que les moteurs bâbord sont en feu. La tour de contrôle n'entend plus rien. L'alerte ne sera donnée que quelques minutes plus tard. A ce moment-là, nous volerons vers le Yuca-

tan, très bas pour échapper au radar. Le client de Kendrick possède une piste près de Merida, au milieu de la brousse et la jungle. On atterrit là. Il reste à fixer les détails, mais voilà l'idée en gros.

Je réfléchis.

— Intéressant, dis-je enfin. Théoriquement, l'avion est tombé en mer et a disparu sans laisser de traces.

— Exactement.

— Vous ne savez pas qui est le client ?

— Non.

— Pour s'offrir une piste, sûrement un nabab.

— Oui.

— Donc une fois la radio muette, nous sommes tous morts.

— C'est ça.

— On empoche l'argent et on s'installe au Mexique ?

Il hocha la tête.

— Chacun de nous risque gros s'il revient.

— Pas question de revenir. Si l'un de nous se fait repérer, toute l'opération est découverte. Comme vous disiez, à partir du décollage, nous sommes tous morts.

— Vous êtes bien décidé, Bernie ?

— Oui. C'est un sacré paquet, et j'en ai besoin. Je veux me sentir en sécurité. (Je pensai au gros pédéraste à la ridicule perruque orange qui parlait de sécurité.) Ce fric me permettra de monter un service d'avions taxis. J'ai tout prévu. Si vous voulez y placer une partie de votre argent, on pourrait travailler ensemble. Il y a une grosse demande d'avions taxis au Mexique. (Il me scruta.) Voilà, Jack, vous en savez maintenant autant que moi. Qu'en dites-vous ? Vous marchez ou non ?

— Ça me va. (Je me levai.) Mais je veux connaître Erskine. Retrouvons-nous tous ensemble, hein ?

Bernie me regarda d'un air gêné.

— Harry n'est pas commode. Il ne vous plaira peut-être pas.

— Mais comment... ?

— Je vous l'ai dit. J'ai besoin de lui comme copilote. Il fait ce que je demande. On n'a pas à s'inquiéter de lui.

— Nous allons commettre un vol, Bernie. Si ça foire, on risque tous quinze ans de taule. Il faut travailler en équipe. Moi, je ne marche pas avec un type que je ne peux pas blairer.

Bernie se leva.

— Je vois, je vais arranger ça.

— Bernie, fis-je en le regardant fixement, faites venir aussi Kendrick.

— On n'a pas besoin de Kendrick.

— Si. Nous formons une équipe et Kendrick en fait partie.

Il leva les mains en un geste las.

— Je vais voir ce qu'on peut faire.

— Faites mieux, Bernie. Vous, Erskine, Pam, Kendrick et moi réunis autour d'une table et on met ça au point.

— D'accord.

Sous un soleil écrasant, nous regagnâmes ensemble nos voitures.

— Je ne fais pas d'embrouille, Bernie. Je pense à vous autant qu'à moi.

Il me tapota le bras :

— C'est pour ça que je vous ai choisi. Je ne suis plus celui que j'étais et j'ai besoin de vous.

Je le regardai partir dans la Jaguar, puis montai dans l'Alfa. Je réfléchis quelques minutes avant de me diriger vers le terrain d'aviation.

CHAPITRE IV

Bernie téléphona vers dix-neuf heures alors que je regardais un feuilleton télévisé. Il m'apprit que le rendez-vous était fixé à vingt et une heures au café-bar.

— Je passerai vous prendre à huit heures et demie avec Pam et Harry.

— Kendrick vient ?

— Oui.

— Parfait.

Depuis que j'avais appris ce qui se tramait, j'avais beaucoup réfléchi. Le plan semblait bon, mais il y avait beaucoup de détails à régler. Le détournement d'un avion de dix millions de dollars risquait de m'envoyer en taule pour longtemps et cette perspective ne m'enchantait guère. Il fallait que ce soit monté au petit poil et Bernie ne faisait pas le poids. Il y avait chez lui un truc qui ne me plaisait pas. Pam ne comptait pas. C'était une nymphomane névrosée. Restait Erskine de qui dépendaient beaucoup de choses. S'il n'avait pas plus de cran que Bernie, je me barrerais. Je voulais prendre en main l'opération. Plus j'y pensais, plus elle me plaisait, mais pas sous la direction de Bernie.

Vers vingt heures trente, j'entendis une voiture s'arrêter devant chez moi. Je gagnai la porte. Une Buick conduite par Bernie stoppa. Il me fit un signe de la main et je montai à côté de lui. Derrière, il y avait un homme et Pam. Il faisait trop sombre pour que je distingue Erskine. Il paraissait grand, mais je n'en pus voir davantage.

— Jack, je vous présente Harry, fit Bernie en démarrant.

— Salut, dis-je en levant la main.

Erskine ne fit aucun geste.

— Salut, lança-t-il au bout d'un long moment.

Nous roulâmes en silence jusqu'au café-bar. Là, nous descendîmes tous, mais il faisait encore trop noir pour que je le voie bien. Il était plus grand que je l'imaginai. Une dizaine de centimètres de plus que moi, et je ne suis pas une demi-portion.

Bernie et moi marchions côte à côte. Pam et Erskine nous suivaient. Par l'escalier, nous gagnâmes la véranda. La nuit était chaude et j'entendais les vagues se briser au loin sur la plage.

Il n'y avait personne au café. La véranda était faiblement éclairée. Nous nous installâmes à une table et la serveuse apparut en souriant.

— Que prenez-vous ? demanda Bernie.

Nous nous observâmes, Erskine et moi. Sous la faible lumière, je vis un visage maigre, de petits yeux, un nez plat, des lèvres minces. Jeune, dur, un lutteur, avec des cheveux noir corbeau coupés ras. Il portait un chandail sous lequel on voyait ses muscles. Il était taillé en athlète.

Pam demanda un whisky et des glaçons. Je commandai la même chose. Erskine voulut un jus d'orange avec du gin et Bernie un coca.

— Voici Harry, Jack, dit Bernie, une fois la fille partie.

J'adressai un signe de tête à Erskine qui se pencha, sans me lâcher des yeux.

— Pourquoi cette réunion ? demanda-t-il d'un ton agressif. Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Un instant, dit sèchement Bernie. C'est moi qui parle. Jack n'est pas d'accord pour le partage. Je...

— Minute, Bernie, coupa Erskine. Ce type est un mécanicien, pas vrai ?

Bernie le regarda d'un air gêné.

— Je vous l'ai déjà dit, Harry.

— Ouais. Par conséquent, il ne compte pas. C'est vous et moi qui pilotons le zinc, non ? Alors, pourquoi est-ce qu'il rouspète ? On l'emploie : il touche son fric et ne se mêle pas de nos affaires. D'accord ?

— Ecoutez, mon petit vieux, fis-je d'un ton calme. Inutile de jouer les durs. Pam et vous êtes des enfants de chœur dans ce genre d'opération. Bernie non plus n'est pas tellement à la coule. L'idée est bonne, mais vous travaillez en amateurs. Voyons, vous avez dans les mains un zinc de dix millions de dollars et vous vous contentez de deux. Preuve que vous êtes des amateurs.

Erskine se raidit. Je vis saillir ses muscles. J'eus l'impression qu'il allait me flanquer un coup de poing.

— Tandis que vous, vous êtes un professionnel, pas vrai ?

— A côté de vous trois, oui, dis-je en glissant légèrement sur son siège afin d'être prêt à me lever s'il esquissait un geste.

— Harry ! fit Bernie d'un ton suppliant. J'ai

confiance en Jack. C'est pour ça que je l'ai mis dans le coup. A mon avis, il faut le laisser parler à Kendrick. On verra comment il s'en sort.

— Non !

C'était Pam. Bernie la regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce type est dangereux. (Elle agita les mains dans ma direction.) Je le sais. Il est capable de nous mettre dans de sales draps.

J'éclatai de rire.

— Vous y êtes déjà, mon chou, dis-je. Je peux vous en sortir. Mais si vous êtes tous les trois de cet avis, alors, très bien, je me tire. Seulement, à voir la façon dont vous vous y prenez, j'ai l'impression que je vous enverrai d'ici peu des cartes postales en prison. Croyez-moi, ça me connaît.

La Cadillac de Kendrick stoppa devant le café-bar.

— Le voilà, dis-je en repoussant ma chaise. (Puis je regardai Bernie.) Je règle la question avec lui ou je m'en vais. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il ne regarda pas les deux autres.

— Parlez-lui.

Avant que les autres aient eu le temps de réagir, Kendrick arriva, monta en soufflant les marches pour venir nous rejoindre.

— Mais quel endroit abominable, mes chéris ! (Il avança en se dandinant vers la table. Bernie se leva et poussa une chaise de son côté.) C'est tout simplement ignoble ! (Il se laissa choir sur la chaise.) Ne m'offrez rien à boire. Je suis sûr que tous les verres sont pleins de microbes. (Il souleva sa perruque orange et s'inclina devant Pam.) Chère Pam, ravissante comme toujours. (Il remit la moumoute sur son crâne). Voyons, dites-moi, de quoi

s'agit-il ? Je croyais que nous avions tout merveilleusement organisé ?

— Jack veut vous parler, annonça Bernie.

— Jack ! (Les petits yeux de Kendrick se posèrent sur moi.) Qu'y a-t-il, mon lapin ? Ça ne vous plaît pas ?

— Inutile de tourner autour du pot, Kendrick, dis-je. Réglons d'abord la question fric. Ensuite, l'opération.

Kendrick poussa un soupir à fendre l'âme.

— Un instant, mon lapin. Vous parlez au nom de ces trois charmantes personnes ? Dois-je comprendre que Bernie ne dirige plus l'opération ?

— Il ne parle pas en mon nom, dit Erskine.

— Ni au mien, lança Pam.

Je regardai Bernie et me levai.

— Très bien. Je me tire. La majorité est écrasante.

— Un instant ! (Bernie regarda Kendrick.) J'ai amené Jack dans cette affaire parce qu'il avait de l'expérience. A partir de maintenant, il parle en mon nom. C'est moi qui dirige l'opération et ma parole vaut pour tout le monde.

Je regardai d'abord Pam, puis Erskine.

— Vous avez entendu, tous les deux ? C'est le moment de vous lever et de déguerpir.

Personne ne bougea. Je m'assis, d'un doigt épais, Kendrick se frotta le bout du nez.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jack ?

Appuyant les coudes sur la table, je le regardai dans les yeux.

— Nous piquons un avion de dix millions de dollars. Ça s'appelle un détournement. Si on se fait prendre, ce qui est possible, on est quatre à se faire

condamner à perpète. Or, dans cette affaire, on est cinq, je dis bien cinq, en vous comptant. Nous voulons savoir combien verse votre client.

Kendrick sourit.

— C'est la question d'argent qui vous préoccupe, mon lapin ?

— J'ai dit pas de boniment. Combien touchez-vous ?

— C'est mon affaire, lança-t-il d'un ton brusquement sec. Bernie et moi, nous avons conclu un marché. Je verse deux millions. Bernie est d'accord, n'est-ce pas, Bernie ? ajouta-t-il en regardant Olson.

— Un instant, coupai-je. Examinons la situation. Le zinc vaut dix millions : il est tout neuf. A moins d'être d'une bêtise crasse, et je suis certain du contraire, vous en tirerez au moins six. Vous réaliserez donc un bénéfice de quatre millions pour être resté assis sur votre énorme cul tandis que nous prendrons tous les risques. Vous appelez ça un marché équitable ?

— Six millions ! (Il leva ses mains grassouillettes.) Voyons, mon lapin, j'aurai de la chance s'il me reste un million, et c'est moi qui paye les frais. Allons ! Ne soyez pas gourmand.

— On exige trois millions et demi, dis-je. Sinon on ne marche pas.

— Hé là ! Doucement ! intervint Erskine. Vous...

— Vous mêlez pas de ça, aboyai-je. Vous m'entendez, Kendrick ? trois millions et demi, ou c'est fini.

— Si nous écoutions ce que les autres ont à dire. (Les yeux de Kendrick ressemblaient à des billes de verre.)

— Non ! C'est moi qui m'occupe de ça, assurai-

je. Supposons qu'ils acceptent votre offre, moi, je ne marche pas. Ils se passent de moi, seulement, à présent, je suis au courant de votre projet. (Je lui adressai un sourire.) L'avion est assuré. Quand il aura disparu, un coup de téléphone aux assureurs pourrait vous attirer des tas d'emmerdements. Nous voulons trois millions et demi, Kendrick.

Il me regarda longuement et hocha la tête.

— Vous êtes un sacré homme d'affaires, mon lapin. Pour conclure ce marchandage sordide, si nous disions trois millions ? J'y perds gros, mais j'accepte trois millions.

Je regardai Bernie :

— On ne veut pas le mettre sur la paille, hein ? D'accord pour trois millions ?

Hébété, Bernie hocha la tête.

J'observai les deux autres. Erskine me regardait bouche bée, les yeux exorbités. Pam détournait la tête.

En moins de dix minutes, j'avais fait un million de mieux.

— D'accord, trois millions, dis-je.

Kendrick fit la grimace.

— J'accepte. S'il n'y a rien d'autre, je vais me sauver.

— Ce n'est pas tout. (Puis m'adressant à Bernie :) Comment l'argent sera-t-il versé ?

Bernie se raidit.

— Eh bien, Claude va s'arranger pour qu'il soit versé ici à mon nom à la banque de Floride, et je ferai le partage.

Ce fut à mon tour de le regarder d'un air éberlué.

— Nom de Dieu ! Ça ne va pas, non ? Verser

trois millions dans une banque locale alors qu'on nous croit tous morts !

Des gouttes de sueur perlèrent sur la figure de Bernie.

— Je... je n'y avais pas pensé. (Il me regarda d'un air désespéré.) Que proposez-vous ?

Je me retournai vers Kendrick qui m'observait avec de petits yeux durs comme du granit.

— Vous verserez une première moitié, un million et demi à la Banque nationale du Mexique au nom d'Olson. Le versement sera effectué avant notre départ. Le reste à la livraison.

Kendrick se trémoussa sur sa chaise, puis sortit son mouchoir, pour s'éventer.

— Ça peut se faire.

— C'est indispensable. L'avion ne décollera pas avant que Bernie ait en mains le reçu de la banque pour la moitié de la somme.

Il haussa ses larges épaules. Malgré son sourire figé, je compris qu'il me haïssait cordialement.

— Très bien, j'arrangerai ça.

— Il y a encore un détail, dis-je après une pause. Nous avons besoin d'inspecter la piste où atterrira l'appareil.

Kendrick, absolument bouleversé, se raidit, s'empourpra et ses yeux ronds devinrent durs comme de la pierre.

— La piste ? Que voulez-vous dire ?

— Oui, la piste, dis-je avec une patience agressive. Nous voulons l'inspecter.

— C'est inutile, j'en ai parlé avec Bernie.

— Eh bien, parlez-en avec moi. Où est-elle ?

— A quelques kilomètres de Merida.

— Qui l'a construite ?

— Le client.

— Que sait-il de la construction d'une piste ?

Kendrick déplaça sa perruque orange, puis la remit en place.

— Aucun problème, il sait ce qu'il fait. Il a dépensé un argent fou pour construire cette piste. Si elle le satisfait, vous devez vous en contenter aussi.

— Vous croyez ? Vous vous imaginez peut-être que nous allons prendre le risque de poser un avion de dix millions de dollars sur une piste construite par des Mexicains ? Quoi, vous nous prenez pour des fous ? (Je me penchai et le foudroyai du regard.) Qu'est-ce que vous y connaissez en terrains d'aviation ? On risque de bousiller l'avion. (Puis m'adressant à Bernie :) Vous vous rappelez l'accident qu'on a eu sur la piste construite par les Viets ? Le revêtement a cédé et on s'est écrasés. Vous vous rappelez ?

C'était un mensonge, mais Bernie enchaîna aussitôt.

— Parfaitement.

Je me tournai de nouveau vers Kendrick.

— Ils ont tous les trois les mains liées puisqu'ils travaillent pour Essex. Moi, je suis libre. J'irai voir la piste. Débrouillez-vous.

Kendrick se passa la langue sur les lèvres.

— Je vais en parler à mon client. Il ne sera peut-être pas d'accord.

— Eh bien ce sera dommage. L'avion ne partira pas avant que j'aie examiné la piste.

— Je verrai ce qu'on peut faire. (Il y eut un silence pendant lequel il ne me quitta pas des yeux.) Y a-t-il un autre petit problème qui vous préoccupe, mon lapin ?

Je lui adressai un large sourire.

— Non. A partir de maintenant, mes problèmes sont les vôtres.

Il se leva.

— Alors, je me sauve. (Il souleva sa perruque et s'inclina devant Pam). Bonsoir, mes chéris. (Il contourna la table, puis s'arrêta pour regarder Bernie.) Vous avez mis la main sur un type fortiche, Bernie. Méfiez-vous qu'il ne le devienne trop.

Puis il s'éloigna en se dandinant, descendit les marches et gagna la Cadillac jaune et noir qui l'emporta. J'allumai une cigarette, puis regardai Bernie :

— Vous voyez ? On a obtenu un million de plus à se partager. Il s'agit maintenant de savoir qui achète le zinc. Quand je me rendrai là-bas, je l'apprendrai. Je me suis arrangé pour que nous touchions à coup sûr au moins la moitié du fric, même si le gros lard étouffe l'autre moitié, ce qui est possible. Qu'en dites-vous, Bernie ?

Olson grimaça un sourire.

— Pourquoi vous imaginez-vous que je vous ai choisi ?

Mais dans ses yeux, je lus que je lui avais enlevé la direction de l'opération. Il savait maintenant qui de nous deux avait le plus de valeur. Je regardai ensuite les deux autres.

— Et vous, qu'en dites-vous ?

Erskine m'observa longuement.

— Excusez-moi si je me suis montré hostile, Jack, dit-il enfin. Vous avez enlevé ça de main de maître. A partir de maintenant, je marche avec vous. Je suis entièrement d'accord. Merde ! Ce que vous lui avez raconté, jamais ça ne me serait venu à l'esprit. Vous avez raison. Des amateurs, voilà ce qu'on est.

— Parfait. (Je posai les yeux sur Pam.) Et vous ? Etes-vous satisfaite ?

Sans un regard pour moi, elle se contenta de hausser les épaules.

— Hé, poupée ! Je vous parle. Ça vous va ?

— Ne nous occupons pas d'elle, dit sèchement Bernie.

— Oh que si ! (Je me penchai.) Elle fait partie de l'équipe. Je veux avoir son avis.

Elle me lança un regard noir.

— Vous avez été extraordinaire. Vous êtes l'homme-miracle. C'est ça que vous voulez que je dise ?

Je fis volte-face et regardai Bernie.

— On a vraiment besoin d'elle ?

Olson se passa le revers de la main sur la bouche.

— Pam et moi sommes ensemble et on marche ensemble.

— Très bien. Dans ce cas... occupez-vous d'elle. A ce que je comprends, j'ai votre accord ainsi que celui de Harry. Vous vous chargez d'elle... entendu ?

Pam se leva.

— Je m'en vais, Bernie. Je ne peux pas supporter ce... ce...

Erskine l'attrapa par le poignet pour l'obliger à se rasseoir. Bernie se souleva à demi quand Erskine lui dit doucement :

— Ça suffit, Pam.

Elle le regarda et je compris qu'elle avait couché avec lui, comme avec moi. Et à voir les traits tirés et livides de Bernie, je devinais qu'il était également au courant.

Elle observa Erskine, puis leva les mains en un geste impuissant.

— Excusez-moi.

Il y eut un long silence.

— Alors, finis les drames ? demandai-je.

Personne ne répondit.

— Bon... il y a autre chose. Puisqu'on y est, autant régler ça tout de suite.

— Bien sûr, dit Erskine. On remet ça.

Il claqua les doigts et la fille apparut. Il commanda une autre tournée. C'était une bonne idée. Alors que nous attendions les consommations, l'atmosphère se refroidit.

— Vous avez une idée derrière la tête, Jack ? demanda Erskine une fois que la serveuse eut disparu après nous avoir servis.

— Une fois notre radio muette, c'est comme si on était morts. Nous avons tous disparu en mer. Vous avez pensé à ce que cela signifie ? Je me résigne à cette idée. On ne peut pas courir le risque de rentrer aux Etats-Unis. Il faut rester au Mexique. Mais il faut faire comme si on était morts.

— Je vous l'ai dit, fit Bernie d'un ton impatient. On peut tous très bien vivre au Mexique. Si ça ne marchait pas, avec une somme pareille, on peut disparaître en Amérique du Sud, voire même en Europe.

— Vous n'y êtes pas, Bernie, protestai-je. Kendrick et son client sauront que, pour nous en tirer, nous devons faire les morts. Réfléchissez un peu.

Bernie me regarda d'un air interrogateur. Il jeta un coup d'œil à Erskine qui m'observait attentivement.

— Ça vous échappe, hein ? dis-je. Vous ne comprenez toujours pas ?

— Enfin, de quoi parlez-vous ? demanda Erskine d'un ton furieux.

— Mais, pauvres ballots ! vous n'avez jamais pensé qu'une fois l'avion posé, ce serait bien commode pour Kendrick et son client si nous tombions sur des malfrats mexicains qui nous trancheraient la gorge ? On nous enterrerait dans la jungle. Kendrick et le client mettraient la main sur l'avion sans déboursier un sou.

Erskine repoussa sa chaise, l'air stupéfait.

— Je n'ai jamais pensé à ça.

— Kendrick ne fera pas une chose pareille, protesta faiblement Bernie, mais il avait l'air chamboulé.

— Non ? Roublard comme il est, il se fichera pas mal de quatre vies humaines si ça lui rapporte six millions de dollars, à ce gros tas. Nous risquons de tomber dans un piège. Je ne dis pas que c'est certain, mais c'est possible.

— Vous avez raison, reconnut Erskine. Evidemment, c'est possible.

— Vous êtes bien confiants, hein ? fis-je. Si vous dites vos prières, remerciez le Seigneur de m'avoir choisi pour diriger cette opération.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Erskine.

— On fait fonctionner notre matière grise. Nous avons deux mois pour mettre l'opération au point. J'irai là-bas voir qui est derrière l'affaire. Ensuite, on se concentrera sur le point capital... Comment rester mort tout en continuant à vivre.

Je m'endormais quand j'entendis frapper à la porte du pavillon. J'allumai ma lampe de chevet et

me levai en consultant mon bracelet-montre : une heure moins le quart du matin.

Nouveau coup à la porte. Je traversai le séjour et ouvris. Harry Erskine entra, puis referma le battant.

— Il faut que je vous parle, commença-t-il.

La pièce n'était éclairée que par la lumière de ma chambre. Erskine me parut immense, costaud, aussi impressionnant que l'ombre d'un arbre.

— J'allais m'endormir.

— Peu importe. (Il avança et se laissa choir dans un fauteuil.) Ecoutez, Jack, je suis désolé de m'être montré désagréable avec vous au début. Je vous ai pris pour un type louche propulsé par Bernie. Mais quand j'ai vu comment vous manœuvriez la boule de graisse, j'ai compris que vous étiez mon homme. Je veux vous parler de Bernie.

Je m'assis à côté de lui et pris une cigarette. J'en allumai une, puis lançai le paquet. Il se servit et nous nous observâmes.

— Bien, parlons de Bernie.

— Il est en train de dégringoler la pente comme s'il glissait sur un toboggan. Tout ça à cause de cette garce. (Il secoua la cendre qui tomba sur le plancher.) Elle l'obsède. Inutile de vous dire qu'elle se fait sauter à droite et à gauche et qu'il en souffre horriblement. Mais il ne veut pas se séparer d'elle. Ça lui porte au cerveau. (Il se pencha en avant.) A la vitesse où il baisse, il ne pourra plus piloter d'ici trois ou quatre mois. J'en suis sûr. Je travaille avec lui. Il est tellement distrait qu'il fera décoller l'avion sans procéder aux vérifications de routine. Je l'ai déjà empêché de le faire trois fois. Il m'a regardé d'un œil vide et a commencé les vérifications. Il s'est fourré dans la tête qu'il avait

besoin d'argent pour monter un service d'avions taxis au Mexique. Mais il baisse tellement vite qu'il sera incapable de tenir un manche, encore moins de diriger une compagnie. Ecoutez Jack, je n'ai rien contre Bernie. On travaille depuis neuf mois ensemble. Au début, je l'admirais, c'était un excellent pilote. Mais cette femme a causé son malheur. Si je vous disais combien de fois j'ai évité la catastrophe, vous ne le croiriez pas. Il a tout simplement la tête ailleurs.

Je l'écoutai avec une stupeur croissante.

— Nom de Dieu !

— Ouais... Et comment va-t-il se débrouiller avec le nouvel appareil ? A la fin du mois, nous allons tous les deux aux usines Condor suivre des cours d'entraînement. Dans l'état où il est, les instructeurs le descendront en flamme. Essex recevra un rapport qui fera immédiatement flanquer Bernie à la porte.

— Je ne peux pas y croire ! Bernie est capable de piloter tout ce qui a des ailes. C'est le meilleur pilote avec qui j'aie jamais travaillé.

— Autrefois, je vous l'accorde. Plus maintenant. Il est incapable de se concentrer et vous savez parfaitement qu'un pilote doit se concentrer. (Il écrasa sa cigarette avant de poursuivre :) Si vous lui parliez ? Si vous arriviez à le convaincre de se débarrasser de Pam ? Je ne vois pas d'autre solution. Une fois débarrassé d'elle, il se remettra peut-être. Qu'en pensez-vous ?

Je reculai devant cette perspective. Je ne me voyais pas discuter de sa femme avec Bernie.

— Pourquoi ne lui parlez-vous pas vous-même ?
Erskine secoua la tête.

— Il croirait que je veux lui faucher son boulot. Vous pouvez lui parler, moi pas.

Je réfléchis longuement.

— Si on le balançait, c'est vous qui le remplacerez ? demandai-je.

— Non. Je suis trop jeune. Essex trouverait sans difficulté quelqu'un de plus âgé. Ecoutez Jack, si on se lance dans cette opération, vous faites entendre raison à Bernie ou alors on laisse tomber.

— Vous êtes certain que Pam est la cause de tout ça ?

— J'en suis sûr.

Je me remis à réfléchir. L'idée de perdre trois millions de dollars à cause d'une femme qui avait le feu au derrière me débeçait.

— Il vaudrait peut-être mieux que je lui parle à elle.

Erskine fit la grimace.

— Elle n'est pas commode.

— Exact. (Je me calai contre le dossier, le cerveau en ébullition.) Je vais réfléchir. Merci de m'avoir prévenu, Harry. (Je ne voulais plus parler de ça pour l'instant, j'avais de quoi réfléchir.) Je vais voir ce que je peux faire.

— Vous croyez que l'opération va marcher ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que pour ramasser trois millions de dollars, il faut s'attendre à pas mal d'emmerdements.

Je me levai.

— Vous croyez vraiment que les Mexicains risquent de nous descendre à l'arrivée ? demanda-t-il en se levant.

— Posez-vous la question. On n'a pas encore atterri. Chaque problème en son temps.

— Ouais. (Il passa la main sur ses cheveux ras.)

Bon, à vous de voir maintenant. Si vous avez besoin de moi, je suis au numéro quinze.

— Où habite Pam ?

— Au vingt-trois, la dernière maison de la rangée.

J'ouvris la porte et déambulai dans le living, tout en tournant et retournant dans mon cerveau les révélations de Harry, puis j'entrai dans ma chambre, ôtai mon pyjama, mis une chemise et un pantalon, fourrai mes pieds dans des sandales et sortis.

Je longuai sans bruit la rangée de pavillons. Arrivé à hauteur du dernier, je vérifiai que c'était bien le numéro vingt-trois avant de frapper à la porte. De la lumière apparut entre les rideaux. Au bout d'un certain temps, Pam demanda :

— Qui est-ce ?

— Ton petit ami.

Elle ouvrit, je la repoussai et refermai la porte derrière moi.

Nu-pieds, elle portait un peignoir transparent.

— Toi ! Qu'est-ce que tu veux ? fit-elle d'une voix aiguë.

— Parler de Bernie.

Je m'approchai d'un fauteuil et m'y installai.

— Ça, pas question. Va-t'en !

— Doucement. Il s'agit d'affaires. Nous sommes quatre à partager trois millions de dollars. Mais à cause de toi, tout risque de foirer.

Elle me foudroya du regard.

— A cause de moi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu ne le sais pas, c'est que tu es encore plus conne que je ne le croyais. Mais je vais t'expliquer. Bernie est en train de perdre les pédales parce que tu te fais brosser par tout ce qui porte un pantalon

dans le coin. Il n'arrive plus à se concentrer, et, au cas où tu ne le saurais pas, mon chou, je t'apprendrai qu'un pilote a besoin de se concentrer. Parce que tu es une Marie couche-toi-là et que tu t'imagines que Bernie l'admet, tu lui as fait perdre le moral.

— C'est pas vrai. (Elle serra les poings.) Bernie m'a dit...

— Oh ça va ! Bernie est dingue de toi. Pour te garder, il racontera n'importe quoi. Ecoute-moi, il y a trois millions de dollars en jeu. Je ne marche pas avec une salope qui ne pense qu'à s'envoyer en l'air et démolit un grand pilote à cause de sa conduite. Tu m'entends ? (Je ne criais pas, je parlais doucement.) Alors demain, tu iras le trouver et tu lui diras qu'à partir de maintenant, tu restes avec lui et que la baisette, c'est fini pour toi. Et tu t'arrangeras pour qu'il te croie.

— Pour qui tu te prends pour me parler comme ça ? hurla-t-elle. Bernie et moi...

— La ferme ! C'est un ultimatum, ma jolie. Alors tu serres les cuisses à partir d'aujourd'hui jusqu'à la fin de l'opération, ou tu fous le camp. Et tâche de le convaincre, sinon tu n'es plus dans le coup.

— Ah, oui ? Et qui me mettra dehors ?

Je lui souris.

— Tu es assise sur un baril de poudre, mon petit. Ce serait très simple. Je n'ai qu'à dire à Mme Essex que tu te comportes comme une putain pour qu'on te foute à la porte de l'aéroport. Je n'ai aucune envie d'en arriver là, mais je n'hésiterai pas si tu ne réussis pas à convaincre Bernie qu'à partir d'aujourd'hui, tu te tiendras tranquille.

— Salaud !

Je me levai.

— C'est à prendre ou à laisser. Il est convaincu, sinon tu n'es plus dans le coup.

Je sortis. Une fois dans mon lit, je réfléchis à toute l'affaire. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire de mieux. Ou bien ça marchait, ou bien les trois millions de dollars partaient en fumée.

Je m'endormis finalement et fus réveillé par la sonnerie du téléphone. Je regardai ma montre ; dix heures vingt-quatre. Le soleil filtrait à travers les rideaux. J'avais mieux dormi que je ne le croyais.

J'allai dans le living et soulevai le combiné.

— Jack, mon lapin.

Je compris qui m'appelait.

— Lui-même.

— J'ai parlé à mon client. Vous pourrez inspecter la piste. Il me dit que ce n'est pas nécessaire mais surtout allez-y sans hésiter, si vous avez des inquiétudes.

— Justement, j'en ai.

— Dans ce cas, descendez à l'hôtel Continental à Merida. On viendra vous prendre à douze heures trente, le quatre. Vous avez trois jours pour vous organiser. Ça vous va ?

— Parfait.

— Au revoir, mon lapin. (Il raccrocha.)

Je me douchai, me rasai, puis me rendis en Alfa à Paradise City. J'y passai toute la journée à regarder ce qu'il y avait à voir tout en réfléchissant à l'opération. Je fis trois touches, mais je résistai. J'avais trop à penser pour me lancer dans des complications avec un petit boudin.

Je retournai au terrain juste après dix-neuf heures et me rendis au pavillon quinze. Un rasoir à pile à la main, Erskine ouvrit la porte.

— Salut ! lança-t-il en souriant. Vous accomplissez des miracles ! (Il s'effaça pour me laisser passer et referma la porte.) Qu'est-ce que vous avez fait ? Bernie est un autre homme.

Je me sentis brusquement détendu.

— Vous croyez que ça a marché ?

— Et comment ! Jack, j'ai un rendez-vous et je suis déjà en retard. Allez voir Bernie, il est chez lui au numéro dix-neuf. Vous jugerez vous-même.

— J'y vais.

Je me rendis immédiatement au numéro dix-neuf.

Erskine avait raison. A l'instant où Bernie ouvrit la porte, je constatai un net changement chez lui. Comme si le nuage qui l'enveloppait s'était levé. Il se tenait très droit et arborait son beau sourire.

— Salut, Jack, entrez. Vous prenez un verre ?

En entrant dans le pavillon, je m'immobilisai à la vue de Pam.

— Je ne veux pas vous déranger.

Je la regardai, elle soutint mon regard, puis sourit :

— Entrez donc, ne faites pas le timide. (Elle se cala contre son dossier.) On s'est expliqués, pas vrai, Bernie ?

— Oui. (Bernie se mit à préparer les verres.) Pam m'a parlé de votre conversation. Vous avez raison, Jack. Il fallait qu'elle sache.

— Très bien... Oublions ça. Parlons affaires.

— Un instant. (Bernie me donna un whisky avec des glaçons.) Je tiens à vous remercier et Pam aussi.

Je n'arrivais pas à y croire. Mais je regardai encore Pam et vis qu'elle souriait d'un air parfaitement détendu.

— Ne parlons plus de ça. C'est du passé. Bon sang, quel dialogue ! (Je levai mon verre à Pam.) Santé ! et c'est sincère.

Là-dessus, nous sirotâmes nos boissons.

— Vous êtes arrivé au bon moment, Jack, dit Pam après un silence.

Je m'assis.

— Je vous l'ai déjà dit, parlons d'autre chose. (Puis m'adressant à Bernie :) Kendrick m'a donné le feu vert pour l'inspection du terrain. Je pars le trois.

— Vous savez vous y prendre, dit-il. Jamais je n'aurais eu idée d'aller vérifier le terrain.

— Je suis certain que rien ne cloche. Mais ça me permettra peut-être d'apprendre qui est le client de Kendrick.

— C'est tellement important ?

— Ça peut l'être. Kendrick ne m'inspire pas confiance. Il est capable de nous doubler. Si nous connaissons le client, c'est nous qui pourrions le doubler.

— Kendrick ne fera pas ça.

— Espérons-le. Mais je serai plus tranquille quand je connaîtrai l'identité du client.

— Très bien. Vous avez de l'argent, Jack ?

— Trois cents dollars m'arrangeraient. Je serai absent deux jours seulement et il y a le billet d'avion pour Merida.

Il ouvrit un tiroir et me remit cinq cents dollars.

— Autre chose, dis-je en empochant l'argent. Vous avez un revolver, Bernie ?

Cette question le surprit.

— Vous n'avez pas besoin d'arme, Jack. Qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Nous jouons avec de la dynamite. Kendrick

me craint comme la petite vérole. Il peut m'arriver un accident pendant que j'inspecterai le terrain. Moi éliminé, il aura la vie beaucoup plus facile.

— Vous parlez sérieusement ?

— Si vous avez un revolver, donnez-le-moi.

Après un instant d'hésitation, il alla dans sa chambre chercher un .38 automatique et une boîte de cartouches. Il me les tendit sans rien dire.

— Merci.

Il y eut un silence gêné.

— Demain, j'emmène Essex à Los Angeles, dit enfin Bernie. Nous ne reviendrons que samedi soir, Harry et moi.

Mes yeux se posèrent sur Pam et se détournèrent.

— Retrouvons-nous au café-bar dimanche à dix-huit heures. Je serai rentré de Merida et j'aurai probablement des informations.

Il hocha la tête.

— Je préviendrai Harry.

— Pas besoin de Kendrick, cette fois. (Nouveau hochement de tête.) Autre chose, Bernie. Si vous ne me voyez pas dimanche, oubliez l'opération. Laissez tomber, ce serait dangereux.

Alors qu'il me regardait avec une certaine gêne, je sortis. Une fois douché et rasé, je m'aperçus qu'il était vingt heures vingt-deux seulement. J'entendis la télé dans le pavillon de Tim. Je frappai à sa porte.

— Ça vous dirait d'aller dépenser le fric de Mme Essex ce soir, Tim ? proposai-je quand il ouvrit.

— Volontiers. Où va-t-on ?

— En ville.

Tout en conduisant l'Alfa en direction de Paradise City, je demandai d'un ton désinvolte :

— Comment vont les travaux ?

— Très bien, dit O'Brien. Aucun problème. Je serai prêt dans trois semaines. Ça marche sur des roulettes.

— J'ai entendu dire qu'on construisait une piste du même genre près de Merida. Vous êtes au courant ?

— Merida ? Oh oui ! (O'Brien se mit à rire.) Ça a été vachement dur, mais c'est terminé. Mon copain Bill O'Cassidy y met la dernière main. Je lui ai téléphoné pas plus tard que hier soir. Je voulais lui demander son avis à propos d'un problème de roche. Bill est le meilleur expert. Il m'a dit qu'il avait hâte de quitter le Yucatan, il en a par-dessus la tête.

— La piste est terminée ?

— Oui.

— O'Cassidy ? J'ai connu un Frank O'Cassidy. Un parent à lui ?

— Possible. Je sais que Bill avait un frère au Viêt-nam. Il s'appelait Sean. Il a été tué là-bas, au sixième bataillon de parachutistes. Il a eu la *Silver Star*.

— Ce n'est pas le même. (Je stoppai devant le Casino.) Allons dîner.

Plus tard, après un repas somptueux, je demandai d'un ton désinvolte :

— Votre copain O'Cassidy, il est descendu à l'hôtel Continental ?

O'Brien, qui avait beaucoup bu, crut que je parlais pour ne rien dire.

— Il est au Chalco.

A ce moment-là, deux poules s'approchèrent

pour nous demander si nous avions envie de nous amuser. Je répondis que ce serait pour une autre fois. Après un sourire, elles s'éloignèrent en tortillant des fesses à notre intention. J'adressai un signe au maître d'hôtel, signai la note et repoussai ma chaise.

— On va se coucher ? Vous avez un rude boulot à faire demain.

— Formidable, ce dîner. (Tim se leva.) Bon sang, vous avez tiré le bon numéro !

Sur le chemin du retour, mon cerveau ne chôma pas. Je décidai de partir pour Merida le lendemain matin. Après avoir déposé Tim chez lui, j'appelai les lignes de Floride et réservai une place sur le vol de Merida, quittant Paradise City à dix heures vingt-sept.

Ainsi j'aurais un jour d'avance sur Kendrick ; j'avais l'impression que le moindre avantage sur cette grosse pédale était à mon actif.

CHAPITRE V

Une vieille Chevrolet toute déglinguée me conduisit de l'aéroport de Merida à l'hôtel Chalco. Le chauffeur avait l'air d'un écolier. Ses cheveux noir bleuté tombaient sur le col crasseux de sa chemise blanche et il se penchait continuellement par la vitre baissée pour injurier les automobilistes.

Il faisait une chaleur accablante et il pleuvait des cordes. En nage, je me calai contre les ressorts cassés, fermant les yeux chaque fois qu'une collision semblait inévitable. Mais le gosse réussit à me déposer en un seul morceau à l'hôtel.

Je le payai avec de l'argent mexicain obtenu au bureau de change de l'aéroport et fonçai sous la pluie jusqu'à l'hôtel. Tout blanc, il était situé dans une petite rue étroite, avec un hall propre, des cactus, des fauteuils en rotin. Le murmure d'une minuscule fontaine suggérait une fraîcheur inexistante. Je m'approchai du bureau de la réception où un vieux Mexicain obèse se curait les dents avec un mince morceau de bois.

— Une chambre avec douche pour la nuit, dis-je.

Il poussa vers moi un registre déchiré et une

carte d'inscription. Les formalités remplies, un gamin sale et maigrichon vint prendre ma valise.

— M. O'Cassidy est là ? demandai-je.

Le vieux, sorti de sa torpeur, dit quelques mots en espagnol.

— M. O'Cassidy, répétai-je un peu plus fort.

— Lui au bar, répondit le gosse en faisant un geste de la main.

Suivant des yeux la direction du doigt crasseux, je vis une porte. Je donnai au même l'équivalent d'un demi-dollar en monnaie, puis lui dis de monter ma valise dans ma chambre. Les yeux du gamin faillirent lui sortir de la tête. Le vieux se pencha pour regarder d'abord l'argent dans la main sale du jeune groom, puis le gamin. Son pourboire allait sans doute rapidement changer de poche. Je pénétrai dans un bar minuscule. Une radio diffusait de la musique douce, et une grosse fille à longues tresses noires était affalée sur le comptoir. A l'extrémité du bar, un homme disparaissait à demi derrière le *Herald Tribune*.

— Un scotch et des glaçons, commandai-je en m'installant au milieu du bar.

A ma voix, l'homme abaissa son journal et me regarda. J'attendis que la fille m'ait servi, puis je l'observai.

Grand, la quarantaine bien sonnée, il avait des cheveux roux coupés court, un visage très hâlé et des yeux verts froids. Le même type d'homme que Tim O'Brien, qui attire immédiatement la sympathie. Je levai mon verre.

— Salut, dis-je.

Son large sourire irlandais fut réconfortant.

— Salut à vous. Vous venez d'arriver ?

Je m'approchai de lui.

— Jack Crane. Je peux vous offrir un verre ?

— Volontiers.

D'un signe de tête, il appela la fille qui servit un scotch avec de l'eau gazeuse.

— Bill O'Cassidy.

Il me tendit une main que je serrai.

— Quel coup de pot ! Tim O'Brien m'a justement demandé de vous voir.

Il haussa les sourcils.

— Vous connaissez Tim ?

— Si je le connais ! On a fait la bringue ensemble hier soir.

O'Cassidy, après un coup d'œil à la grosse fille, prit son verre et d'un signe de tête désigna une table où nous allâmes nous installer.

— Cette même a des oreilles qui traînent partout, dit-il en s'asseyant. Comment va Tim ?

— Très bien. Il travaille comme un dingue sur la piste. Mais vous êtes au courant.

— Oui. Il a des emmerdes à cause des roches. (O'Cassidy sourit.) Il ne connaît pas son bonheur. Moi, c'est du marécage que j'ai.

— C'est ce que m'a dit Tim.

— Enfin, maintenant, c'est fini. Je pars demain. Ouf ! J'ai hâte de quitter ce bled infect.

— Ça, pour la chaleur, on est gâtés... Et cette pluie !

— C'est le début de la saison des pluies. Cette putasserie de flotte va dégringoler sans arrêt pendant deux mois. On a terminé juste à temps.

— Dites-moi, O'Cassidy, fis-je d'un ton rêveur, vous ne seriez pas parent d'un Sean O'Cassidy qui a été décoré de la *Silver Star* ?

Il se redressa.

— Mon frangin ! Quoi, vous l'avez connu ?

— J'étais là-bas dans un groupe de bombardiers. Je l'ai vu une fois au sixième para, c'est ça ?

— Ben, merde alors ! (Il se pencha et prit ma main qu'il secoua.) Le monde est petit ! Alors, comme ça, vous avez rencontré Sean ?

— Exact. On a pris un pot ensemble. Je ne me doutais pas qu'il aurait la *Silver Star*. On s'est simplement cuités ensemble.

Il se cala contre son dossier et me sourit de toutes ses dents.

— Un type formidable !

— Et comment !

— Vous vous appelez comment déjà ?

— Jack Crane.

— Hé bien, Jack, on va faire la foire tous les deux. C'est ma dernière soirée dans ce patelin. On va bouffer, on picolera mais pas trop quand même. Ensuite on se trouvera des filles. Qu'est-ce que vous en dites ?

Je lui souris.

— Ça me va.

— Dans ce bled, il ne se passe rien avant dix heures du soir. (Il consulta son bracelet-montre.) Il n'est que huit heures dix-huit. Je prends une douche. On pourrait se retrouver ici à dix heures moins le quart ? Ça va ?

— Parfait.

Nous prîmes les clés au bureau. Le vieux Mexicain nous regarda sans s'intéresser à nous. Ma chambre se trouvait à cinq portes de celle de O'Cassidy. Nous nous séparâmes. La valise était sur mon lit. Malgré la fenêtre ouverte, il faisait une chaleur étouffante. Je jetai un coup d'œil dans la rue, regardai la pluie former des mares. Ensuite,

je déballai mes affaires, sortis une chemise et un pantalon que je posai sur le lit.

Pas question de dormir avec le rugissement des voitures et les cloches de l'église. Je me plongeai donc dans mes réflexions.

Ensuite je me déshabillai, pris une douche, me changeai, mais ne me sentis guère mieux. A Merida, on avait l'impression de vivre dans un sauna.

Je descendis au bar et demandai à la fille aux tresses un whisky avec des glaçons. Là au moins, il y avait un ventilateur. Je lus le *Herald Tribune* d'un bout à l'autre, puis O'Cassidy arriva.

— C'est le dernier verre que vous payez pour ce soir, déclara-t-il. Venez... en route. J'ai ma voiture.

Sous la pluie battante, nous courûmes jusqu'à une Buick. Une fois installés, nous étions trempés jusqu'aux os. Mais avec cette chaleur nos vêtements étaient secs avant qu'O'Cassidy s'arrête devant un restaurant. Nous fonçâmes pour nous abriter à l'entrée.

Un Mexicain gras et souriant en veste blanche serra la main de O'Cassidy et nous conduisit à une table au fond d'une salle mal éclairée mais climatisée. Il y avait une trentaine de tables occupées par d'élégants Mexicains en compagnie de filles ravissantes.

— Ça fait maintenant neuf mois que je suis dans ce bled et je viens tous les soirs dîner ici, dit O'Cassidy en s'asseyant. La cuisine est excellente.

Il adressa un signe à une beauté brune à la mine triste, installée au bar qui souleva une main fatiguée et des sourcils las. Il secoua la tête.

— Ici, les filles ne demandent que ça, reprit-il.

Mais mangeons d'abord. Vous aimez la cuisine mexicaine ?

— Quand elle n'est pas trop épicée.

Nous commandâmes des tamales très relevés, mais excellents et ensuite du mole de Guajalote, une fricassée de dinde avec des tomates et des graines de sésame recouverte d'une épaisse sauce au chocolat. La vue de la sauce m'étonna, mais quand je goûtai le plat, je le trouvai délicieux.

Après le mole, comme nous avons parlé du Viêt-nam et du frère de O'Cassidy, j'eus l'impression que l'Irlandais était assez détendu pour que j'aborde les affaires.

— Je peux vous parler de la piste que vous venez de construire, Bill ? demandai-je avec circonspection.

— Mais comment donc ! Vous vous intéressez aux pistes d'atterrissage ?

— Je suis mécanicien d'aviation. Tout ce qui touche à l'aéronautique m'intéresse.

— Vraiment ? Eh bien, cette foutue piste est bien le chantier le plus emmerdant que j'aie jamais eu. Au beau milieu de la jungle, des arbres, des rochers, des marécages, des serpents ; tout, absolument tout.

— Vous y êtes arrivé tout de même.

Il sourit.

— Quand on me paye pour faire un boulot, je le fais. Mais blague à part, il y a eu des moments où j'étais sur le point de faire la valise. Des manœuvres à vous rendre dingue. Moins intelligents qu'un gosse de quatre ans. J'en avais près d'un millier. Mais en une journée, ils en foutaient moins que vingt bons Irlandais. Six de ces connards

ont trouvé le moyen de se faire tuer par des serpents, des mines ou des arbres qu'on abattait.

— N'empêche que vous avez réussi tout de même.

Il hocha la tête, se cala sur sa chaise, l'air satisfait.

— Exact.

— Je me rappelle qu'au Viêt-nam, on a été obligés de construire un terrain très vite avec des coolies, mentis-je. Le premier bombardier qui s'est posé a tout bousillé et l'appareil a été détruit.

— Ça ne risque pas d'arriver sur ma piste. Je garantis qu'un 747 peut s'y poser. Et quand je garantis quelque chose, je sais ce que je dis.

J'en arrivai à la question à soixante-quatre mille dollars.

— Qui diable peut bien se faire installer une piste d'atterrissage au beau milieu de la jungle ? demandai-je sans avoir l'air d'y toucher.

— Il y a des dingues partout. (O'Cassidy haussa les épaules.) Dans mon boulot, j'ai appris une chose : pas poser de questions. On me propose un boulot, on me paye, je fais mon travail et je m'en vais. Demain je vais à Rio agrandir la piste d'un club d'aviation. Rien de compliqué... Un alcool et du café ?

— Pourquoi pas ?

Il passa la commande et nous allumâmes une cigarette.

Après un moment d'hésitation, je me lançai :

— Bill, j'ai besoin de savoir qui a financé cette piste. C'est important.

Ses yeux verts me scrutèrent.

— Important ? Pourquoi ?

Je secouai la cendre de ma cigarette qui tomba sur le parquet.

— Je me suis embarqué dans une affaire dont je ne peux pas vous parler. En rapport avec votre piste. Ça me paraît louche et j'ai besoin d'un maximum de tuyaux.

Le café et les deux eaux-de-vie arrivèrent.

Il mit du sucre dans son café, le remua. Me rendant compte qu'il réfléchissait, je ne le bousculai pas. Tout à coup, comme s'il venait de prendre une décision, il haussa ses lourdes épaules.

— Très bien, Jack. Vous êtes un ami de Tim et vous avez connu mon frangin. Et puis je m'en vais et maintenant que j'ai mon fric, je m'en fous. Alors, ce terrain, je vais vous dire ce que j'en pense. Mais c'est une idée à moi... rien de plus. Compris ?

Je hochai la tête.

Il jeta un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne ne faisait attention à nous, puis se penchant vers moi, il poursuivit à voix basse :

— Il va y avoir une révolution ici. J'ai entendu parler les gars et j'ai l'impression que ça couve. Je peux me tromper, remarquez, mais ça m'étonnerait. C'est pour ça que je suis bien content de m'en aller demain. (Il sirota son eau-de-vie et ajouta :) Le type qui a fait construire la piste s'appelle Benito Orzoco. Un dingue, Jack, un vrai dingue ! Mais très puissant. Le leader des extrémistes de gauche, un frère de sang de Fidel Castro, à ce qu'on dit. Orzoco se prend pour un nouveau Juan Alvarez, leur premier président de la République en 1855. Orzoco est pourri de fric. Il obtient tout ce qu'il veut, absolument tout. Avec ce terrain et un gros appareil, il peut amener des hommes et des

armes qu'il cacherait dans la jungle en attendant le moment favorable. (Il acheva son café.) Je n'ai aucune certitude, voyez-vous. Je vous dis simplement pourquoi il a installé ce terrain, à mon avis. Comme je m'en vais demain, je m'en fous éperdument. Ça peut vous être utile ?

— Sûrement. Et Orzoco, vous l'avez rencontré ?

— Et comment ! Il venait inspecter le chantier tous les mois. (O'Cassidy fronça le nez.) Plus antipathique qu'un serpent à sonnettes.

— Précisez un peu votre pensée.

O'Cassidy se gonfla les joues.

— Un dingue, ça, j'en suis sûr. Petit, costaud, bien sapé. Des yeux de serpent. A première vue, un riche métèque, comme beaucoup d'autres. Mais lui c'est différent. Il a une case en moins et il y a des moments où ça se voit. Il est riche, puissant, mais il veut être encore plus puissant. Ce type est aussi dangereux qu'un cancer généralisé.

— Charmant, dis-je paisiblement.

O'Cassidy sirota son eau-de-vie.

— Ecoutez, Jack, j'ignore ce que vous fabriquez. Et je ne veux pas le savoir. Mais un bon conseil : méfiez-vous.

Deux pépées nous tombèrent dessus et nous nous mîmes à pinter sec. Ensuite elles nous emmenèrent chez elles. Elles déclarèrent forfait. Finalement, nous regagnâmes l'hôtel vers trois heures quarante.

— Fameuse soirée, hein ? dit O'Cassidy en me serrant la main. Bien, au revoir, Jack, je m'en vais de bonne heure.

— Formidable comme soirée.

Je ne devais plus le revoir.

Une fois dans ma chambre, je m'écroulai sur mon lit et m'endormis immédiatement.

Je quittai le Chalco vers midi et me fis conduire en taxi sous une pluie diluvienne à l'hôtel Continental, l'un des meilleurs de Merida. Le hall était rempli de touristes américains enveloppés d'imperméables en plastique, qui faisaient autant de bruit qu'une volière de perroquets en folie. Je me faufilai jusqu'au bureau de la réception où un Américain d'un certain âge se querellait avec un employé à l'air ennuyé. La discussion finit par se régler et le réceptionniste se tourna vers moi.

— Je viens m'inscrire. Jack Crane, dis-je.

Il se mit au garde-à-vous.

— Enchanté de votre visite, monsieur Crane. Oui... la chambre 500. Dernier étage avec vue. Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le. Nous sommes à votre service, monsieur Crane.

Un gosse en uniforme se précipita, prit ma valise et la clé que lui remit l'employé.

Contournant les touristes, il me conduisit à l'ascenseur, puis au quatrième étage.

Après avoir ouvert une porte face à la cage d'ascenseur, il s'inclina pour m'introduire dans un vaste salon, me montra la chambre, immense avec un lit gigantesque, déposa ma valise, me fit visiter la salle de bains surabondamment décorée, s'inclina, accepta mon pourboire, puis disparut après une dernière courbette.

En regardant autour de moi, je me demandai combien cette installation allait me coûter. Puis je passai dans le salon et, par une porte-fenêtre,

gagnai une terrasse couverte. La chaleur humide me fit de nouveau transpirer.

Accoudé à la balustrade, un homme regardait les voitures circuler lentement. A mon arrivée, il se retourna. La quarantaine, grand, maigre, il avait une tignasse noir corbeau assez longue, un nez long et fin, une bouche sèche, le menton fendu ; des lunettes noires cachaient ses yeux. Il portait un costume blanc qui paraissait sortir de chez le teinturier, une chemise jaune et une cravate rouge sang.

— Monsieur Crane ?

Il s'approcha de moi en souriant.

— Oui.

Je serrai la main qu'il me tendait, sèche et dure.

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Juan Aulestria. Appelez-moi Juan, c'est plus simple.

J'extirpai ma main de son étreinte et attendis.

— Bienvenue au Yucatan, monsieur Crane, reprit-il. J'espère que vous serez bien ici. Je suis sûr que vous prendrez volontiers un verre.

Pas question de me laisser manœuvrer par ce gommeux.

— Non merci, ça va. Qui êtes-vous au juste ?

Durant une fraction de seconde, il fut désarçonné. Le sourire s'éclipsa pour réapparaître aussitôt.

— Ah oui ! (Se retournant, il regarda la pluie tomber du ciel couvert.) Quel dommage ! C'est triste pour les touristes. Si vous étiez venu deux jours plus tôt, vous auriez vu la ville sous son véritable aspect. Si on s'asseyait ? (Il s'approcha d'un fauteuil et y prit place.) Vous me demandez qui je suis, monsieur Crane. (D'une chiquenaude, il se débarrassa d'un grain de poussière sur sa manche blanche impeccable.) Je m'occupe du terrain

d'aviation qui vient d'être installé. On m'a dit que vous désiriez l'inspecter.

Je le toisai de toute ma hauteur.

— C'est bien mon intention.

Il hocha la tête et leva les yeux pour me regarder.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Vrai, vous ne voulez rien prendre ?

— Je préfère rester debout et je ne veux rien boire. (J'allumai une cigarette.) Je représente le personnel navigant qui vous amènera l'avion. Cet appareil vaut dix millions de dollars. Mes amis tiennent à s'assurer que la livraison se déroulera dans les meilleures conditions. Et si je n'ai pas la certitude que la piste est conforme, nous ne le livrerons pas.

Gêné de me regarder de bas en haut, il finit par se lever nonchalamment.

— Notre contact me l'a expliqué. C'est une preuve de conscience professionnelle, monsieur Crane. Mais je vous assure que le terrain offre toutes les garanties. Cependant... (Il agita ses mains fines.) Vous êtes spécialiste, vous verrez et vous jugerez.

Ce type-là me plaisait autant qu'une grosse araignée dans ma baignoire.

— On y va quand ?

— Cet après-midi vous conviendrait ?

— Parfait.

— Alors, je vous enverrai une voiture à trois heures. Nous prendrons un hélicoptère pour survoler les lieux. On atterrira ensuite et vous pourrez inspecter. Vous allez être mouillé, je crains, mais j'ai demandé des vêtements de plastique pour vous.

— Merci.

— J'ai prévenu que vous déjeuneriez ici. Cela vous convient ?

— Parfait.

Il se dirigea vers le salon.

— J'en suis ravi. Puisque vous avez déjà goûté à notre plat national, le mole de Guajalote, puis-je vous suggérer d'essayer notre chilé jalapeño ? Il est remarquable.

Il se retourna et me sourit.

— Je prendrai un steak, dis-je, le visage fermé.

— Comme vous voudrez. Alors à quinze heures, monsieur Crane.

Il meserra la main et sortit sans plus de bruit qu'un serpent.

Je fermai les portes-fenêtres, branchai le climatiseur, puis ouvris le réfrigérateur pour me servir un whisky bien tassé.

Il savait donc que j'avais vu O'Cassidy. Visiblement, il ne s'en cachait pas puisqu'il m'avait parlé du plat que j'avais mangé la veille. Je m'assis et réfléchis.

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte et un petit Mexicain en uniforme blanc entra, poussant une table roulante. Un second groom, du même gabarit, le suivait, une valise à la main. Il la posa pendant que son camarade soulevait le couvercle des plats. Ils s'inclinèrent et partirent.

Le steak était bon. Je le mangeai, sans toucher à la carafe de vin rouge, ni aux mangues, allumai une cigarette et inspectai la valise. Elle contenait une courte veste et un pantalon en matière plastique, des bottes de caoutchouc et un casque de protection en plastique.

Je restai allongé sur le lit jusqu'à quatorze heu-

res cinquante, puis me levai, sortis de ma valise le .38 de Bernie. Après l'avoir vérifié, je le chargeai et le fourrai dans ma poche revolver.

Quand trois heures sonnèrent à une église voisine, je descendis dans le hall.

L'employé de la réception contourna son bureau en souriant.

— Une voiture vous attend, monsieur Crane. (Il m'indiqua le chemin et me confia au portier muni d'un parapluie ouvert.)

Le gars me conduisit à une Cadillac rutilante conduite par un Mexicain à l'air ahuri, vêtu d'un élégant uniforme bleu. A peine étais-je assis à l'arrière que le chauffeur démarra. Il conduisait vite et bien et, malgré la forte circulation, il m'amena en dix minutes à l'aéroport. Dépassant les bâtiments, il stoppa à côté d'un hélicoptère. Avant que j'aie pu bouger, il était descendu de voiture, un grand parapluie ouvert à la main. Je sortis, avec les vêtements de plastique sur le dos, et montai dans l'appareil pratiquement sans recevoir une goutte de pluie.

Installé derrière le pilote, Aulestria m'adressa son sourire de serpent quand je m'assis.

— Vous avez bien déjeuné, monsieur Crane ?

— Très bien. Merci.

L'hélice se mit à tourner, et quelques instants plus tard, nous survolions la ville.

Pour alimenter la conversation, Aulestria me montra le Palais du gouvernement, la cathédrale et l'Université nationale. Une fois la ville derrière nous, nous filâmes en direction du sud. Je vis des haciendas et de nombreuses usines de traitement du sisal. Le paysage rocheux se transforma peu à peu en une forêt dense, puis en jungle.

— Nous approchons de la piste, monsieur Crane, annonça Aulestria au bout d'une heure.

Je regardai droit devant moi mais ne vis que des arbres et la jungle.

— Elle est bien cachée.

— Oui, très bien ! assura-t-il d'un ton satisfait.

Tout à coup, je l'aperçus. Du travail soigné de tout premier ordre. Encadré par la jungle, un large ruban goudronné couvrait trois kilomètres de longueur, peint en vert. Pour repérer cette piste, il fallait vraiment la chercher.

— Sacré boulot ! m'exclamai-je en me penchant en avant tandis que l'hélicoptère survolait le terrain, puis revenait après avoir fait demi-tour.

— Alors, elle vous paraît satisfaisante ? dit Aulestria. Tant mieux.

— Demandez au pilote de faire demi-tour sur un kilomètre et de revenir. Je veux voir l'arrivée.

Aulestria adressa quelques mots au pilote.

J'étais à présent sur le qui-vive, et quand l'hélicoptère revint vers le terrain, je vis comment Bernie se poserait. Pour un pilote de sa classe, ça ne présentait aucun problème.

— Très bien. Voyons maintenant la tour de contrôle, dis-je.

L'appareil se posa à côté de la tour et je mis la veste de plastique. La pluie continuait de tomber à seaux.

Aulestria, en tête, monta quelques marches et entra dans la tour. Je passai une heure à vérifier les instruments, le radar et les appareils indispensables au bon fonctionnement d'un terrain d'aviation. Tout était irréprochable.

Mais le personnel de la tour de contrôle me causa une certaine inquiétude. De vraies gueules

de gangsters sortis d'un western. Ces malfrats m'observaient avec des yeux de reptile, le .45 sur la hanche.

— Désirez-vous circuler à pied sur la piste, monsieur Crane ? A moins que M. O' Cassidy vous ait convaincu qu'il avait fait du travail solide ? demanda Aulestria.

— Ce sera inutile.

— Dans ce cas, puis-je vous ramener à votre hôtel ?

— Très bien.

Il entra dans un petit bureau climatisé.

— Voulez-vous que nous causions ? (Il s'installa à la table et me fit signe de m'asseoir.) Vous êtes satisfait ?

— Oui. L'appareil pourra se poser.

— Très bien. (Les yeux cachés derrière ses lunettes me fixaient.) Et maintenant, monsieur Crane, parlons de choses pratiques. Cet avion est extrêmement perfectionné. Nous disposons de trois pilotes. Il faudra évidemment leur apprendre à piloter cet appareil. Vos pilotes se chargeront de leur entraînement, je pense ?

— A eux de juger.

— Cet avion ne nous est utile que si nos pilotes savent s'en servir. Il me semblait que notre contact l'avait prévu.

— Il ne nous en a pas parlé.

— Dans ce cas, voulez-vous vous renseigner, monsieur Crane. Nos hommes seront entraînés par vos pilotes, sinon le marché ne tient plus.

— Je verrai. Vos pilotes, ils sont à la hauteur ?

— Excellents. L'un d'eux a piloté un 747.

— Alors, pas de problème, à mon avis.

— Très bien. (Il se leva.) Il y a un vol pour Para-

dise City dans trois heures. Plus vite la question sera réglée, mieux ça vaudra. Quand l'avion sera-t-il livré ?

— Dans deux mois, moins peut-être.

— Envoyez-moi un câble pour fixer la date et l'heure de l'arrivée. C'est tout ce qui sera nécessaire.

— Entendu.

Il se dirigea vers la porte et s'arrêta.

— Dites-moi, monsieur Crane, vous ne m'avez pas demandé pourquoi nous avons besoin de cet appareil et je l'apprécie. Je sais qu'O'Cassidy vous a parlé et il vous a probablement donné son point de vue. Oubliez tout ce qu'il vous a dit. Pas d'indiscrétions, compris ?

— D'accord, dis-je le visage fermé.

— Je l'espère, monsieur Crane.

Il me conduisit sous la pluie jusqu'à l'hélicoptère.

En raison d'un incident technique, comme on dit, le vol de retour à Paradise City eut deux heures de retard. Je n'y arrivai qu'à vingt heures vingt-cinq. Après avoir récupéré l'Alfa au garage de l'aéroport, je gagnai le bord de mer, préférant ne pas rentrer au pavillon pour éviter de rencontrer Pam en l'absence de Bernie. Je garai l'Alfa et descendis dans un hôtel modeste.

Après une douche rapide, je me mis en quête d'un restaurant. Je dégotai un restaurant de poissons petit mais élégant. Je commandai des crevettes roses au curry, puis me plongeai dans la lecture du journal. Mon plat terminé, j'attendais le café

quand Mme Victoria Essex entra accompagnée de Wes Jackson.

Elle me vit aussitôt et me sourit. Jackson grimâça une espèce de sourire. Comme Mme Essex se dirigeait vers moi, je me levai.

Elle était sensationnelle dans une petite robe blanche toute simple qui avait dû coûter une fortune. Et dans ses grands yeux violets brillait une lueur qui m'émoustilla immédiatement.

— Monsieur Crane ! Je croyais vous avoir perdu, dit-elle. Où étiez-vous passé ?

— J'ai pas mal navigué, répondis-je. Enchanté de vous voir rétablie après cette mauvaise chute.

— Je vais très bien.

Elle ne me quittait pas des yeux. Puis elle se retourna et regarda Jackson comme si elle découvrait sa présence. Elle claqua des doigts.

— Allez, Jackson, inutile de m'attendre.

— Bien, madame Essex.

Et il sortit du restaurant.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle.

Je tirai une chaise où elle s'installa. Je repris ma place.

Le serveur s'approcha et elle demanda du café.

— Je voulais vous proposer de monter à cheval avec moi ce matin. On m'a dit que vous étiez parti. (Les grands yeux violets se posèrent sur moi.) C'est vrai ?

— En effet. Je viens de passer deux jours au Mexique. Une compagnie aérienne m'a proposé un emploi. J'ai voulu aller voir.

— Au Mexique ! Vous ne songez pas à vous enterrer dans un pays pareil !

— Non.

— Alors, pourquoi y êtes-vous allé ?

— Une balade à l'œil. Je commençais à m'ennuyer.

On lui apporta son café.

— Comme je vous comprends ! Moi aussi, je m'ennuie. (Elle remua son café.) Mon mari est jaloux. Quand il part en voyage, je reste cloîtrée à la maison, ou si je sors, je dois me faire accompagner de Jackson. En principe, il doit me chaperonner et me surveiller.

— En principe ?

Elle sourit, puis but quelques gorgées.

— Il a plus peur de moi que de mon mari.

J'achevai mon café.

— Vous faites quelque chose ce soir ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous avez une voiture ?

— Oui, de l'autre côté de la rue.

— Je vous emmène quelque part où on s'amusera.

— Ma voiture n'a que deux places. Je ne peux pas prendre Jackson.

Elle éclata de rire.

— Ne vous préoccupez pas de lui. Allons-nous-en.

— Vous ne voulez pas dîner ?

— Je mange quand je m'ennuie. (Elle me regarda bien en face et un éclair brilla dans ses yeux.) En ce moment, je ne m'ennuie pas.

— Un instant. M. Essex revient ce soir, je crois.

— Vous avez peur de lui ?

— Je n'ai peur de personne, mais je préférerais vous le rappeler.

— Cet après-midi, j'ai reçu un télex de lui. Il reste à Los Angeles et ne reviendra que demain.

Je me levai, payai l'addition et lui souris.

— Alors, qu'attendons-nous ?

Dehors il faisait clair de lune. Une Mercedes, avec Wes Jackson au volant, attendait sous un réverbère. Mme Essex alla lui dire quelques mots. Il hocha la tête, puis démarra.

Nous allâmes prendre l'Alfa et elle se glissa au volant.

— C'est moi qui conduis, déclara-t-elle.

Je m'installai à côté. Elle quitta la promenade. Très sûre d'elle, elle pilotait vite et bien. Calé contre les coussins, je savourais le plaisir de me laisser conduire.

La voiture s'engagea sur la route de montagne et franchit très rapidement quatre ou cinq kilomètres. Puis elle s'engagea sur un chemin de terre et s'arrêta devant un chalet de bois.

— Mon refuge, dit Mme Essex en descendant. Je m'y livre à mes passe-temps favoris.

Pendant qu'elle ouvrait la porte, je me rappelai ce que Bernie m'avait dit de Harry Erskine. « Mme Essex a fait la coquette. Lui, naturellement, a foncé et elle l'a rembarré. C'est sa spécialité. Elle allume un gars, lui fait croire qu'elle va lui ouvrir son lit et l'envoie sur les roses. »

Les choses se présentaient bien, mais elle cherchait peut-être uniquement à m'allumer. Je jugeai préférable de garder mes distances et de lui laisser faire les avances.

Je la suivis dans une vaste pièce confortablement meublée et vis un énorme canapé près de la baie vitrée.

— C'est plutôt chouette. Quels sont vos passe-temps favoris ?

— Je peins assez bien.

Elle s'approcha d'un meuble-bar.

— Un whisky ?

— Merci.

Elle servit deux scotchs, m'en tendis un et se laissa tomber dans un fauteuil dont l'accoudoir était muni de plusieurs boutons. Elle en pressa un, puis sirota son whisky. Des amplificateurs invisibles déversèrent de la musique swing.

— Formidable, m'exclamai-je en m'asseyant sur le bras d'un autre fauteuil. C'est quand même beau la richesse !

— Vous avez envie d'être riche ?

— Comme tout le monde.

— Il y a des inconvénients.

— Lesquels ?

Elle haussa les épaules.

— L'ennui. Quand on a tout, l'ennui vient en prime.

— Vous êtes mieux placée que moi pour le dire.

Elle posa son verre, sourit et se leva.

— Dansons.

Elle était aguichante, beaucoup trop affriolante. Je ne bougeai pas et la regardai.

— Madame Essex, dis-je tranquillement, je possède certains renseignements confidentiels à votre sujet et, comme je ne veux pas avoir l'avantage sur vous, je vais vous fournir des renseignements sur mon compte.

Le sourire disparut, les yeux violets se durcirent.

— Que voulez-vous dire ?

— On m'a dit que vous étiez une peau de vache. Seulement ce que vous ignorez, c'est que moi, je suis un ignoble salaud. Il est juste que vous le sachiez. Voyez-vous, madame Essex, je pense que vous êtes la femme la plus éblouissante que j'aie

jamais vue, la plus désirable, la plus sexy, mais malgré toute votre séduction, moi, je ne rigole pas. Alors voilà : vous allez ôter votre robe, vous coucher sur le canapé et vous donner ou bien je m'en vais. C'est clair ?

Elle écarquilla les yeux.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

— C'est bien ce que je pensais. Bon, je me sauve. A un de ces quatre !

Je me dirigeai vers la porte. Elle bondit puis, m'attrapant par le bras, me fit faire volte-face et me gifla.

Je la saisis, lui appliquai une tape magistrale sur les fesses et la jetai sur le canapé.

— Otez cette robe, dis-je, debout à côté d'elle. A moins que vous ne préfériez que je l'arrache.

— Vous me faites mal.

— Très bien, je la déchire.

— Non ! Je ne peux pas rentrer chez moi toute nue.

J'éclatai de rire.

— Enlevez-la, ça vaut mieux.

Les yeux scintillants, les seins palpitants, elle se déshabilla.

J'arrivai au café-bar avec vingt minutes d'avance. Je commandai un coca, m'installai à l'ombre sur la véranda et attendis.

Je songeais à Mme Victoria Essex. Je me doutais qu'elle se révélerait sensationnelle au lit et je ne fus pas déçu. Elle se comporta comme une femme sevrée d'amour depuis sa sortie de l'école maternelle. Mais pourquoi entrer dans les détails. Quand ce fut enfin terminé, elle se leva, prit une douche

alors que je restais au plumard avec l'impression d'avoir été renversé par un camion. Elle s'habilla.

— Ferme à clé, dit-elle. J'ai une voiture. Mets la clé sous le paillason.

Et elle disparut.

J'entendis la voiture s'éloigner. Je m'habillai, fermai à clé, mis la clé sous le paillason et regagnai l'hôtel.

Eh bien voilà, me dis-je, tu as couché avec l'une des femmes les plus riches du monde. Que va-t-il se passer ? Chargerait-elle Jackson de se débarrasser de moi ou désirerait-elle une autre séance ? Patientons.

La Buick d'Olson descendit le chemin sableux et stoppa. Pam, Erskine et Bernie en sortirent et vinrent s'installer à ma table.

— Alors ce voyage, ça s'est bien passé ? demandai-je tandis que la fille servait les cocas.

— Comme d'habitude. (Bernie haussa les épaules.) Le patron a été retenu. Nous arrivons seulement.

Je ne dis pas que j'étais au courant.

— Ça se présente bien, dis-je, une fois la serveuse partie. J'ai vu le terrain, aucun problème. Comme il pleut à seaux là-bas, l'atterrissage ne sera peut-être pas commode.

Je fis le récit détaillé de ma réception, racontai comment j'avais rencontré O'Cassidy et ce qu'il m'avait dit.

— Je crois qu'il a raison. C'est une affaire politique, conclus-je. L'important pour nous, c'est d'être assurés que Kendrick paiera. On ne décolle pas sans le reçu de la banque.

— Croyez-vous toujours qu'on risque de se faire descendre après l'atterrissage ? demanda Erskine.

— A mon avis, si on fait ce qu'on nous dit et qu'on ne leur donne pas de raison de se montrer méchants, ça ira. (J'avais beaucoup réfléchi à la question.) Voyez-vous, il va falloir que vous entraînez leurs pilotes. On touchera le solde du compte quand l'avion sera arrivé à destination. On sera probablement obligés de rester une quinzaine de jours au terrain pour former les pilotes. J'ai l'impression qu'une fois nos obligations remplies, ils n'auront aucune raison de nous liquider. Une fois l'argent à la banque, ils ne peuvent plus mettre la main dessus. Alors, pourquoi nous faire la peau ?

Erskine réfléchit, puis hocha la tête.

— Seulement... (Je m'interrompis pour regarder Bernie.) Pam ne part pas avec nous.

Il se raidit, mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, Pam aboya :

— Je voudrais bien voir comment vous comptez m'en empêcher !

Sans m'occuper d'elle, j'observai Bernie :

— Tous les employés qui travaillent sur le terrain sont des malfrats, Bernie. Il n'y a pas une seule femme. Pam risque d'avoir de sérieux ennuis pendant que vous serez occupé à former leurs pilotes. Je ne prends pas la responsabilité de la surveiller. C'est hors de question. Si l'un de ces affreux lui fait du gringue, nous risquons d'avoir des emmerdes que je veux à tout prix éviter. Par conséquent, elle ne partira pas avec nous. Elle prendra un avion pour Merida et nous attendra dans un hôtel. Mais elle ne partira pas avec nous. Vous saisissez ?

— Bernie ! cria Pam d'une voix suraiguë. N'écoute pas cet abruti ! Je pars avec vous.

— Il faut que je réfléchisse, Jack, dit Bernie, l'air gêné.

— Il n'y a pas à réfléchir. Pam ne part pas avec nous. Moi je les ai vus, ces bandits. Pas vous. Dès qu'ils l'auront reluquée, ils se jetteront sur elle. Alors là, mes enfants, les emmerdements, ça pleuvra.

— Ça paraît logique, dit Erskine. Pourquoi chercher des complications ?

Bernie hésita, puis hocha la tête à regret :

— Entendu. Elle ne partira pas avec nous.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Attendre dans un hôtel infect ? Et si vous décidez de me laisser choir ? J'aurai l'air de quoi ? dit méchamment Pam. Je pars avec vous.

Je repoussai ma chaise et me levai.

— Je vous ramène ? demandai-je à Erskine.

— Merci.

— A vous de régler la question, Bernie. C'est votre femme. Débrouillez-vous.

Je descendis les marches avec Erskine pour regagner l'Alfa.

CHAPITRE VI

Le lundi matin, je me demandais que faire de ma peau quand le téléphone sonna. J'espérais que Mme Essex allait me proposer une promenade à cheval, mais c'était Bernie.

— Salut Jack. Je viens de recevoir un coup de fil de M. Essex. Il y aurait du changement. Ne bougez pas, voulez-vous ? D'après Jackson, le Condor serait prêt plus tôt que prévu. Je passe vous voir dès que je reviens.

— Je vous attends, dis-je.

Et il raccrocha.

Il était neuf heures quarante-sept. Je me sentais plutôt vaseux. La veille, j'étais allé au cinéma avec Tim et après nous avons pris une sérieuse mufflede. Il m'avait appris que la piste serait terminée à la fin de la semaine. Avec cinq semaines d'avance sur son programme, il était d'excellente humeur. Il me dit qu'il allait toucher une grosse prime pour avoir terminé aussi vite.

Je commandai mon petit déjeuner, allumai la télé et regardai un vieux western qui me fit passer deux heures. Ensuite, je pris une douche, me rasai et m'habillai.

Vers treize heures, Bernie arriva, l'air accablé. La porte fermée, il se laissa choir dans un fauteuil.

— Vous avez réussi à raisonner Pam ? demandai-je en servant à boire.

— Oui. (Il prit un verre.) Vous avez raison, Jack. Je n'avais pas envisagé ce problème. Une femme dans la jungle peut faire rater toute l'opération. (Il but, se gonfla les joues.) Ça n'a pas été commode. Quelle plaie, ces bonnes femmes !

— Que se passe-t-il avec Essex ? m'enquis-je, ses problèmes domestiques ne m'intéressant pas.

— Je dois l'emmener demain à Paris. Le nouvel appareil est prêt. Je dépose le patron à Paris et je reviens vendre le vieux zinc. Je dois prendre livraison du nouveau, suivre les cours d'instruction et être prêt à aller chercher Essex à l'aéroport Kennedy à son retour de Paris. Il prendra un vol de la Panam.

— Mme Essex l'accompagne ?

— Oui. (Il me scruta.) Pourquoi, ça vous intéresse ?

— J'ai besoin de savoir où se trouve chacun. Et Pam ?

— L'aéroport ferme pour trois semaines. Harry, Jean et moi exceptés, tout le monde part en vacances. Pam va s'installer chez sa sœur mariée en attendant le feu vert. A ce moment-là, elle prend l'avion pour Merida et nous y attend.

— Ce qui nous donne quatre semaines ?

— Exactement. J'ai parlé de vous à Jackson. Je lui ai expliqué que j'avais besoin de vous pour l'entretien du Condor. Il a vu M. Essex et la question est réglée. A partir d'aujourd'hui, vous faites partie du personnel avec un salaire de trente mille dollars. Vous verrez Macklin, le chef du personnel qui

vous fera remplir tous les papiers. Officiellement, notre travail commence dans quatre semaines. Mais pendant que vous êtes en vacances, vous êtes payé comme les autres.

— Parfait. (J'attendis un instant avant de poursuivre :) Vous pouvez me fixer une date pour l'arrivée du nouvel appareil ?

— Le trois octobre s'il n'y a pas de pépin au cours des essais.

Nous étions le quatre septembre.

— Pour détourner cet appareil, Bernie, il nous faut des armes. Avec ces malfrats, pas question de prendre des risques. Il nous faut à chacun une mitraillette et un fusil automatique au moins.

Il me regarda d'un air gêné.

— Vous croyez vraiment qu'il pourrait y avoir du grabuge ?

— Je n'en sais rien, seulement je prends mes précautions. Où peut-on se procurer des armes ?

— Aucun problème. Il y a une armurerie ici et elle est bien montée. Nous n'avons qu'à nous servir.

— Parfait. Autre chose encore. Il nous faudra de faux passeports. Nous allons tous commencer une vie nouvelle. Vous croyez que Kendrick peut s'en charger ?

— Merde ! je n'y avais pas pensé. Vous avez raison. (Bernie hésita puis hocha la tête.) Si ça lui est impossible, alors, personne ne peut le faire.

— J'irai le voir aujourd'hui. J'ai besoin de photos de chacun de vous.

— Aucun problème, nous en avons toujours. Je vous les donnerai.

— Encore un détail. J'ai réfléchi au mode de paiement, Bernie. J'avais suggéré que les fonds

soient versés à votre nom à la Banque nationale du Mexique. C'était une connerie. Maintenant je pense que nous devons fonder une société au Mexique. C'est beaucoup plus sûr. J'irai organiser ça à Mexico. La société pourrait s'intituler : Service d'avions taxis Ruban Bleu. Une fois la boîte créée, Kendrick versera l'argent à la banque qui créditera la société. Qu'en dites-vous ?

Olson cligna des yeux.

— Vous voyez beaucoup plus loin que moi, Jack. C'est parfait. Service avions taxis Ruban Bleu, c'est un nom qui me plaît. (Il sourit et parut heureux pour la première fois.) Vous aurez besoin d'argent, non ?

— J'en demanderai à Kendrick. Trouvez-moi les photos et laissez-moi m'occuper du reste.

— Parfait.

— Une dernière chose. Comment se partage-t-on les trois millions ?

Il prit un air indécis.

— Je n'y ai pas vraiment pensé.

— Moi si. Comme l'idée vient de vous, vous aurez un million de dollars. Je mets votre idée à exécution, je touche un million deux cent cinquante mille. Harry aura sept cent cinquante mille. Voilà comment je vois les choses.

Il s'agita d'un air gêné.

— Vous oubliez Pam.

— C'est votre femme, Bernie. Vous vous chargez d'elle. Elle n'a rien à voir dans l'opération.

Après une hésitation, il haussa les épaules.

— Oui.

— Très bien. Vous êtes d'accord pour le partage ?

— Il faut que j'en parle à Harry.

— Ce sont mes conditions. Sans moi, jamais cette opération n'aurait démarré, vous le savez.

Il se leva péniblement.

— Très bien, Jack. D'accord.

Après son départ, j'appelai le restaurant et demandai qu'on m'apporte le plat du jour. Le maître d'hôtel me dit d'un ton glacial qu'il avait appris que je faisais dorénavant partie du personnel. Si je voulais manger, je devais aller à la salle de restaurant.

Je me rendis ensuite chez Macklin. Il m'accueillit comme le grand patron qui reçoit un manoeuvre. Il me demanda de lui remettre toutes les cartes de crédit qu'il m'avait données et me fourra un papier sous le nez. Les formalités remplies, me dit-il, on verserait mon premier mois de salaire à la Banque de Floride. Le bordereau signé, il m'annonça que je n'avais plus le droit de me servir de l'Alfa. Wes Jackson n'avait pas perdu son temps ce matin-là.

J'allai déjeuner au restaurant, payai et regagnai mon pavillon. Bernie arriva un peu plus tard. Il me tendit des photos de passeport.

— Vous avez vu Harry ? demandai-je.

— Oui. Il est d'accord pour le partage. (Il me regarda d'un air songeur.) Apparemment, vous avez fait sur lui une très forte impression.

— Tant mieux ! Ecoutez Bernie, je ne suis plus une personnalité ici. J'ai besoin d'une voiture.

— Prenez ma Buick. J'aurai une voiture de service. (Il se dirigea vers la porte et s'arrêta.) J'ai énormément de travail, Jack. On part demain à midi. Qu'allez-vous faire en mon absence ?

— J'irai voir Kendrick. Ensuite, j'irai en avion à Mexico pour créer notre société et je passerai quinze jours avec mon père.

— Vous pourrez me joindre à l'Avion Air Corporation à partir du dix septembre. Harry et moi suivrons les cours d'entraînement.

— Très bien. De toute façon on se retrouve ici le trois octobre.

— Entendu.

Il me serra la main. Au moment où il ouvrait la porte, il me regarda d'un air gêné.

— Vous croyez que ça va réussir ?

Je lui souris.

— Il le faut, non ?

Avec des petits signes de la main, Louis de Marney, le copain de Kendrick, arriva en zigzagant dans la galerie où s'entassaient des tableaux de maîtres.

— Comme c'est gentil, monsieur Crane ! dit-il. Claude me parlait justement de vous ce matin. On se demandait quand on vous reverrait.

Je regardai autour de moi. La vaste salle était remplie d'objets d'art dont les riches devaient raffoler.

— Il est là ?

— Bien sûr ! Un petit instant, je vais le prévenir.

Il s'éloigna en tortillant du popotin, et disparut par une porte à l'extrémité de la galerie. Quelques instants plus tard, il était de retour et me fit signe de venir.

Je traversai la salle et pénétrai dans une vaste pièce. Une baie vitrée donnait sur la mer. Décor somptueux : meubles anciens, vraisemblablement authentiques, tableaux de grande valeur accrochés aux murs tendus de soie.

Kendrick était assis dans un vaste fauteuil, les

pieds sur un tabouret. Il se leva et me tendit la main. Son visage gras s'éclaira d'un sourire espiègle.

— Quelle joie de vous voir, mon lapin ! Asseyez-vous, je vous en prie. Un petit verre ? Whisky, champagne ? Question alcool, on est bien montés. A votre choix.

— Non, rien, merci.

J'allumai une cigarette et m'assis en face de lui. De Marney resta au fond de la pièce.

— J'ai besoin de faux passeports. (Je posai les photos sur une petite table à côté de lui.) Vous pouvez vous en charger ?

— Pour qui ?

— Bernie, Erskine, Pam et moi.

Ses petits yeux me scrutèrent. Il hocha la tête.

— Vous avez les nouveaux noms ?

Je pris mon portefeuille et lui tendis un bout de papier.

— C'est faisable, mais ce sera coûteux, mon lapin. (Il se gonfla les joues et soupira.) Tout coûte cher.

— C'est vous qui financez l'affaire, alors les frais ça ne me regarde pas.

— Evidemment.

Il prit les photos et le papier, fit signe à de Marney et les lui tendit.

— Arrangez ça, mon chou.

De Marney s'en alla. Kendrick déplaça son horrible perruque et me regarda d'un air interrogateur.

— C'est tout, mon lapin ?

— J'ai besoin de deux mille dollars en argent liquide.

Il grimaça.

— Ils seront déduits de votre part.

— Pas question. Il s'agit de frais généraux qui sont à votre compte.

Il sourit mais ses yeux ressemblaient à des cailloux humides.

— Bien. (Il se leva avec peine, s'approcha, ouvrit un tiroir et après avoir farfouillé quelques instants, rapporta une liasse de billets de banque.) Vous êtes sûrs que l'appareil sera livré intact ?

— Ça regarde Bernie, pas moi. Demandez-le-lui.

Je fourrai l'argent dans ma poche revolver.

— La piste d'atterrissage vous satisfait ?

— Oui.

— Très bien. Vous avez autre chose à me dire ?

Je me levai.

— Pas pour l'instant. Les passeports seront prêts quand ?

— Demain après-midi.

— Je viendrai les chercher.

Alors que je me dirigeais vers la porte, il me lança :

— Vous prévoyez des complications ?

Je le regardai.

— Pas en ce qui nous concerne. L'argent est prêt ? Un million cinq cent mille dollars ?

— A la fin de la semaine.

— Je vous donnerai des indications pour le versement. Nous avons changé d'idée, nous fondons une société au Mexique. Je vous fournirai les détails plus tard.

Il me regarda en clignant des yeux.

— Très astucieuse, cette idée de société !

— Oui, fis-je en braquant les yeux sur lui. Le zinc ne décollera pas avant le premier paiement.

— Je comprends. Si vous avez besoin d'un avocat mexicain...

— Je m'en charge, coupai-je. Au revoir.

Je partis.

Je me rendis à la compagnie aérienne de Floride et réservai un passage sur le vol de dix heures pour Mexico, le six septembre. N'ayant rien de mieux à faire, j'allai à la plage. Je passai le reste de l'après-midi à baratiner une pépée qui avait un corps digne du magazine *Playboy* et une cervelle grosse comme une lentille. Elle m'amusa tout de même, puis, à la tombée de la nuit, elle m'annonça qu'elle devait rentrer préparer le dîner de son mari et nous nous séparâmes comme de bons vieux amis.

J'avais envie d'entraîner Tim pour une dernière beuverie, mais il faisait déjà ses bagages. Il s'excusa de ne pas m'accompagner.

— Je démarre à l'aurore, Jack, expliqua-t-il. Un boulot formidable m'attend en Rhodésie.

— Vous voyagez beaucoup dans votre métier !

Nous prîmes un verre ensemble et après nous être dit au revoir, je le quittai. Je n'avais pas envie de faire la bringue tout seul. J'allai dîner au restaurant, puis rentrai chez moi. Je branchai la télé.

Vers vingt-deux heures, le téléphone sonna. Je soulevai le combiné et entendis une femme demander :

— Monsieur Crane ?

Un frisson me parcourut l'échine. Inutile de préciser qui m'appelait. Mme Essex possédait une voix unique. Il suffisait de l'entendre une fois pour ne jamais l'oublier.

— Salut, dis-je.

— Je serai au chalet le vingt-quatre septembre pour cinq jours, dit-elle. Tu es invité.

Elle raccrocha. Je posai le combiné, allumai une cigarette, éteignis la télé et me laissai tomber dans un fauteuil. Depuis la soirée que nous avons passée ensemble, elle occupait mes pensées. Je me demandais sans cesse si notre liaison explosive n'avait été qu'un « vaisseau qui passe dans la nuit ». Maintenant je savais qu'il n'en était rien. Cinq jours ! et j'étais invité ! Cinq jours seul avec elle dans ce chalet discret ! Encore dix-huit jours à attendre ! Je respirai à fond. Cette nuit-là, je ne dormis pas beaucoup.

Le lendemain après-midi, j'allai chercher les passeports. Kendrick était sorti, mais de Marney fit le nécessaire. Excellent boulot. J'étais devenu Jack Norton. Je vérifiai les autres papiers d'identité. Ils étaient tous aussi bons.

— Satisfait ? demanda de Marney.

— Tout à fait. Mes amitiés au gros lard, dis-je. Sur ces mots, je m'en allai.

Mon père m'attendait à la gare. Il me parut plus grand, amaigri, avec un sérieux coup de vieux. Il me serra la main et nous nous dirigeâmes vers la Chevrolet délabrée.

— Ça marche, Jack ? me demanda-t-il en s'éloignant de la petite gare pour prendre la direction de la maison.

— Pas mal. Et toi ?

— Comme d'habitude. A mon âge, on n'attend plus grand-chose. Mais, la banque marche bien. J'ai eu quatre nouveaux comptes cette semaine.

Tu parles d'un triomphe ! me dis-je en songeant au million deux cent cinquante mille dollars dont je serais bientôt propriétaire.

— C'est chouette, ça, papa.

— On ne peut pas se plaindre. J'ai un bon steak pour ton dîner. Tu es bien nourri ?

— Oui.

— Tu as l'air en forme.

— Je me sens très bien.

Un long moment, il conduisit sans dire un mot. Je regardai les rues, les petites boutiques, les petites gens. Quelques-uns saluèrent mon père. Je commençais déjà à regretter mon retour au pays, mais il le fallait. C'était la dernière fois que je revoyais mon vieux. Dans trente jours, je serais mort pour lui et il fallait que je le reste si je voulais conserver mon argent.

Arrivé à la maison, je montai à ma petite chambre minable. Quel contraste avec le luxueux pavillon de l'aéroport Essex ! Je déballai mes affaires. Puis je descendis dans le living. Mon père sortit une bouteille de Cutty Sark.

— Vas-y, Jack, sers-toi. Moi, je n'en prends pas. Je ne supporte plus le whisky.

Je le scrutai.

— Tu te portes bien, papa ?

Il sourit gentiment.

— J'ai soixante-neuf ans. Pour mon âge, je me porte comme un charme, comme on dit. Sers-toi à boire et viens t'asseoir.

— Quand comptes-tu prendre ta retraite ?

— La banque me l'a proposée, mais je préfère continuer à travailler. Mes clients ne tiennent pas à me voir partir. Alors on a décidé que je resterais aussi longtemps que je pourrais. (Il sourit de nouveau.) Je n'ai pas encore envie de m'arrêter.

Je me servis un whisky à l'eau bien tassé, allai chercher de la glace, puis m'assis.

— Raconte-moi un peu ce que tu as fait, dit mon père.

C'était hors de question. Mais je lui dis que j'avais été embauché chez Lane Essex, qu'on attendait un nouvel avion dont j'assurerais l'entretien.

— Lane Essex ! (Mon père parut impressionné.) Un type très fort ! Il doit bien valoir un milliard. On a dit qu'il n'a pas les mains très propres. (Il haussa les épaules.) Forcément, pour gagner autant d'argent, c'est obligé. (Il me regarda d'un air triste.) Alors, tu t'installes à Paradise City ? Je ne te verrai pas souvent.

— Voyons, papa, j'espère bien que tu y viendras en vacances. De toute manière, je viendrai passer les miennes ici.

J'eus honte de parler ainsi, car je savais très bien qu'après les quinze jours, je ne le reverrais plus.

— Tu as faim, mon garçon ? (Il quitta péniblement son fauteuil.) Que dirais-tu d'un steak aux oignons frits ? (Il me lança un regard chargé d'espoir.) J'en ai acheté.

— Parfait.

— Laisse, je m'en charge. (Il traversa le salon pour aller à la cuisine, s'arrêta et demanda :) Dis donc, Jack, tu as rencontré Mme Essex ?

Je me raidis.

— Oui.

— On dit que c'est une très belle femme. J'ai vu sa photo dans une revue, mais avec les photos on ne peut jamais savoir... Alors, c'est vrai ?

— Oui. Elle est belle.

Il hocha la tête et entra à la cuisine. Je finis mon verre, allumai une cigarette et songeai aux événements de la semaine passée. A Mexico, je m'étais installé dans un petit hôtel donnant sur les jardins

Alameda. Je me rendis à la Banque nationale du Mexique où me présentai sous le nom de Jack Norton. Je dis au directeur que je désirais fonder une société au capital d'un million et demi de dollars. Ensuite tout a marché comme sur des roulettes. Il sortit des papiers qu'il remplit à ma place. Il m'assura qu'il n'y aurait aucun problème. Je désignai Bernie sous son nouveau blaze comme président de la société, et dis que j'étais le directeur général. Erskine et Pam figurèrent en qualité de directeurs adjoints sous leurs noms d'emprunt. Je passai une demi-heure à signer des papiers et le directeur de la banque m'affirma que le Service d'avions-taxis Ruban Bleu serait enregistré avant une semaine. Je lui annonçai que l'argent serait versé au compte de la société à peu près au même moment. Il me serra la main, s'inclina jusqu'à terre et je le quittai.

Ce fut aussi simple que ça. L'argent étranger, les dollars en particulier, était nécessaire à l'expansion économique mexicaine.

Et maintenant, cet obstacle franchi, je me retrouvais dans la misérable petite maison de mon père. Nous mangeâmes le steak qui était excellent, et après avoir bavardé un moment, nous allâmes au lit.

Ainsi se passa le premier jour. Je ne sais pas comment je supportai les sept jours suivants. Mais, pour mon père, j'y parvins néanmoins. Il travaillait toute la journée à la banque et je restais seul. Je me baladai, rencontrai des filles, mais après Mme Victoria Essex, je les trouvai si ennuyeuses, bêtes et moches, que je cessai de sortir. Je restai à la maison à regarder la télé, à fumer tout en comptant les heures qui me séparaient du vingt-quatre septembre. Le vingt-trois, je proposai à mon père

de sortir dîner pour notre dernière soirée ensemble.

— Je peux te préparer quelque chose, Jack, dit-il. Mais si tu as envie de sortir...

— Et toi, ça ne te dit rien ? Je parie que tu n'as pas mis le pied dans un restaurant depuis la mort de maman.

— C'est vrai. Ça changera un peu. Bon, on y va.

Nous allâmes dans le meilleur bistrot de la ville : rien d'extraordinaire, mais convenable. La salle était pratiquement pleine et tout le monde semblait connaître mon père. Ce fut toute une cérémonie pour gagner nos places. Mon vieux s'arrêtait pour serrer des mains, me présentait, puis passait à la table suivante. Tous ces provinciaux minables m'ennuyaient à périr, mais je fis un effort pour me montrer aimable.

— Dis donc, tu es une personnalité dans le patelin, fis-je quand nous finîmes par nous asseoir. Je ne me doutais pas que tu étais si populaire.

Il sourit béatement.

— Vois-tu, mon garçon, on ne travaille pas quarante-cinq ans dans une ville sans se faire des amis.

— Oui, sans doute.

Le maître d'hôtel s'approcha et lui serra la main. C'était un petit bonhomme gras, à l'air las, au smoking lustré et usé. Mais il eut pour mon père autant d'égards que pour le président de la République et ça me fit plaisir.

— Qu'est-ce que tu prendras, papa ? demandai-je. Non, surtout pas de bifteck.

Il se mit à rire. Il avait l'air très heureux. L'accueil qu'il avait reçu au restaurant lui avait fait beaucoup de bien.

— Ma foi...

— Prenons des huîtres et le pâté de gibier.

Ses yeux s'illuminèrent.

— Mais... les huîtres sont chères, Jack.

Je commandai du champagne avec les huîtres et le pâté de gibier fut accompagné d'un honnête bordeaux rouge. Après les menus de Paradise City, ce n'était pas extraordinaire. Mais mon père fut enchanté.

Après le dîner, deux vieux types gras, ternes et suffisants vinrent s'asseoir à notre table. L'un était le maire, l'autre le fonctionnaire aux jardins publics. Mon père était aux anges. Je me fis une raison en pensant au lendemain.

— Tu vois, Jack, c'est la meilleure soirée que j'aie passée depuis la mort de maman, déclara mon père en rentrant. On pourrait mener une vie agréable si tu prenais le garage de Johnson.

— Pas tout de suite, papa, dis-je. Plus tard peut-être.

Je ne me sentais pas fier de moi.

Je récupérai la Buick de Bernie à l'aérodrome de Paradise City et m'engageai sur l'autoroute.

Je songeais à mon vieux père de soixante-neuf ans qui marnait dans sa petite banque et me demandais comment il réagirait en apprenant que j'étais mort dans un accident d'avion. Je pensais également que j'émergeais dans les livres d'Essex pour un salaire de trente mille dollars par an qui pouvait encore s'améliorer. C'était peut-être de la folie de m'embringuer dans cette histoire de détournement d'avion. Pourquoi ne pas me contenter de mon travail chez Essex au lieu de courir le risque de lui voler son zinc ? Et puis je son-

geai à ce que représentait un million deux cent cinquante mille dollars. Même en travaillant chez Essex jusqu'à l'âge de la retraite, je ne réussirais jamais à amasser une telle somme. Une chose était certaine : quand j'aurais touché ma part, je laisserais tomber Bernie. Je ne croyais pas à l'avenir de la Société de Service d'avions-taxis Ruban Bleu. Je prendrais mon pognon et j'irais en Europe, où au juste, ça je n'en avais aucune idée mais je dégote-rais bien un coin. Mon argent bien placé me permettrait de mener une existence intéressante.

J'arrivai au chalet vers midi. Je me demandai si Mme Essex m'attendait. Je n'arrivais pas à l'appeler Victoria ou Vicky, même en pensée. J'avais beau lui avoir administré une claque sur les fesses et couché avec elle, il y avait en elle quelque chose qui n'encourageait pas à la familiarité. C'était une femme très spéciale.

Au moment où je descendais de voiture, la porte du chalet s'ouvrit et le domestique noir sortit en souriant. Sa vue me causa un choc. Je le regardai s'approcher. Mince, grand, le nez épaté, des cheveux noirs brillants, il portait une veste blanche et un pantalon beige ; ses pieds plats étaient chaussés de sandales vertes.

— Bonjour, monsieur Crane, dit-il.

— Bonjour.

Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? pensai-je.

— Mme Essex n'arrivera qu'après le déjeuner, monsieur Crane.

— Ah... bon... bien, bafouillai-je.

— Je vais prendre votre valise. (Il me sourit.) Mon nom c'est Sam Washington Jones. Vous m'appellez Sam. D'accord ?

— Très bien.

Il ouvrit le coffre et en sortit la valise.

— Je vous montre votre chambre, monsieur Crane.

Il entra dans le chalet, s'arrêta devant une porte.

— La chambre de Mme Essex, fit-il avec un signe de tête. (Ouvrant une porte un peu plus loin :) Voici la vôtre, monsieur Crane.

— Merci.

— Est-ce que je range vos affaires, monsieur Crane ?

Il posa la valise à côté du lit.

— Le déjeuner sera prêt dans une demi-heure. Je peux vous apporter à boire, monsieur Crane ?

— Un whisky avec des glaçons, s'il vous plaît.

— Vous le trouverez au salon.

Il s'éloigna.

Je restai une minute planté sur place. Puis je réfléchis que Mme Essex avait besoin de quelqu'un pour s'occuper d'elle. Une femme de sa classe devait être incapable de faire la cuisine et de tenir un balai. Je me demandai comment elle avait corrompu ce beau Noir.

Je déballai mes affaires, les rangeai dans le placard, fis ma toilette dans la salle de bains puis me rendis au salon. Un double whisky avec des glaçons était servi sur une petite table. Je m'assis, bus, allumai une cigarette et attendis.

Sam entra vingt minutes plus tard.

— Vous avez faim, monsieur Crane ?

— Ça, je suis toujours prêt à passer à table.

Il s'éloigna avec un large sourire. Au bout de quelques minutes, il réapparut poussant une table roulante. Pour commencer, il me servit dix énormes crevettes roses. Le plat de consistance était un kebab au curry. Ensuite, du café et de l'eau-de-vie.

— Vous êtes excellent cuisinier, dis-je.

— Oui, monsieur Crane. Madame aime la bonne cuisine.

Tout en fumant je me reposai. Vers quinze heures, j'entendis une voiture. Je me levai et sortis.

Mme Essex, au volant d'une Porsche, remontait l'allée. Elle me salua de la main en arrêtant la voiture près de moi.

— Salut, Jack.

Elle descendit.

Bon sang ! Quelle beauté sensationnelle ! Elle portait une chemise bariolée ressemblant à une toile de Picasso et un pantalon blanc qui avait l'air peint à même la peau.

— Vous êtes formidable, dis-je.

Elle me regarda de bas en haut et sourit.

— Vous trouvez ?

Elle s'approcha et me prit le bras.

— Sam s'est occupé de vous ?

— Oui. C'est un merveilleux cuisinier.

Nous entrâmes dans le chalet. Me lâchant le bras, elle s'assit dans un fauteuil.

— Vous avez été étonné ? fit-elle en souriant.

— Et comment !

— Content ?

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Elle se mit à rire. Elle était vraiment formidable.

— En principe, je passe cinq jours chez ma sœur à New York, dit-elle. Comme elle a le même problème que moi, nous nous arrangeons. Je lui fournis un alibi et elle me rend le même service. (Nouveau rire.) Lane est beaucoup trop pris pour s'occuper de moi, ajouta-t-elle en levant des yeux étincelants sur moi. Mais toi, tu vas t'en charger, pas vrai ?

Je tendis la main :

— Qu'est-ce qu'on attend ?

Les cinq jours qui suivirent s'envolèrent, absolument identiques. Nous dormions ensemble et faisons l'amour. Lever vers dix heures ; après le petit déjeuner servi par Sam, une promenade à cheval dans la forêt. Victoria était une remarquable cavalière et je ne la quittais pas des yeux. Ensuite retour au chalet où Sam servait le déjeuner. Après, nous nous remettions au lit et elle était toujours terriblement excitée quand je la sautais. Puis, main dans la main, nous faisons une longue balade dans la forêt ensoleillée. Elle parlait peu. Il lui suffisait que je sois près d'elle et lui tienne la main. Au coucher du soleil, nous rentrions au chalet et, une fois les volets fermés, nous buvions en regardant la télé, puis Sam apportait un dîner léger. Mais les dîners légers de Sam n'avaient rien d'ordinaire : soufflé de homard, truite aux amandes, œufs en salade avec du saumon fumé, etc. Nous n'entretenions pas de longues discussions comme ça se fait habituellement. Nos rapports étaient purement sexuels d'où tout sentiment était exclu. J'étais un étalon dont elle avait besoin. Le cadre était merveilleux, la cuisine de Sam délicieuse et elle sensationnelle. Le dernier soir — je savais que le lendemain Bernie amenait le nouvel appareil — il y eut un dîner spécial. D'abord des cailles, ensuite un faisan avec un tas de garnitures, le tout arrosé d'un latour 1959.

— Il faut que j'aille rejoindre Lane, annonçait-elle pendant que nous buvions de l'eau-de-vie. (Elle me sourit.) C'était bon, hein ?

— Pour moi, merveilleux, extraordinaire. Et toi ?

— Hmmm !

Elle se leva et je la regardai déambuler dans le vaste salon. J'observai le mouvement lent et sensuel de ses fesses fermes et la manière dont ses seins se dressaient. Elle se retourna vers moi.

— Tu es un meilleur amant que Lane.

— Vraiment ? (Je la regardai fixement.) C'est parce que j'ai le temps de faire l'amour et lui pas.

— Les femmes ont besoin d'amour. Quand on a le malheur d'être mariée à un homme qui ne pense qu'à gagner de l'argent... (Elle haussa les épaules.) L'argent et les affaires. Les femmes ont besoin qu'on s'occupe d'elles.

Sam vint nous proposer du café.

— Je fais votre valise, madame Essex ? demanda-t-il en nous servant.

— Oui, vous serez gentil.

C'était la fin d'une expérience. Demain, cette femme qui s'était généreusement donnée à moi n'existerait plus pour moi, tout comme mon père. Demain, je serais dans le Condor, mort pour le reste du monde. Jamais je ne reverrais mon vieux, mais cela, je l'acceptais. Il avait fait son temps. En revanche, je souffrais à l'idée de ne plus revoir cette femme assise à côté de moi, avec ses merveilleux yeux violets posés sur mon visage.

— J'ai couché avec quantité d'hommes, Jack, dit-elle quand Sam fut sorti. Une femme a besoin d'un homme. Et Lane — je te l'ai déjà dit — est trop occupé pour s'intéresser à moi, trop fatigué aussi. Pour une femme comme moi, attendre le retour de son mari et s'apercevoir qu'il est trop fatigué, tu ne peux pas savoir quelle déception ça

me cause. Les hommes ne pensent qu'à eux. Lane s'imagine que je peux attendre indéfiniment son bon plaisir. (Elle me caressa la main.) C'est la dernière nuit tranquille que nous passons ensemble, Jack. Mais si nous sommes prudents, il peut y en avoir d'autres. (Elle se leva.) Allons nous coucher.

Le lendemain matin, je la regardai partir au volant de sa Porsche. Elle m'adressa un salut de la main, puis disparut.

Sam sortit du chalet.

— Votre valise est prête, monsieur Crane.

Je lui tendis un billet de vingt dollars.

— Non merci, monsieur, dit-il avec un sourire. Ça a été un plaisir pour moi que d'être à votre service.

Je le quittai et regagnai l'aéroport.

Le Condor se posa sur la piste vers quinze heures. Je sautai dans une jeep et arrivai au moment où Bernie et Erskine descendaient de l'appareil.

— Plutôt bath, comme zinc ! dis-je en m'approchant.

— Et vous n'avez pas tout vu, c'est une petite merveille, fit Bernie.

— Pas de problème ?

— Aucun. Il vole comme un oiseau.

Nous échangeâmes un regard.

— Quand a lieu l'essai de nuit ?

— Samedi.

Cela nous donnait trois jours entiers.

— Vous êtes certain qu'il n'y a pas de problème ?

— Aucun, assura Erskine. Un appareil extraordinaire.

— Allez-y jeter un coup d'œil, dit Bernie. J'ai

un tas de papiers à remplir et il faut que je téléphone à M. Essex. Harry vous le fera visiter.

Il grimpa dans une jeep qui attendait et s'éloigna.

Harry et moi nous montâmes dans l'avion. Il était équipé afin de satisfaire à tous les besoins d'un grand patron : six cabines somptueusement installées en chambres ; la suite privée d'Essex était d'un luxe inouï. Il y avait une salle de conférence longue et étroite où dix personnes pouvaient prendre place, un petit bureau de secrétariat avec tout le nécessaire, machine IBM y compris, un bar, une petite cuisine merveilleusement équipée et au fond, deux cabines moins luxueuses pour le personnel.

— En fait, il ne manque qu'une piscine, dis-je en sortant. Dommage, non ? que ce saligaud de Mexicain gâche un tel luxe pour bourrer l'appareil de Cubains et d'armes.

Harry haussa les épaules :

— Ainsi va la vie. Pourvu que j'aie mon fric, moi, je me fous du reste.

— Alors, c'est pour samedi soir ? (Il hocha la tête.) Quelle impression ça vous fait, Harry ? De passer pour mort ? De ne plus pouvoir remettre les pieds aux Etats-Unis ?

— Bien sûr, c'est un rude pas à sauter. Mais c'est le seul moyen pour moi de rafler un pareil paquet.

— Vous marchez avec Bernie dans l'affaire des taxis ?

Il secoua la tête.

— Non. Je n'y crois pas. Je ramasse ma part du gâteau et je me tire. Et vous ?

— Moi, c'est pareil. Vous avez idée de l'endroit où vous irez ?

— Rio. J'ai des relations. Et vous ?

— L'Europe, peut-être. La première chose, c'est d'avoir le fric.

— Vous croyez qu'on risque d'avoir des pépins ?

— Telles que j'ai réglé les choses, non. (Je lui parlai de la création de la société et de ma conversation avec Kendrick.) Ça devrait marcher.

Nous grimpâmes dans la jeep pour aller à la tour de contrôle. Bernie nous rejoignit alors que nous prenions une bière. Il avait téléphoné à Paris pour avertir M. Essex que l'essai de nuit aurait lieu le samedi.

— Il faut que j'aïlle voir Kendrick, dis-je. Si l'opération est fixée à samedi, je veux le reçu de la banque. Bernie, faites charger les armes et les munitions. Il nous faut un automatique pour chacun. A part ça, qu'est-ce que vous pouvez nous dégoter ?

Bernie regarda Harry.

— Vous connaissez l'armurerie ?

— On a trois Armalites japonais, une arme fantastique, et quatre mitraillettes.

— Prenez-en un de chaque. Des grenades ?

— C'est faisable.

— Disons six.

Tous deux me regardèrent.

— Croyez-vous qu'il y aura du grabuge, Jack ? me demanda Bernie, le front couvert de sueur.

— Je veux m'assurer que nous serons en mesure de l'empêcher.

— Mais...

— Chargez les armes à bord. (Je me levai.) Je

vais voir Kendrick. On pourrait dîner ensemble pour tout mettre au point.

— Très bien, dit Bernie. Retrouvons-nous tous chez moi. Je commanderai le dîner.

— Vers huit heures et demie ?

— D'accord.

Je pris la Buick de Bernie pour me rendre à Paradise City. Trois heures plus tard, je frappai à la porte du pavillon de Bernie qui vint ouvrir. Harry, qui buvait un scotch avec des glaçons, se leva pour me préparer un verre.

— Ça a marché ? demanda Bernie. (L'air inquiet, il avait des cernes noirs sous les yeux.)

Je m'assis et pris le verre que me tendait Harry.

— Nous aurons le reçu vendredi. J'ai prévenu ce gros pédé que l'avion ne décollerait pas avant que nous l'ayons en main. (J'adressai un sourire à Bernie.) Détendez-vous, tout va bien, ça marchera.

Comment pouvais-je me douter qu'il allait arriver la seule chose à laquelle aucun de nous n'avait songé. Tout me paraissait parfaitement combiné. Je m'étais donné beaucoup de mal pour ça. Mais il survient toujours une tuile qui risque de faire foirer l'opération la plus soigneusement montée. Et il arriva un coup dur, je répète, qu'aucun d'entre nous ne pouvait imaginer.

CHAPITRE VII

Le vendredi après-midi, j'allai chercher le reçu de la banque chez Kendrick. Je lui annonçai que l'appareil serait livré le dimanche matin à la première heure et qu'il n'y avait aucun problème. Puis j'envoyai un câble à Aulestria pour dire la même chose. De retour à l'aéroport, je téléphonai à la Banque nationale du Mexique. Je demandai au directeur que j'avais rencontré si les fonds étaient arrivés. Il m'apprit qu'ils avaient été crédités au compte de la Société d'avions taxis Ruban Bleu. Il me semblait l'entendre faire des courbettes au bout du fil. Je transmis la nouvelle à Bernie et Harry.

— Maintenant, à vous de livrer l'avion, dis-je. Mon boulot est terminé.

Le vendredi après-midi, de quinze heures trente à dix-neuf heures, nous travaillâmes tous trois dans l'appareil. Je me familiarisai avec les réacteurs pendant que Bernie et Harry s'affairaient dans la cabine de pilotage. Tout se passa très bien. Le samedi matin, dans la tour de contrôle, Harry et Bernie mirent au point notre programme de vol. Les gars qui étaient sous mes ordres parurent étonnés quand je leur demandai de faire le plein de

carburant. Ils remplirent les réservoirs sous ma surveillance.

Le décollage de détournement était prévu pour vingt heures trente. A cette heure-là, il ferait nuit. L'après-midi, nous fîmes un vol d'essai jusqu'à Miami et retour. Tout se passa à merveille.

Harry avait chargé les armes à bord et je m'en occupai. Je cachai l'un des Armalite AR 180 ultra-rapide dans la chambre à coucher d'Essex, sous le matelas. C'était une arme à balles dum-dum 223, qui semait la mort instantanément. Je cachai le deuxième dans une cabine du personnel. Je dissimulai la mitrailleuse Thomson surnommée piano de Chicago dans le poste de pilotage. Je mis les six grenades à main dans un placard près de la porte de l'appareil. Il fut décidé que nous porterions les pistolets automatiques sur nous. Je montrai à Bernie et à Harry où j'avais caché les armes.

— Nous n'en aurons peut-être pas besoin. Mais s'il y a du grabuge, vous saurez où les trouver.

Cette perspective ne souriait visiblement pas à Bernie qui, pâle et inquiet, transpirait à grosses gouttes. Harry se contenta de hocher la tête.

Tout était réglé. Nous avions trois heures devant nous avant le départ. J'annonçai que j'allais faire mes bagages et rentrai chez moi. Je me servis à boire, allumai une cigarette et, après un instant d'hésitation, j'appelai mon père. J'allais lui parler pour la dernière fois. En attendant la communication, je me rendis compte qu'il me manquerait. Et de nouveau, je me demandai si j'avais raison de m'engager sur la voie que j'avais choisie.

Au bout d'un moment, j'eus mon père au bout du fil.

— J'étais en train de tondre la pelouse, Jack. Je viens seulement d'entendre la sonnerie.

Je lui demandai comment il allait.

— Très bien. Et toi ?

— Au poil.

Je lui dis que nous faisons un essai de nuit avec le Condor.

— C'est dangereux ?

Je me forçai à rire.

— Absolument pas. Simple question de routine, papa. J'avais un moment libre, et j'ai pensé à toi. J'ai été content de mes vacances. (Je voulais qu'il conserve un bon souvenir de notre dernier entretien.) Fameuse, notre dernière soirée ! On remettra ça.

— Tu es sûr que ce vol ne présente pas de risques ?

— Evidemment, papa, je voulais seulement t'entendre. Soigne-toi bien.

— Il n'y a rien qui cloche ?

— Tout est parfait. A bientôt, papa. (Et je raccrochai.)

Je restai les yeux fixés sur le mur d'en face. Je n'aurais pas dû l'appeler ; c'était une erreur. Il allait s'inquiéter. Il était perspicace et jamais je ne lui avais téléphoné de si loin. Enfin, au moins, j'avais entendu sa voix une dernière fois.

Je me servis encore à boire, puis je pensai à Mme Essex. Elle aussi, je mourais d'envie de l'entendre une dernière fois, mais j'hésitai. Trop risqué. Je jugeai préférable de ne pas appeler, mais après avoir tourné comme un ours en cage et bu un autre verre, je m'approchai du téléphone et composai le numéro des Essex. Si le maître d'hôtel répondait, je raccrocherais.

Ce fut elle qui répondit.

— Salut ! lançai-je.

— Oh ! C'est vous.

— Oui. Vous pouvez parler ?

— Oui, il ne rentre que mardi.

Quelle voix extraordinaire ! Je revis ce corps splendide, ces yeux violets.

— Vous me manquez, dis-je.

— Faisons quelque chose ce soir, Jack, proposai-elle d'un ton pressant. Jackson emmène sa femme au spectacle, on sera débarrassés de lui. Retrouvons-nous quelque part.

— Impossible, nous faisons un vol d'essai à vingt heures trente. Je ne peux me dégager.

— La barbe ! J'ai envie de toi, Jack.

— Dimanche soir, si vous voulez. (Je regrettais maintenant d'avoir appelé, sachant que dimanche soir, je serais au Yucatan.)

— Ta présence est indispensable pour ce vol ?

— Absolument. (Je regrettais vraiment de m'être lancé dans cette histoire. Je la savais têtue.)
Disons dimanche. D'accord ?

— Non. Jackson sera là. Lundi aussi. Il faut que ce soit ce soir.

— Impossible. Désolé. Je vous rappelle tout à l'heure. (Je raccrochai.)

C'était une erreur, pensai-je. Je n'aurais pas pu fermer ma grande gueule ! Je regardai l'heure : dix-neuf heures et des poussières. Pendant que je jetais mes affaires dans une valise, le téléphone sonna. Craignant que ce soit Mme Essex, je ne répondis pas. J'allai au restaurant et rejoignis Harry et Bernie devant un steak.

Bernie n'était pas dans son assiette. Il ne mangea pratiquement rien.

— Vous avez téléphoné à Pam ? demandai-je.

— Elle est en route pour Merida.

— Ça va ?

Il épongea sa figure en sueur avec son mouchoir.

— Je crois. Ça ne lui plaît pas, bien sûr, mais tout ira bien quand on se retrouvera.

— Ouais. (Puis, pour changer de sujet :) Que dites-vous de l'atterrissage de nuit en pleine jungle ?

— La météo est bonne. Je ne prévois pas de complications.

Je repoussai mon assiette et consultai ma montre. Il était vingt heures quinze.

— On ferait bien de se mettre en route. (Je me levai.)

— A toutes fins utiles, j'ai rempli le réfrigérateur de victuailles, dit Harry. On aura peut-être faim.

— Excellente idée.

— Aucune raison de s'en faire, fit Harry avec un sourire. Si on se perd, rien de tel pour le moral qu'un réfrigérateur bien garni.

— On ne se perdra pas, assura Bernie. Ne parlons pas de malheur.

Harry m'adressa un clin d'œil et, derrière Bernie, nous sortîmes dans la nuit étoilée pour prendre place dans une jeep. Nous savions tous les trois, que c'était notre dernière journée aux USA. C'était une pensée attristante. Personne ne dit mot tandis qu'Harry nous conduisait jusqu'au Condor.

L'équipe de techniciens au sol attendait. Le mécanicien-chef, un dénommé Thomson, leva le pouce à mon intention quand je sautai à terre.

— Tout est au poil, monsieur Crane, dit-il avec un petit sourire rusé ; je le dévisageai, intrigué.

Mais quand Bernie annonça : « On y va » je n'y pensai plus. Bernie et Harry montèrent dans la cabine de pilotage. Je fermai la porte et les rejoignis.

Bernie exécuta les opérations de contrôle, puis appela la tour.

— Okay, Fred ?

— Parfait. Rien dans le secteur, Bernie. La voie est libre.

Quelques minutes plus tard, nous décollions. Nous nous regardâmes.

— *Trois millions de dollars, nous voici !* s'écria Harry.

Je restai dans la cabine jusqu'au moment où Bernie mit le cap sur la mer.

J'étais nerveux, allai dans la salle de conférences, jetai un coup d'œil alentour, puis entrai à la cuisine. J'ouvris le réfrigérateur qui contenait tout un assortiment de conserves. Dépassant la suite d'Essex, je pénétrai dans la cabine où j'avais déposé ma valise. Je n'avais rien à faire pendant quarante minutes au moins. Je m'allongeai sur le lit, allumai une cigarette et tâchai de ne pas penser à l'avenir, sans succès. Je me répétais que j'abandonnais un emploi sensationnel qui me rapportait trente mille dollars par an, et que je laissais également tomber Mme Essex. Un million deux cent cinquante mille dollars ! Qu'allais-je faire de tout cet argent ? Il fallait commencer une vie entièrement nouvelle. C'était très bien de me dire que je vivrais en Europe. Seulement, je ne parlais pas d'autre langue que la mienne. Je me coupais définitivement du mode de vie que je connaissais. N'existait-il rien à part l'argent ? Alors, pourquoi m'étais-je lancé dans cette aventure ? Un peu tard pour y penser,

évidemment. Impossible de reculer maintenant. Dans quarante minutes, je serais mort pour mon père, Mme Essex et tous ceux qui me connaissaient. La situation était irréversible.

Par le hublot, je vis les lumières de Paradise City puis celles de Miami disparaître au loin. Je les regardai jusqu'au moment où la brume du large les effaça complètement, me rendant compte que je voyais tout cela pour la dernière fois.

Préoccupé par mes pensées, je regagnai le poste de pilotage.

Par-dessus l'épaule de Bernie, je consultai l'altimètre et constatai qu'il montait.

— Plus que dix minutes, dit Harry.

A vingt-cinq mille pieds, Bernie cessa de monter.

— Appelez Fred, Harry, dit-il d'une voix rauque. J'ai la tremblote.

Harry et moi échangeâmes un regard.

Il haussa les sourcils.

— Non, Bernie, dis-je en lui posant les mains sur les épaules. C'est vous qui avez eu l'idée de ce coup, à vous de jouer.

Il repoussa mes mains et épongea sa figure inondée de sueur.

— C'est vraiment indispensable ? demanda-t-il. Il est encore temps de faire demi-tour. Qu'est-ce qu'on décide ?

— Mais bon Dieu ! de quoi parlez-vous ? aboya Harry.

Bernie haussa les épaules d'un air impuissant.

— Oui. (Il tourna son visage blême vers moi.) Ça marchera, Jack ?

J'eus subitement envie de lui dire de faire demi-tour, mais alors que j'hésitais, Harry saisit le micro.

— Fred, fit-il d'un ton aigu, nous avons des

pépins ! Les deux moteurs bâbord sont en feu. Ces saloperies d'extincteurs ne fonctionnent pas.

J'entendis des cris à la tour de contrôle. Harry l'interrompit :

— Nous perdons de l'altitude, notre position...

Puis il débrancha la radio.

— Descendez, Bernie.

Comme un zombie, Bernie fit une manœuvre et l'appareil piqua en hurlant vers la mer.

Harry reposa le micro.

— Ça y est, dit-il. Comment est-ce que vous m'avez trouvé ?

— J'ai failli y croire. (Ça m'avait fait un drôle de coup. Mon hésitation avait réglé mon avenir.)

— Fred doit en faire dans son froc.

J'observai Bernie. Il commença à redresser. A présent, nous étions à huit cents pieds au-dessus de la mer. Il descendit plus bas encore. A trois cents pieds, quand je distinguai les vagues, il mit le cap sur le Yucatan.

— Ça s'arrose.

— Oui. Pour moi, un coca, Jack, dit Bernie d'une voix râpeuse.

— Pour moi aussi, fit Harry.

J'allai à la cuisine et sortis trois bouteilles de coca du réfrigérateur. J'entrepris de démouler la glace.

— Salut Jack ! me dit doucement une voix.

Je lâchai le bac à glace dans l'évier. Cette voix, je l'aurais reconnue entre mille. Le visage livide, je me retournai.

Sur le seuil de la cuisine, Mme Victoria Essex me souriait.

Je me rendis vaguement compte que le plancher vibrait et compris que Bernie avait mis le plein régime.

Une sueur froide m'ébranla. Mon cœur flancha, puis se mit à battre à coups précipités.

— Etonné, hein ? (Mme Essex se mit à rire.) Vous m'avez dit que c'était impossible. (Nouveau rire.) C'était une provocation, rien n'est impossible pour moi. Alors me voilà ! Le vol dure combien de temps ?

J'essayais de parler, mais j'avais la bouche sèche, et mon cœur battait si vite que j'avais de la peine à respirer.

Je la regardai bouche bée.

— Enfin, Jack, qu'y a-t-il ? Vous n'êtes pas content ?

— Que faites-vous ici ? croassai-je.

Les splendides sourcils se froncèrent.

— Comment ça, ici ? Cet avion est à moi ! Que voulez-vous dire ?

— Comment êtes-vous montée à bord ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai dit au mécanicien-chef que je voulais partir avec vous.

Je me rappelai le sourire rusé de Thomson.

— Il s'agit d'un vol d'essai. (J'avais récupéré et réussi à faire fonctionner mon cerveau.) M. Essex serait fou furieux de vous savoir à bord. Il peut y avoir du danger.

— Je m'en fous. D'ailleurs Lane n'en saura rien. (Elle entra à la cuisine.) Vous n'êtes pas content !

— Mais Thomson vous dénoncera !

— La barbe ! Il a aussi peur de moi que Jackson. Je vous ai demandé combien de temps allait durer le vol.

— Trois heures, je n'en sais rien.

— Allons inaugurer le lit de Lane. J'ai envie de toi.

Moi, j'avais autant envie d'elle que d'attraper le cancer.

— Je dois leur porter à boire.

— Allez-y. J'attends dans l'appartement. (Elle tendit la main et me caressa le visage.) Ce sera une expérience nouvelle pour tous les deux.

Cette caresse me sembla être le baiser de la mort. Je la regardai partir et entrer dans la suite d'Essex. Des questions sans réponse m'emplirent la tête.

Fallait-il mettre Bernie et Harry au courant de sa présence ? Faire demi-tour ? Impossible puisque nous avions averti la tour de contrôle que nous tombions. Nous avions dépassé le point de non-retour. Alors, que faire ? J'essayais d'imaginer le sort qui attendait Mme Victoria Essex si les malfrats mexicains la voyaient, et je chassai cette pensée. J'avais réussi à convaincre Bernie de ne pas emmener Pam qui pouvait passer pour une mocheté à côté de Mme Essex. J'avais idée que ni Bernie ni Harry ne se préoccuperaient de son sort. Ils avaient tous les deux de bonnes raisons de la haïr. Mais elle m'avait porté le coup fatal et jamais je ne supporterais de la voir violer par cette bande de métèques.

Avant d'annoncer la nouvelle à Harry et Bernie, je devais lui expliquer dans quel pétrin elle s'était fourrée. Je portai les cocos dans la cabine de pilotage.

— Vous y avez mis le temps, dit Harry en prenant son verre. Je meurs de soif.

— Excusez-moi, j'ai eu du mal à démouler la glace.

Il sourit.

— On a de la chance, pas un bateau en vue.

— Pas de problème, Bernie ? demandai-je, mon cœur battait à se rompre.

Il termina le coca et me rendit le verre vide.

— Jusqu'à présent, ça va.

Harry avait le casque de radio, un écouteur sur l'oreille, l'autre sur son cou.

— Fred a prévenu la marine.

— On arrivera, Bernie ? m'enquis-je.

— Bien sûr. A cette altitude, le radar ne peut pas nous repérer.

— Très bien. Je vous laisse, je vais faire un petit somme.

— Vous allez essayer le lit Essex ? fit Harry en riant. Le saint des saints ne doit pas pouvoir se passer d'une femme !

J'essuyai la sueur qui dégoulinait sur mon menton.

— A tout à l'heure, dis-je.

Je m'éloignai et entrai dans la suite Essex. Elle était couchée sur le grand lit circulaire, nue sous le drap qu'elle avait tiré sur elle.

— Viens, Jack. Nous n'avons pas beaucoup de temps. (Elle me tendit les bras.) Les autres sont occupés ?

Je fermai la porte et tirai le verrou.

— Vous êtes dans le pétrin, dis-je. Et moi aussi. Elle me regarda avec étonnement.

— Comment ça ?

— On est en train de détourner l'avion.

Dans ses yeux, l'éclair de désir s'éteignit. Sa bouche se pinça, son visage devint un masque dur. Mme Victoria Essex n'était pas Mme Victoria

Essex pour rien... Son cerveau fonctionnait à l'allure du vif-argent.

— Olson et Erskine sont en train de voler l'avion ?

— C'est ça.

— Et vous êtes dans le coup ?

— Oui.

Je fus obligé de l'admirer : elle était aussi calme qu'un évêque devant une tasse de thé.

— Où allons-nous ?

— Au Yucatan. On y sera dans deux heures et demie avec de la chance.

Elle rejeta le drap et sortit du lit. Je la regardai aller nue, chercher ses vêtements, puis s'habiller rapidement sans faire d'histoires.

Elle s'approcha de la glace et passa un peigne dans ses cheveux. Constatant qu'elle était toujours l'éblouissante Mme Essex, elle se retourna lentement pour me regarder.

— Nous avons le temps. Je vais parler à Olson. C'est lui qui a eu cette brillante petite idée ?

— Oui.

— Alors je vais lui dire de faire demi-tour et de rentrer.

Elle regarda la porte mais comme je ne bougeai pas, elle me brava.

— Laissez-moi passer, Jack.

— Il y a trois millions de dollars en jeu, dis-je tranquillement. Vous ne réussirez pas à faire changer Olson et Erskine d'avis.

— Laissez-moi passer ! (Ses yeux lançaient des éclairs.) Je vais lui parler.

— Réfléchissez. Olson n'a pas besoin de vous, Erskine vous déteste, si vous entrez dans le poste

de pilotage, Erskine vous assomme et vous jette à la mer. Je vous le répète, vous êtes en danger.

Elle me dévisagea longuement.

— Et avec vous, Jack, est-ce que je suis aussi en danger ?

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous. Enfin, bon Dieu, pourquoi êtes-vous montée à bord ?

— Que dois-je entendre par : « tout ce que je pourrai » ?

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous protéger.

— Très aimable à vous. (Elle se retourna et s'approcha du grand lit circulaire.) Je préfère m'en charger moi-même.

Avant que j'aie pu bouger, elle avait sorti l'Armalite caché sous le matelas et le braquait sur moi.

— Ne bougez pas. (Au ton de sa voix, je me raidis.) Personne ne m'enlèvera ! Ne croyez pas que je ne sache pas me servir de cette arme. Avancez Jack, nous allons au poste de pilotage.

— Ça ne vous servira à rien, assurai-je. Je suis de votre côté, mais nous ne pouvons plus faire machine arrière.

— C'est ce qu'on verra. Avancez.

Je me demandai comment réagiraient Bernie et Harry en me voyant entrer dans la cabine tenu en respect par Mme Essex. Je tirai le verrou et passai dans le couloir. A mon idée, elle ne tirerait pas si je me jetais sur elle.

Subitement, je pris le parti de demeurer neutre. Si elle parvenait à obliger Bernie à ramener l'avion, je marcherais avec elle. Si Harry et Bernie étaient assez malins pour lui résister, je me rangerais de leur côté. C'était à elle de jouer.

Parce que j'étais un peu amoureux d'elle, et je ne savais pas exactement que faire d'un million et quart de dollars, j'entrai comme un zombie dans le poste de pilotage.

Harry tourna la tête.

— Vous n'avez pas dormi longtemps, Jack. Votre conscience vous tracasse ?

Je m'écartai et Mme Essex parut sur le seuil, son arme braquée sur Bernie et sur lui. Bouche bée, Harry écarquilla les yeux, puis fit mine de se lever.

— Ne bougez pas, aboya-t-elle.

Harry se rassit.

— Nom de Dieu ! Bernie, regardez qui est là !

Bernie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, regarda fixement la femme, puis le fusil ; son teint devint de la couleur d'un hareng en saumure.

— Vous ne détournerez pas cet avion, dit-elle. Faites demi-tour. On rentre à l'aéroport.

Harry découvrit ses dents dans un sourire féroce.

— Ça, pas question. Et vous ne pouvez rien faire, mon chou. Ce flingue est inutile. Si vous tirez, nous piquons tous à la mer.

— Je vous ordonne de faire demi-tour.

Harry haussa les épaules.

— Dégage, cul en chaleur. Tu me fais suer. (Il se tourna sur son siège pour la regarder.)

— Olson ! Vous m'entendez, fit-elle sans se laisser démonter. Faites faire demi-tour à l'avion et rentrez à l'aéroport.

Sans un mot, Bernie fixait le tableau de bord comme s'il n'avait pas entendu l'ordre qu'elle venait de lui donner.

Elle me lança un regard étincelant de rage.

— Obligez-le à rentrer, Jack.

— C'est ça... allez-y, Jack, faites-nous rentrer !

ricana Harry. (Puis la foudroyant du regard, il aboya :) Fous le camp d'ici, putain pourrie de pognon. Dehors !

Elle hésita un instant avant de courir jusqu'à la suite d'Essex. Elle claqua la porte.

Harry me dévisagea.

— Voyons, comment se fait-il qu'elle soit à bord ?

— Thomson l'a laissée monter.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bernie d'une voix étranglée.

— Laissons les métèques lui régler son compte, dit Harry. Après tout, hein, on s'en fout.

— Non, dis-je.

Son regard se durcit.

— Tiens, tiens ! vous êtes sérieusement mordu, Jack ?

— On ne peut pas la laisser tomber dans les mains de ces salopards.

— Et pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Ça vous touche, vous ?

— Oui. Ecoutez Bernie, détourner cet avion est une chose, mais enlever Mme Lane Essex en est une autre. La pression sera...

— Ah ça va, lança Harry. Nous sommes tous morts et à la flotte. Vous vous rappelez ? Thomson dira qu'elle était à bord. Essex la croira à la baille avec nous. Donc aucune pression à craindre.

— Il a raison, dit Bernie. On ne lui a pas demandé de venir Maintenant qu'elle est ici, qu'elle se débrouille.

— Allez lui tenir la main, Jack, ironisa Harry. Nous, on a du boulot.

Sortant de la cabine de pilotage, je gagnai la suite. Je frappai à la porte.

— C'est moi : Jack.

— Laissez-moi. Personne n'entrera ici, personne !

— Il faut que je vous parle.

— Personne n'entrera ou je tire !

— C'est inutile. Voyons, soyez raisonnable, laissez-moi entrer.

Un coup de feu sec me fit sursauter. La balle de 233 traversa le haut de la porte et passa à une quinzaine de centimètres au-dessus de ma tête. Beaucoup trop près à mon goût. Je reculai précipitamment.

— La prochaine fois, je tire plus bas.

— Comme vous voudrez. Dans ce cas, vous êtes absolument seule.

— Je me débrouillerai.

J'allai mettre les autres au courant. Harry se mit à rire.

— Pourquoi se biler ? On livre le zinc et on laisse les malfrats l'embarquer. Ça leur fera plaisir.

— Réfléchissez ! Elle est armée, personne n'approchera d'elle.

— Ils l'auront à l'usure. Il va faire une chaleur à crever là-dedans dès que les climatiseurs ne fonctionneront plus après l'atterrissage. Combien de temps croyez-vous qu'elle tiendra sans rien à boire ni à manger ?

C'était une chose à laquelle je n'avais pas pensé.

Nous volions depuis cinquante minutes au-dessus du golfe du Mexique à trois cents pieds au-dessus de la mer. J'étais installé sur un tabouret derrière Bernie tandis que Harry écoutait la radio, les écouteurs collés aux oreilles.

Je pensais à Mme Essex seule dans l'appartement et me demandais ce qu'elle faisait. Elle ne manquait pas de cran. Que lui arriverait-il, une fois l'appareil posé ? Était-il possible de la dissimuler et de l'emmenner ? Bernie et Harry ne feraient certainement rien pour m'aider. Nous allions atterrir dans la jungle, au milieu des hommes de main d'Orzoco. Comment la faire passer inaperçue ?

— La nouvelle est annoncée, dit brusquement Harry. Le monde sait maintenant que la fabuleuse, l'éblouissante Mme Essex était à bord et qu'elle s'est abîmée dans la mer comme les intrépides hommes-oiseaux. Ce sera demain à la une de tous les journaux. Qu'en dites-vous, Bernie ?

Bernie pilotait dans le plus profond silence. Je voyais la sueur couler sur sa nuque ; à en juger par ses cheveux gris, on aurait cru qu'on l'avait coiffé d'un seau d'eau.

— Les malfrats doivent drôlement saliver, poursuivit Harry. Je vais bien rigoler de les voir tripoter cette salope avec leurs mains sales ! Elle l'a pas volé.

— Fermez-la !

Il me lança un œil noir.

— Elle vous a fait perdre la boule, hein, connard ?

— Je vous ai dit de vous taire.

Je me levai, puis sortis.

— Hé, Jack !

Je me retournai. Harry quitta la cabine, ferma la porte et longea la travée centrale. Il me rejoignit, le regard méchant.

— Mettons-nous bien d'accord, grogna-t-il. Au point où nous en sommes, pas question de louper notre affaire. Nous sommes tous dans le coup pour

trois millions de dollars. Cette pute, qu'est-ce qu'elle est pour vous ?

— Je ne supporterai pas de la laisser violer par une bande de salauds, dis-je d'un ton calme. Il faut la sortir de ce pétrin.

Il secoua la tête.

— Non ! Qu'elle aille se faire foutre ! Elle s'est royalement foutu de ma gueule à une époque, et ça je ne l'oublierai pas. C'est la dernière des traînées. Si vous avez une idée derrière la tête, je ne marche pas avec vous. Compris ?

— Vraiment ! (La moutarde me montait au nez.) Qu'allez-vous faire alors ?

Il me foudroya du regard.

— Personne — et vous pas plus que d'autres — ne me privera de ma part.

Il fit ensuite un geste qui me mit hors de moi. Pour appuyer ses dires, il m'enfonça l'index dans les côtes.

— Je me fous éperdument que vous soyez dingue de cette pute...

Je lui collai un gnon à la mâchoire, pur réflexe que je regrettai aussitôt. Il s'effondra comme un bœuf à l'abattoir et sa nuque alla heurter la rangée de clous dorés qui bordaient le plancher. Je le regardai puis m'agenouillai et lui soulevai la tête. Du sang me colla à la main. Un frisson me parcourut. Est-ce que je l'avais tué ? Je constatai qu'il respirait, mais il semblait en mauvais état. Je reposai doucement sa tête et me levai.

— Alors, les voleurs se bagarrent entre eux !

Victoria se tenait sur le seuil de la suite Essex, l'Armalite à la main. Je la regardai.

— Olson sera incapable d'atterrir sans son concours, dis-je hors d'haleine. Il n'est pas dans son

assiette. Faites quelque chose. Remettez cet homme sur pied.

— Plutôt crever que toucher ce salaud ! fit-elle, le visage de marbre.

— Ça risque bien d'arriver, pauvre conne !

Je courus à la cabine de pilotage. A travers le Plexiglas, je vis une plage de sable, puis la jungle.

— Bernie, Harry vient d'avoir un accident. Il s'est évanoui.

La chemise et la tête inondées de sueur, il ne bougea pas, ne dit pas un mot.

— Bernie ! hurlai-je. Vous m'entendez ?

— Ne me touchez pas, croassa-t-il.

— Prenez de l'altitude, nous sommes trop bas.

Nous n'étions plus qu'à deux cents pieds au-dessus de la jungle impénétrable. Il poussa un soupir qui me glaça en tirant sur le manche. Le nez de l'appareil se souleva. Nous volions maintenant nettement au-dessus de la forêt vierge.

— Plus haut, montez !

— Pour l'amour du ciel, Jack, laissez-moi tranquille.

La bizarrerie de son comportement me terrifia. Sa rigidité, la sueur, et maintenant, sa voix.

Je retournai dans la travée secouer Harry qui demeura inconscient. Je me précipitai à la cuisine, remplis une cuvette d'eau et courus lui en asperger le visage. Aucune réaction.

Toujours sur le seuil, Mme Essex m'observait.

— Faites quelque chose ! hurlai-je. Olson est incapable de poser seul l'appareil. Remettez cet homme sur pied.

Elle se retourna, entra dans l'appartement et claqua la porte. Je l'entendis tirer le verrou. J'exami-

nai Harry un instant et me précipitai dans la cabine.

Nous avions encore perdu de l'altitude et nous volions à moins de cent pieds au-dessus de la jungle touffue.

— Bernie, remontez, criai-je.

Il fit un faible effort pour tirer le manche, puis un gémissement de souffrance lui échappa.

— Bernie, qu'est-ce qui ne va pas ? vous êtes malade ? (Je me glissai sur le siège du copilote.)
Bernie !

— Mon cœur... je meurs. (Il tomba en avant.)

Son corps poussa le manche en avant et l'appareil piqua du nez.

Au moment où j'entendis le pont inférieur de l'avion s'écraser dans les arbres, je relevai tous les leviers et coupai les moteurs. Dans la fraction de seconde suivante, les yeux de Bernie se révulsèrent et je compris qu'il était mort.

Le choc me projeta à l'arrière de la cabine.

L'obscurité m'enveloppa et je glissai dans l'inconscience.

CHAPITRE VIII

J'émergeai d'un abîme noir et profond avec l'impression que je me noyais ; je sentais que ma figure était mouillée. L'eau qui s'égouttait sur moi était chaude et, en reprenant connaissance, je me rendis compte que c'était la pluie.

— Allez, allez, me criait la voix que j'aurais reconnue entre mille. Vous n'avez rien.

J'ouvris les yeux et vis la lumière de l'aube poindre entre le sommet des arbres. Je réussis à m'asseoir. Je m'aperçus que j'avais mal à la tête et une douleur lancinante à l'épaule.

— Jack !!

— Ça va, ça va. Une minute, bon sang.

De la main, je m'essuyai la figure, clignai des yeux et la vis debout à côté de moi. Elle avait l'air d'un chat qu'on aurait plongé dans une bassine, le chemisier et le pantalon collés au corps, les cheveux comme des queues de rat. Elle n'avait plus rien de commun avec la fabuleuse et éblouissante Mme Victoria Essex.

Je regardai autour de moi. Assis dans de la gadoue, je me trouvais au milieu d'arbres arrachés. La pluie tombait à verse. J'eus l'impression d'être

enveloppé dans de l'ouate imbibée de vapeur tant la chaleur moite était étouffante.

— Levez-vous ! (Je la regardai.) Vous n'avez rien ?

— Non. Vous non plus. Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ?

Je me levai péniblement et m'appuyai contre un arbre.

— Olson a eu une crise cardiaque.

Je me retournai et regardai les débris de l'avion. Nous avions eu de la chance. Il n'y avait pas de gros arbres. L'avion avait fauché la jungle comme une faucille. Les ailes et les réacteurs s'étaient détachés, mais le fuselage paraissait intact. La queue avait disparu.

— Comme accident, c'est plutôt sérieux, dis-je. Comment suis-je sorti de là ?

— Je vous ai tiré de la carlingue.

Je la regardai fixement.

— Eh bien, vous êtes une femme formidable.

— J'ai craint que l'appareil prenne feu.

Je me rappelai Harry.

— Et Erskine ?

— Aucune idée. (Le ton indiquait qu'elle s'en moquait.) Qu'allons-nous faire maintenant ?

J'essayai de penser, mais je n'avais pas encore l'esprit bien clair.

— Il faut que je trouve Harry.

— Lui, on s'en fout. Trouvons d'abord un abri.

A pas incertains, je m'approchai de l'épave. Je regardai à l'intérieur du poste de pilotage qui s'était détaché du fuselage. Bernie était assis aux commandes, la tête sur la poitrine. Je me hissai dans la cabine, ouvris un placard et en sortis une puissante torche électrique. Je projetai le faisceau

lumineux sur le visage du mort, puis descendis en grimaçant et pénétrai dans le fuselage. Harry se trouvait là où je l'avais laissé. Une mare de sang formait un halo sinistre autour de sa tête. Il avait la bouche ouverte et les yeux sans vie. Un frisson d'horreur me parcourut l'échine. L'avais-je tué ou était-il mort dans l'accident ? Quand je l'avais quitté, il respirait. Je baissai les yeux vers lui.

— Vous l'avez tué, n'est-ce pas ? demanda-t-elle après avoir grimpé dans l'avion pour me suivre.

— Je n'en sais rien. Si je l'ai tué, c'est à cause de vous.

Nous nous dévisageâmes un moment puis, me repoussant, elle essaya de pénétrer dans la suite Essex, mais la porte était coincée.

— Ouvrez. Je veux me changer. Je suis trempée.

— Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que nous partions au plus vite. Alors, mouillée pour mouillée...

Elle me foudroya du regard.

— J'ai l'intention de rester ici jusqu'à ce qu'on me retrouve.

— Nous avons vendu cet appareil trois millions de dollars à un révolutionnaire mexicain. Il sera enchanté de mettre la main sur vous. Ça lui permettra de demander double rançon.

Les yeux violets s'écarquillèrent.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Nous ne devons pas être à plus de vingt kilomètres de la côte. Une fois arrivés là, vous téléphonerez à votre mari et il enverra un avion nous chercher. Ça sera long et pénible, mais il n'y a rien d'autre à faire. Attendez ici.

Je grimpai jusqu'à la cabine où j'avais laissé ma valise. Je la vidai sur le lit, ne gardai que trois

paquets de cigarettes et allai à la cuisine. Je mis dans ma valise quelques conserves, trois bouteilles de tonic, trois cocas, un décapsuleur et un ouvre-boîtes.

— Venez, dis-je. (Je l'aidai à descendre sous la pluie torrentielle.)

Les pieds dans la boue, je lui tendis la valise et grimpai ensuite dans le poste de pilotage. Je décrochai la mitrailleuse Thompson et cherchai dans le placard une boussole de poche. Le cadavre de Bernie commençait à se recouvrir de mouches. J'eus mauvaise conscience de l'abandonner, mais il fallait partir.

— Je déteste cette pluie, dis-je en rejoignant Victoria.

— Vous n'êtes pas le seul.

L'arme à la bretelle, je pris la valise et me mis en route dans la jungle.

Les deux heures qui suivirent furent infernales. Bien pires encore pour Victoria que pour moi. Grâce à mon expérience de la jungle du Viêt-nam, je savais à quoi m'attendre car, simple mécanicien de bombardiers, j'avais néanmoins suivi un entraînement dans la brousse.

La pluie qui tombait sans arrêt à travers les arbres ne nous laissait aucun répit. Je ne quittais pas la boussole des yeux. Je savais que la côte se trouvait quelque part au nord-est. Mais à certains moments, la jungle était si dense que nous devions faire un détour. Sans boussole, nous nous serions très certainement perdus.

Elle me collait aux talons. Sachant que nous en avions pour longtemps, je m'obligeai à marcher d'un pas régulier. Nous atteignîmes enfin une clairière où des arbres avaient été abattus. Il restait

des traces d'un feu depuis longtemps éteint qui avait brûlé le petit bois. Je m'arrêtai au bord de la clairière. Je regardai à droite, puis à gauche, et tendis l'oreille. Je n'entendis que le martèlement de la pluie. Je me retournai pour regarder Mme Essex. Les traits tirés, elle avait la figure constellée de piqûres de moustiques. Je vis ses seins poindre à travers le chemisier mouillé. Je regardai ses pieds. Ses mocassins de chevreau blanc étaient couverts de taches de sang. Sans proférer la moindre plainte, elle avait supporté ce calvaire.

— Vos pieds ! m'écriai-je.

— Vous occupez pas. (Elle s'obligea à sourire.) Apitoyez-vous plutôt sur votre sort.

— Vous avez faim ou soif ?

— Pas encore. Si je m'assieds, je serai incapable de me relever.

Nous échangeâmes un regard et je vis qu'elle disait vrai.

— Bien. Continuons.

D'une claque, j'écrasai un moustique qui s'était posé sur mon cou et nous reprîmes la route. Après avoir traversé la clairière, nous pénétrâmes de nouveau dans la jungle. J'avançais prudemment, car cette clairière m'apprenait qu'il y avait un village dans les environs et je savais que nous étions trop près de la piste d'Orzoco pour prendre des risques.

Heureusement, je n'avais pas oublié ma formation de combat de brousse. Alors que nous marchions sur le sentier détrempe, je perçus soudain un bruit qui m'alerta aussitôt. Je saisis Vicky par le bras — dans ma pensée, elle était maintenant tout simplement Vicky, non plus la belle Mme Essex — et la tirai de côté à l'abri des buissons. Elle me suivit sans résister. Nous tombâmes

pourtant dans une mare d'eau boueuse et je lui accordai mentalement un bon point. Accroupis, nous attendîmes. Trois Indiens Yucatans portant des haches à large fer passèrent sur le sentier. Ils avançaient à pas rapides et je ne réussis qu'à les entrevoir avant qu'ils ne disparaissent.

— Nous sommes à proximité d'un village, murmurai-je. C'est trop près. Il faut mettre le cap à l'est, ensuite au nord.

Abandonnant le sentier, nous pataugeâmes au prix de gros efforts dans des marais encombrés de plantes. Mais elle tint bon. Subitement la pluie cessa et le brouillard s'éleva de la terre humide. Le soleil apparut telle une épée scintillante sortie de sa gaine. La chaleur devint bientôt infernale. La gorge sèche, nous étions en nage.

Les moustiques ne nous laissaient pas un moment de répit. J'avais les bras et la figure enflés. Je m'arrêtai pour regarder Vicky. Dans quel état elle était ! Dans le visage boursoufflé par les piqûres d'insectes, je ne reconnus pas les yeux violets indomptables.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? croassa-t-elle.

— Assez joué les femmes de forte trempe, dis-je. On se repose un instant.

Elle m'observa, puis sa figure se plissa, elle tomba à genoux dans la gadoue, et le visage enfoui dans ses mains couvertes de boue, elle se mit à sangloter.

Je posai la valise et le fusil dans les buissons, je m'agenouillai et la pris dans mes bras. Elle se cramponna à moi et je la serrais comme un enfant. Nous sommes restés plusieurs minutes ainsi sous l'assaut ininterrompu des moustiques. Elle cessa de pleurer, puis me repoussa.

— Ça va maintenant, dit-elle d'un ton ferme. Excusez cette exhibition ridicule. Mangeons.

— Ben, vrai, vous avez du cran, fis-je en ouvrant la valise.

— Vous croyez ? (Elle regarda ses mains rouges et gonflées.) Si je suis dans le même état que vous, je dois être affreuse.

Je lui souris.

— Au moins, vous êtes humaine.

J'ouvris une boîte de haricots et une de goulasch. Nous mangeâmes ce ragoût à l'aide de cuillers en plastique collées aux boîtes.

— Vous me tirerez de là, Jack ? demanda-t-elle subitement.

— J'essaye.

— Vous n'avez pas peur de rentrer aux Etats-Unis ?

— Je n'y ai pas pensé. Pour l'instant, ma seule préoccupation, c'est de nous sortir d'ici.

Elle me dévisagea.

— Et vous renoncez à trois millions de dollars ?

— Un million. Nous devons partager en trois.

— Ça ne vous fait rien ?

Je haussai les épaules.

— En effet, c'est curieux. Au début, je voulais cet argent à tout prix. Par la suite, en réfléchissant, je me suis rendu compte que je ne saurais pas qu'en faire. Vous m'avez dit vous-même que, malgré votre fortune, vous vous ennuyiez. Je n'ai pas envie que ça m'arrive.

— Vous continueriez à travailler pour mon mari si c'était possible ?

— On ne me le proposera pas.

— Si. J'ai réfléchi. Je dirai à Lane que nous sommes tombés en mer, que nous avons été les

seuls survivants vous et moi. Nous nous sommes cramponnés à des débris flottants et vous m'avez amenée au rivage. Si je le dis, il me croira et il fera beaucoup pour vous.

Je la regardai avec des yeux ronds.

— Vous seriez prête à raconter de pareils bobards pour me sauver la mise ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Vous êtes le premier homme qui m'ait traitée convenablement. Vous représentez quelque chose pour moi.

J'essayai de réfléchir, mais j'avais mal à la tête. Ça paraissait la solution idéale. Au lieu de moisir des années en prison pour piraterie aérienne, j'aurais un emploi de trente mille dollars par an dans les Entreprises Essex, sans compter Vicky.

— Je vous tirerai de là, assurai-je. Je...

On entendit approcher un hélicoptère.

— Ne bougez pas.

Je regardai prudemment vers le ciel.

Comme nous étions bien abrités par les arbres, j'étais sûr qu'on ne pouvait pas nous voir.

Quelques instants plus tard, je vis passer l'hélicoptère juste au-dessus des arbres. De couleur vert foncé, il portait la cocarde mexicaine. Il disparut aussi vite qu'il était venu.

— Ils cherchent l'épave, déclarai-je en me relevant péniblement. Nous avons sans doute parcouru une vingtaine de kilomètres. Ça n'est pas assez. Quand ils s'apercevront que nous ne sommes pas à bord, ils se mettront à notre recherche. En route !

Lui saisissant le poignet, je la mis debout. Elle s'effondra contre moi en poussant un cri de douleur.

— Mes pieds ! haleta-t-elle. Je suis incapable de faire un pas.

— Même si je dois vous porter, il faut partir.

Elle me repoussa, fit quatre pas en vacillant.

— Ça va, j'y arriverai, dit-elle, le visage livide.

— Vous êtes courageuse.

— Inutile de prendre un air supérieur.

Je saisis la valise, passai le fusil sur mon épaule et me remis en route. J'adoptais une allure lente mais régulière afin de lui permettre de me suivre et je me retournais sans cesse. Elle avançait en boitillant, tête baissée, dans une nuée de moustiques, mais elle marchait.

Au bout d'une heure, la jungle commença à s'éclaircir devant nous.

— Reposez-vous, dis-je. Attendez ici, nous approchons peut-être d'une route. On dirait que nous sortons de la jungle.

Elle tomba à genoux. Je posai la valise à côté d'elle.

— Je reviens tout de suite.

Incapable de parler, elle resta agenouillée sur place, la tête dans les mains.

J'avançai rapidement. Au bout de quelques minutes, je sortis de la jungle. J'avais deviné juste. Devant moi s'étirait une large route de terre. Alors que j'hésitais, j'entendis approcher un camion. Je reculai m'abriter dans les broussailles.

Un vieux camion rouillé chargé de fûts de mazout conduit par un Mexicain jeune et maigre passa. Il prit le virage et disparut.

Je songeai que nous réussirions peut-être à nous faire emmener jusqu'à la côte. D'après ma boussole, le camion se dirigeait vers la mer. Vers Progreso peut-être.

Je retournai rapidement vers l'endroit où j'avais laissé Vicky.

La valise était toujours là, par conséquent, j'étais sûr de ne pas me gourrer. Mais Vicky avait disparu.

Dans la touffeur, au milieu du nuage de moustiques qui bourdonnaient autour de ma tête, je me rappelai le Viêt-nam. Je revoyais le grand sergent-chef taillé en athlète chargé de notre entraînement dans la brousse. « Si on est observateur, chaque feuille, chaque branche d'arbre, chaque herbe révèle quelque chose, Alors, cherchez. Cherchez les traces du passage d'un homme. En regardant bien, vous les trouverez. »

Je vis dans la boue les empreintes des genoux de Vicky. Elle était dans cette position, à demi inconsciente quand je l'avais quittée. Je découvris ensuite la marque d'un pied nu, puis un autre, puis deux. Des empreintes larges, aux orteils écartés arrivaient à l'endroit où était agenouillée Vicky. Puis elles repartaient en sens inverse en direction de la jungle.

Je détachai le Thompson, puis avançai rapidement et sans bruit sur le sentier. Les traces de pas imprimées dans la boue épaisse étaient faciles à suivre.

Ils étaient deux dont l'un portait Vicky. Ses pieds avaient laissé dans la boue une empreinte plus profonde. Je fonçai. Dix minutes après, je les repérai par le son. Ils trottaient avec peine dans la jungle et je pressai encore le pas. Peu importait qu'ils m'entendent. Avec mon fusil, j'étais capable de leur tenir tête. Je me mis à courir et je les vis devant moi. Deux Indiens Yucatans. Le premier

portait Vicky jetée comme un sac sur son épaule. L'autre courait sur ses talons.

Ils m'entendirent. Celui qui était derrière fit volte-face. Il tenait à la main une hache scintillante. Ses lèvres découvraient ses dents, puis il se précipita vers moi en poussant un grognement. Je tirai une courte rafale du Thompson et sa poitrine nue se transforma en une masse sanglante. Lâchant Vicky, l'autre Indien se retourna. Il dégainait son couteau quand mes balles le touchèrent à la tête.

Je retournai Vicky et m'aperçus qu'elle était évanouie. Je la hissai sur mon épaule, ramassai le Thompson puis, à pas lents, je me dirigeai péniblement vers la route de terre.

Alors que j'avançais en trébuchant, j'entendis un hélicoptère au-dessus de moi. A l'ombre d'un arbre, j'attendis qu'il soit passé pour reprendre mon chemin.

Quand j'atteignis la route, j'étais à bout de souffle et mon cœur battait à se rompre. Je posai doucement Vicky à terre. Ses yeux s'ouvrirent.

— Tout va bien, dis-je. On s'en sortira.

Elle m'observa d'un regard absent, puis ses paupières se fermèrent.

Je m'assis à côté d'elle au bord de la route, le fusil à portée de main. Je tendis l'oreille et patientai.

Plus d'une demi-heure plus tard, je perçus un bruit de moteur. Je me levai et me postai au bord de la route. Un camion conduit par un gros Mexicain apparut. Dans un ronflement infernal, il roulait sur le chemin de terre, soulevant un nuage de poussière rouge. J'avançai sur la route pour faire signe au chauffeur. Il me regarda et accéléra. Si je n'avais pas sauté de côté, il m'écrasait.

Le camion disparut dans la poussière. J'injuriai le routier sans lui en vouloir cependant. Vu l'état où j'étais, il avait de bonnes raisons pour ne pas s'arrêter.

Dans la jungle, je trouvai une longue branche cassée que je traînai sur la route. Elle bloqua le passage aux trois quarts. Le premier camion qui se pointerait serait obligé de s'arrêter.

Je retournai auprès de Vicky. Elle était assise, l'air hébété.

— Comment vous sentez-vous ?

— Que s'est-il passé ? J'ai dû m'évanouir.

Manifestement, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était tombée entre les mains des Indiens. Ce n'était pas le moment de le lui apprendre.

— J'ai barré la route. Comme ça, le premier camion qui passera sera forcé de stopper. Il nous emmènera.

— Le chauffeur va faire une drôle de tête en nous voyant. (Vicky réussit à rire.) Aidez-moi à me lever.

— Restez assise et reposez-vous.

Elle me regarda.

— Vous êtes formidable, dit-elle. Sans vous, je n'aurais pas survécu.

Je levai la main.

— Voilà un camion. (Je l'aidai à se lever.) Vous pourrez tenir debout ?

— Oui.

Elle me repoussa et parvint en sautillant au bord de la route. Le poids lourd roulait très vite. Le chauffeur aperçut la branche et écrasa la pédale de frein. Le camion stoppa net, les pneus fumant.

Maigre, d'un certain âge, un vieux sombrero

rejeté sur la nuque, vêtu d'un costume blanc sale, le conducteur descendit de la cabine.

Au moment où il commençait à dégager la branche, je fis un pas en avant, mais Vicky m'arrêta.

— Laissez-moi faire. Ne lui montrez pas le fusil.

Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle avança sur la route. Le Mexicain la regarda bouche bée. Elle se mit à lui parler couramment en espagnol et je compris pourquoi elle avait tenu à mener elle-même les pourparlers.

Il écouta, puis hocha la tête et sourit. Elle se retourna pour me faire signe. Je n'hésitai qu'un instant. Abandonnant le Thompson, je m'avançai. Le Mexicain me regarda avec ahurissement, opina du bonnet, se retourna vers Vicky comme pour avoir confirmation et se mit à traîner la branche.

— Je lui ai dit que nous nous étions perdus dans la jungle, expliqua Vicky. Il va à Sisal. Il accepte de nous emmener.

J'aidai le Mexicain à dégager la route, puis nous montâmes tous trois dans la cabine. Installée à côté du chauffeur, Vicky bavarda avec lui en espagnol pendant tout le trajet.

Une vingtaine de minutes plus tard, j'entendis l'hélicoptère au-dessus de nous et regrettai d'avoir abandonné le Thompson. Mais la vue d'une arme aurait épouvanté le Mexicain. L'appareil s'éloigna. Vicky se tourna vers moi.

— C'est le propriétaire d'une plantation de café, dit-elle. Il nous emmène chez lui. Il a le téléphone.

Appuyé contre le dossier, je regardai la route poussiéreuse se dérouler devant moi. Se penchant en avant, le Mexicain se donna de grands coups sur la poitrine pour m'apprendre qu'il s'appelait Pedro, puis continua à causer avec Vicky.

Je l'admirai de poursuivre ainsi la conversation alors qu'elle était à bout de forces. Mais elle semblait puiser de l'énergie dans une réserve cachée et tenait Pedro sous le charme.

Vingt minutes plus tard, le camion quitta la route de terre et se mit à cahoter sur un petit chemin conduisant à une plantation de café. Pedro s'arrêta devant une longue bâtisse étroite au toit de tôle. Je vis des Indiens qui travaillaient sur la plantation. Devant la maison, une aire était recouverte de grains de café brut. Deux Indiens les étalaient au moyen de râdeaux.

Une grosse Mexicaine souriante sortit de la maison.

— Maria, dit Pedro.

Il la rejoignit et un flot d'explications en espagnol se mit à jaillir.

La portant à demi, j'aidai Vicky à descendre de la cabine. Dès qu'elle posa le pied à terre, elle poussa un cri aigu et je la soulevai aussitôt.

La Mexicaine accourut et, avec force gestes, se mit à crier en espagnol. Pedro me fit signe d'entrer dans la maison. Derrière lui, j'emportai Vicky dans une petite chambre propre et la posai sur le lit.

Maria me repoussa et ferma la porte.

Tout sourire, Pedro me conduisit dans une autre chambre. D'un geste, je lui indiquai mon envie de me laver. Il hocha la tête, me fit signe, et derrière lui, j'entrai dans une salle de bains rudimentaire.

Je renouvelai deux fois l'eau du bain et ce fut seulement quand je me retrouvai dans de l'eau tiède et propre que je commençai à penser à mon avenir immédiat.

Si Vicky réussissait à faire croire que nous étions tombés en mer, que je l'avais sauvée, que Bernie, Harry et l'avion avaient définitivement disparu, je ne risquais rien. Mais était-ce possible ?

Il y aurait enquête. Les journalistes seraient à nos trousses. Nous serions soumis à un harcèlement terrible. A la réflexion, je parvins néanmoins, à la conclusion que Vicky pouvait emporter le morceau, Lane nous épargnant toute pression.

Et Orzoco ? Il ne pouvait rien dire sans révéler son jeu. La Société d'avions-taxis Ruban Bleu étant enregistrée, je pourrais lui rendre le million et demi de dollars. Ce qui me permettait de tirer mon épingle du jeu.

Qui d'autre avais-je à craindre ? Kendrick ? S'il me dénonçait, je pouvais lui rendre la pareille. Wes Jackson ? Avec Vicky de mon côté, Jackson ne représentait pas un problème.

Je ne voyais qu'un seul point faible. Vicky et moi allions jurer que l'avion était tombé en mer. C'était indispensable pour justifier le dernier appel radio de Harry. Mais si on retrouvait l'épave dans la jungle ? Je réfléchis. J'étais à peu près certain que le Condor s'était écrasé à une trentaine de kilomètres de la piste d'Orzoco. S'il avait une once de raison, il ferait démonter l'avion et détruire les débris. C'était un risque à prendre.

Alors que je sortais du bain et me séchais, je réussis à me convaincre que l'avenir ne se présentait pas trop mal pour moi. Trente mille dollars par an, un emploi stable, et Vicky par-dessus le marché... non, pas mal du tout. Mais tout dépendait d'elle.

J'aurais dû savoir qu'elle saurait s'en sortir. A

l'instant où elle décrocha le téléphone, la puissance de Lane Essex se déclencha.

Trois heures plus tard, un hélicoptère nous emportait à l'aéroport de Merida. Après une demi-heure d'attente, l'avion d'Essex se posa et nous ramena à Paradise City. Il était piloté par un gros type souriant qui me dit s'appeler Hennessey, le nouveau chef de bord d'Essex. Je me rappelai le pauvre Bernie disant que des pilotes, on en trouvait à la pelle.

Les journalistes à l'affût de nouvelles et les caméras de télévision furent écartés au moment du débarquement. Wes Jackson était à l'aéroport, ainsi qu'un médecin et une ambulance qui emmena Mme Victoria Essex. Je restai seul avec Jackson.

— Vous devez avoir besoin de repos, dit-il en découvrant ses dents minuscules et grimaçant un sourire. Mais avant, j'ai quelques questions à vous poser.

Je retroussai mes manches sales pour lui montrer les cloques laissées par les piqûres de moustiques.

— J'ai besoin de me faire soigner, déclarai-je. Les questions attendront.

Un interne me prit en charge. Il voulut me faire allonger sur une civière mais je refusai. Je montai dans sa voiture tandis que Wes Jackson restait dehors à me regarder comme un requin qui voit lui échapper une cuisse appétissante où il avait déjà mordu.

On m'emmena à la clinique de la fondation Essex. Une jolie infirmière à la voix chuchotante s'occupa de moi. La toute-puissante Mme Essex avait certainement donné des ordres car on n'aurait pas eu plus d'égards pour moi si j'avais été le président des Etats-Unis.

Bien entendu, ça ne pouvait pas durer. Mes piqûres soignées — certaines s'étaient infectées —, quand j'eus mangé et me fus reposé, Wes Jackson rappliqua. Il ne m'apporta pas des raisins de serre ou des fleurs, mais se pointa en compagnie d'un type maigre à la figure en lame de couteau qu'il me présenta comme Henry Lucas, expert de la compagnie d'assurances qui couvrait le Condor.

Comme j'avais eu le temps de concocter mon histoire, j'étais prêt.

J'étais assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte donnant sur le port de plaisance de Paradise City. Jackson et Lucas prirent des sièges et Jackson me demanda comment j'allais. Je répondis que je récupérais.

— Monsieur Crane, nous avons besoin de tous les renseignements que vous pourrez nous donner sur l'accident, fit Jackson. Que s'est-il passé ? Prenez votre temps, commencez par le commencement.

— Je voudrais bien le savoir, dis-je, le visage impassible. Ça s'est passé tellement vite !

— Vous êtes mécanicien d'aviation, intervint Lucas d'une voix qui ressemblait à une cascade de cailloux. C'est exact ?

Je hochai la tête.

— Et vous ignorez ce qui s'est passé ?

— Ça paraît bizarre, mais c'est vrai. Je préparais à manger à la cuisine quand l'avion a piqué. Jusque-là, tout allait à merveille. J'ai été précipité à l'extrémité de la cuisine, ma tête a heurté le réfrigérateur et j'ai perdu connaissance.

Pendant un long moment de silence ils m'observèrent et moi, je soutins leurs regards.

— Vous prépariez à manger ? (Jackson pencha

son corps massif en avant.) Mais, monsieur Crane, on m'a dit que vous aviez eu tous les trois du steak pour dîner avant le décollage.

C'est ça, fais le malin, salopard ! pensai-je.

— En effet, dis-je. Mais Olson était tendu ; il n'a rien mangé. (Cela pouvait être prouvé.) Alors comme il avait faim, il m'a demandé de lui préparer un sandwich. C'est pendant que j'étais à la cuisine que s'est produit l'accident.

— Vous voulez dire qu'avant le moment où l'avion a plongé en piqué, vous ne saviez pas qu'il était en difficulté ? dit Lucas. Erskine a signalé par radio que les moteurs étaient en feu. Et vous l'ignoriez ?

Je lui adressai mon expression stupide et étonnée.

— Première nouvelle. Tout ce que je sais, c'est que je suis tombé dans la cuisine et que je me suis évanoui. (Comme ils ne répondaient pas ni l'un ni l'autre, je poursuivis :) Ensuite, j'ai vu l'eau s'engouffrer dans la cuisine. J'ignore comment j'ai découvert Mme Essex et je l'ai fait sortir par l'issue de secours. L'appareil était en miettes. Il y avait des morceaux qui flottaient partout. J'ai attrapé quelque chose et j'ai empêché Mme Essex de couler. J'ai vu l'avion s'enfoncer. (Je n'essayai pas de jouer les matomores.) J'ai eu du mal, mais on a touché terre.

Il y eut un silence mortel. Ni l'un ni l'autre ne feignit de me croire.

— C'est ce qu'a dit Mme Essex, déclara Jackson comme s'il avait la bouche pleine de jus de citron.

Je lui adressai un sourire.

— Si nos deux récits concordent, alors, c'est bien ainsi que ça s'est passé.

— J'ai une carte, monsieur Crane, dit Lucas après un long silence. Voulez-vous m'indiquer l'endroit où a eu lieu l'accident.

— Excusez-moi, mais vous ne semblez pas avoir écouté ce que je viens de dire. Je vous ai dit que je préparais un sandwich au moment de l'accident. Olson n'a pas indiqué sa position au contrôle ?

— Vous ne pouvez donc pas nous aider à retrouver l'épave ?

— Hélas, non.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce qui a pu se passer ? Erskine a signalé que les moteurs de gauche avaient pris feu et que les extincteurs ne fonctionnaient pas. Pouvez-vous me dire pourquoi ?

Je savais qu'il me poserait cette question et j'avais une réponse toute prête. Je me lançai dans le bla-bla technique tandis que Lucas, le visage de marbre, écoutait. Je ne le convainquis pas, ni moi non plus, mais Jackson écouta et je n'en demandais pas davantage.

— Si je m'étais trouvé dans la cabine de pilotage au moment où les moteurs ont pris feu, si j'avais été en mesure de lire les instruments de bord, je pourrais vous être beaucoup plus utile, dis-je. Mais j'étais à la cuisine en train de préparer un sandwich.

Lucas me donna une carte du golfe du Mexique.

— Vous ne pouvez pas indiquer approximativement où a eu lieu l'accident ?

Je regardai la carte, puis haussai les épaules.

— A soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres de Presajo, peut-être, je n'en sais rien. Mme Essex et moi sommes restés dans l'eau une douzaine d'heures. C'est le courant qui nous a ramenés. Je

dirais cent kilomètres, peut-être. Je n'en sais pas plus que vous.

Il prit la carte qu'il mit dans sa poche.

— Des hélicoptères cherchent des traces de l'épave. Jusqu'à présent, on n'a rien trouvé.

— On finira bien par les découvrir, et quand on aura la boîte noire, on saura ce qui s'est passé.

Ils se levèrent, me regardèrent, puis Jackson dit :

— Monsieur Crane, M. Essex désire vous voir. Je viendrai vous chercher demain à dix heures.

— Très bien.

Ni l'un ni l'autre ne me tendit la main. Lucas me regarda longuement. J'en fis autant, mais Jackson se décrocha presque la mâchoire pour grimacer un sourire. Si Lane Essex voulait me voir, à ses yeux, je portais encore une auréole.

Jackson ouvrit une porte en acajou, me fit signe d'entrer et annonça :

— M. Crane, monsieur.

Je pénétrai dans une vaste pièce avec baie vitrée donnant sur Paradise City. Devant moi, une immense table équipée d'une batterie de téléphones et des accessoires classiques du grand patron.

Lane Essex était assis derrière le bureau.

N'ayant jamais vu de photos de lui, je me demandais à quoi il ressemblait. Petit, le cheveu rare, cinquante-cinq ans environ, lunettes d'écaille, un nez en bec de moineau, de petites lèvres dures. Du coup, je pigeai pourquoi Mme Victoria Essex se cherchait des partenaires de lit.

— Entrez, Crane. (Le ton était sec.) Asseyez-vous.

Je pris place en face du bureau. En le regardant

de près, je compris pourquoi il avait gagné des milliards. Derrière les lunettes, les petits yeux gris me transperçaient comme une flamme de lampe à souder.

— Mme Essex m'a parlé de vous. Tout laisse à penser que vous lui avez sauvé la vie. C'est aujourd'hui mon tour de vous rendre service. J'ai fait étudier vos qualifications. Lockheed donne sur vous d'excellents renseignements. Acceptez-vous la direction de mon aéroport ?

— Volontiers, monsieur.

— Je vais faire construire un nouveau Condor. Vous pourrez vous en occuper ?

— Avec plaisir, monsieur.

Un téléphone bourdonna. Il fit signe à Jackson qui prit le combiné, écouta, et se mit à parler à voix basse.

— Vous pouvez faire une belle carrière, Crane, poursuivit Essex. Vous devez vous rappeler qu'ici, le mot impossible n'existe pas. Vous aurez tous les fonds nécessaires, mais ne dites jamais que ce que je vous demande est irréalisable. Ce serait le renvoi immédiat.

— Je comprends, monsieur.

Jackson raccrocha. Essex le regarda.

— Crane prend la direction de l'aéroport et de la construction du Condor, annonça-t-il. Donnez-lui cinquante mille. (Il se tourna vers moi.) Vous êtes marié ?

— Non, monsieur.

Il s'adressa à Jackson :

— Donnez-lui un de nos beaux appartements de célibataire. Qu'il ait quelqu'un pour s'occuper de son intérieur et une voiture. (Il me regarda.) Vous avez un compte en banque ?

— Pas ici, monsieur.

Il s'adressa à Jackson :

— Ouvrez-lui un compte à la National Florida, et créditez-le immédiatement de vingt mille dollars. C'est une prime. Versez-lui une paye mensuelle et chargez-vous de ses feuilles d'impôts. (Il me regarda.) Vous êtes satisfait ?

— Merci beaucoup, monsieur. (J'étais comblé.)

— Prenez une semaine de vacances. Ces piquê-res, ça m'a l'air sérieux. Voyez Jackson lundi en huit. (D'un signe, il me congédia.)

Jackson, sur mes talons, referma la porte comme si elle était en sucre filé. Sans un mot, il me fit longer un corridor, puis j'entrai dans un autre grand bureau sans baie vitrée celui-là.

— Je me charge de régler toutes vos affaires, Crane, dit-il. Asseyez-vous.

— Merci, Jackson.

Il se raidit et me dévisagea. De mon côté, je le regardai fixement. Il hésita. Il avait envie de me dire qu'il était M. Jackson pour moi. Mais devant mon regard, il capitula. Prenant le téléphone, il demanda Liz Byrnes.

— Miss Byrnes dirige nos relations publiques, expliqua-t-il. Elle s'occupera de vous.

Miss Byrnes, une femme svelte, blonde et sophistiquée de trente-cinq ans environ, avait des yeux marron pénétrants et un menton décidé.

Je fus un peu gêné quand Jackson lui donna des instructions concernant l'appartement, la voiture, le crédit à la banque. Il fournit les explications d'un ton funèbre.

— A lundi en huit, neuf heures, Crane, me dit-il quand il eut terminé.

— Entendu. Au revoir, Jackson, merci pour votre aide.

En sortant du bureau derrière Miss Byrnes, je remarquai ses yeux écarquillés. Une fois assurée que Jackson ne pourrait nous entendre, elle se retourna pour me regarder.

— Qu'avez-vous fait ? Sauvé Essex de la faillite ?

— J'ai sauvé la vie de Mme Victoria Essex.

Elle fit la grimace.

— Ben vrai, ici, personne ne serait prêt à en faire autant. Vous êtes bien le seul.

Elle m'emmena dans son bureau.

Quatre heures plus tard, j'étais installé dans un luxueux appartement de trois pièces donnant sur la mer avec une Cadillac décapotable rouge et beige au garage, vingt mille dollars à mon compte en banque et six jours à ne rien faire.

Sans lésiner, je m'étais monté une garde-robe et à part ma mine fatiguée, j'étais présentable.

Je montai dans la Cadillac pour me rendre à la galerie de Kendrick.

Louis de Marney se hâta de m'introduire dans le bureau de son patron. La grosse pédale arpentait la pièce en se rongant les ongles.

— Bon sang, que s'est-il passé ? explosa-t-il quand je m'assis.

Je lui racontai toute l'histoire sans rien omettre. Transpirant à grosses gouttes, il m'écouta. De temps à autre, il soulevait sa ridicule perruque orange pour éponger son crâne chauve avec son mouchoir.

— Et voilà, conclus-je. C'est raté. Vous saviez que Bernie était cardiaque ?

— Bien sûr que non ! Vous pensez bien, mon lapin, que je ne lui aurais pas confié cette opération si je l'avais su ! Et l'argent ?

— Je vais le rendre à Orzoco. C'est faisable. La question est de savoir s'il se taira. Si on apprend que le zinc est tombé dans la jungle et pas dans la mer, nous serons dans de sales draps. Vous y compris.

— Je lui parlerai. S'il récupère son argent, il acceptera la situation. (Kendrick me regarda.) Vous me devez deux mille dollars, mon lapin.

— Portez-les sur vos frais généraux, à déduire pour les impôts. (Je me levai.) Si vous arrivez à empêcher Orzoco de parler, on sera tranquilles. L'assurance fait rechercher l'épave. Vous feriez bien de dire à Orzoco de s'en débarrasser au plus vite. Je lui fais parvenir l'argent comment ?

Kendrick me regarda avec ébahissement.

— Quoi, vous avez vraiment l'intention de lui donner un million et demi de dollars ?

— Exactement. Je n'en veux pas. J'ai un boulot chez Essex. Moi, pour le boulot, je suis un vrai cave. Alors, qu'est-ce que je fais ? J'écris à la banque de verser l'argent à Orzoco ?

— Je vais lui parler. Il préférera peut-être une autre procédure. Donnez-moi deux jours.

Nous en restâmes là. Puis j'allai acheter trente-six roses à longue tige chez un fleuriste. J'écrivis sur la carte : « avec mes vœux de prompt rétablissement. Jack Crane », formule assez neutre mais j'étais certain que le personnel d'Essex se poserait des questions. Je dis à la fleuriste d'envoyer immédiatement les roses à Mme Victoria Essex.

Puis, avec l'impression d'avoir bien rempli ma journée, je regagnai mon nouvel appartement et téléphonai à mon père pour lui apprendre que son fils unique était sain et sauf et se mettait au travail.

Son débordement de joie, le tremblement de sa voix trahissant ses larmes me firent comprendre quel salaud j'étais.

CHAPITRE IX

Le lendemain vers dix heures, je me réveillai, parfaitement reposé. Ma figure et mes bras étaient pratiquement guéris et je me sentais en forme. Du restaurant, on m'apporta des œufs au jambon et je déjeunai sans me presser. C'était comme ça qu'il fallait vivre. Par la fenêtre, je vis la mer qui miroitait. Je décidai d'aller me baigner et de trouver une nana que j'emmènerais déjeuner avant d'aller faire une balade en Cadillac. Si la fille n'était pas complètement idiote, je l'emmènerais faire la foire en ville et la ramènerais ensuite ici.

Alors que je fumais ma première cigarette en pensant à l'avenir, le téléphone sonna.

— Jack ? Je voulais vous remercier pour les roses.

Cette voix me produisit un effet extraordinaire. En un éclair, je me rendis compte que cette femme, Mme Victoria Essex, était capable de causer ma perte. Pour l'instant j'étais dans les petits papiers de Lane Essex. Je dirigeais son aéroport. Je devais surveiller la construction d'un nouvel avion de dix millions de dollars. On me payait cinquante mille dollars par an, les impôts à la charge de l'entre-

prise. Mais s'il découvrait que je sautais sa femme, tout ça me pétait entre les doigts.

Allongé sur le lit, le combiné à l'oreille, je me rendis compte que, grâce à ce boulot, je réalisais mon rêve : devenir un puissant directeur travaillant pour un milliardaire.

Soudain je fus inondé de sueur froide. Je savais qu'il fallait manœuvrer cette femme avec d'infinies précautions. Tous les gens qui connaissaient les Entreprises Essex m'avaient prévenu que c'était une peau de vache. Jusqu'à présent, ça avait collé entre nous parce que j'avais envie d'elle et elle de moi. Mais en ce qui me concernait, c'était fini.

— Comment ça va, Vicky ? (Je réussis à mettre une certaine ardeur dans ma voix.)

— Je récupère. Mes pieds sont encore douloureux. Lane me dit qu'il s'est occupé de vous. Vous êtes satisfait, Jack ? Vous n'avez qu'à parler, j'obtiens ce que je voudrai de Lane.

Une goutte de sueur froide coula le long de mon nez, je la chassai d'un revers de main.

— Satisfait ? M. Essex m'a comblé, vous voulez dire. Et je vous en remercie.

— Très bien. (Après une hésitation, elle poursuivit :) Il vient de partir pour Moscou. Je vais au chalet. Rejoignez-moi à six heures. (Elle raccrocha.)

Lentement, je replaçai le combiné.

Du coup, tous mes projets de la journée tombaient à l'eau. A chacune de nos rencontres, je risquais ma carrière et le savais. Si quelqu'un nous voyait et avertissait Essex, j'étais coulé. Pourtant, Mme Victoria Essex était beaucoup trop dangereuse pour que je ne me plie pas à ses ordres.

Les longues heures à lézarder sur la plage à côté

d'une poupée sans cervelle s'envolaient en fumée. Il fallait que j'aie au chalet et risque mon avenir parce que Mme Victoria Essex me faisait signe.

Je passai la matinée et la majeure partie de l'après-midi dans ma chambre à rêvasser. Je picolai ferme. Je n'avais pas faim. Puis vers dix-sept heures, j'allai au garage, montai dans la Cadillac pour prendre la route du chalet.

Sam apparut. Je lui adressai un signe de tête tandis qu'il souriait de toutes ses dents et prenait ma valise. Je pensai qu'il risquait de me trahir. Un mot de lui à Essex et je me retrouvais à la rue.

Allongée sur le divan, Vicky sirotait un Martini.

— Jack !

— Comment ça va ?

Les piqûres d'insectes avaient laissé quelques petites taches sur sa peau, mais elle avait reçu les meilleurs soins. Elle était sensationnelle dans une robe de coton rouge toute simple qui lui tombait aux chevilles.

Elle me regarda de ses grands yeux violets brillants de désir. Après avoir achevé le Martini, elle posa son verre.

— Ferme la porte, Jack. J'ai envie de toi...

En tournant la clé, je compris là encore que j'étais tombé dans un piège. Malgré cela, je la désirais. Aucun homme au monde n'aurait pu rester indifférent à ses charmes.

Nous fîmes l'amour dans des élans de passion effrénée. A deux reprises, elle poussa un cri sauvage et je sursautai car je craignais que Sam se tienne derrière la porte. Quand elle fut enfin satisfaite, elle me sourit.

— Tu es formidable, Jack. Prenons un verre.

Nous bûmes des Martini, puis Sam servit le

dîner, bisque de langouste, saumon grillé, salade et café. Elle parla, j'écoutai.

— Il faut que je te raconte comment ça s'est passé avec Lane, dit-elle en riant. Il était fou furieux que je sois partie sur le Condor. Jamais je ne l'ai vu dans un état pareil. Il a renvoyé ce pauvre Thomson qui m'avait laissée monter. Si mes pieds n'avaient pas été dans cet état, il m'aurait flanqué une sérieuse trempe.

Je ne parvenais pas à imaginer qu'un homme ose porter la main sur cette femme.

— Et toi, tu acceptes ça ?

Elle éclata de rire.

— Tous les hommes ont leur lubie. Ça m'est égal si ça le rend heureux. Je fume de la marie-jeanne avant qu'il commence. (Elle se remit à rire.) Dans un sens, c'est très amusant.

Soudain, je fus écœuré.

— Vicky... tu crois vraiment que je peux rester cette nuit ? demandai-je. Tu ne penses pas que c'est dangereux ?

Son regard se durcit.

— Quoi, tu ne veux pas rester avec moi, Jack ?

Merde ! Un faux pas et mon avenir tombait à l'eau.

— Bien sûr que si. Mais je pense à toi. C'est terriblement dangereux. Quelqu'un...

— Aucun risque. (Elle s'étira comme un splendide chat soyeux.) Branche la télé. On donne un combat de catch.

Nous avons donc passé deux heures à regarder des abrutis qui s'empoignaient et s'envoyaient alternativement valdinguer en l'air. Puis Sam vint débarrasser.

— Transporte-moi jusqu'à mon lit, Jack, dit-elle. J'ai encore mal aux pieds.

Je la pris dans mes bras, l'emportai dans sa chambre et la posai sur le plumard gigantesque sans éprouver la moindre émotion. Mon plus grand désir était de m'en aller, mais je savais bien que je ne le ferais pas.

— Déshabille-moi, Jack.

J'entendais Sam faire la vaisselle. A contrecœur, je lui ôtai ses vêtements, tandis qu'immobile elle me souriait. Quand je l'aidai à passer une minichemise de nuit, elle me dit :

— Prends une douche, Jack. (Les yeux violets avaient une lueur affamée.) Dépêche-toi.

Vers une heure, nous finîmes par nous endormir. Elle me réveilla quand l'aube pointa à la fenêtre ouverte et nous refîmes l'amour. Elle semblait insatiable. Epuisé, je roupillai profondément quand elle me réveilla de nouveau.

— Lève-toi, Jack. Il est dix heures passées. Va dans la chambre d'ami. Le médecin va venir.

A moitié endormi, je me traînai dans la chambre voisine. Je m'effondrai sur le lit. J'avais l'impression d'être passé dans une moulinette. Je dormis à poings fermés.

Quelques minutes plus tard, me sembla-t-il, une main me secoua doucement.

— Le déjeuner sera prêt dans une heure, monsieur Crane, m'annonça Sam à voix basse.

Je me levai en titubant, pris une douche froide, m'habillai et entrai dans le living. J'étais à ramasser à la petite cuillère.

Vicky sirotait un Martini.

— Salut, Jack. Alors, bien reposé ?

Je réussis à sourire.

— Oui. Tu es une femme délicieuse mais, pardon, c'est plutôt épuisant. (Je pris le shaker.) Le toubib, qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle fit la grimace.

— Il voulait me bourrer d'antibiotiques, mais j'ai refusé.

— Tu as eu raison. (J'avalai la moitié d'un Martini pour me donner du courage avant d'annoncer :) Il faut que je descende en ville ce matin. Je n'en ai pas pour longtemps, mais c'est indispensable.

Elle posa son verre et me regarda.

— Pourquoi ?

Les yeux violets se durcirent, le visage se transforma en un masque de pierre ; tous ces signes me confirmèrent dans la certitude que je jouais avec de la dynamite.

Je lui parlai de Claude Kendrick et d'Orzoco. Elle m'écouta sans me quitter des yeux.

— Il faut que le problème Orzoco soit réglé, conclus-je. Le seul moyen est de lui rendre son argent pour l'obliger à la fermer. Il faut que je voie Kendrick pour arranger ça.

Elle respira lentement et longuement.

— Tu t'es mis dans un drôle de pétrin, non ? fit-elle d'un ton sec.

— Je me débrouillerai. Ne te fais aucun souci.

C'était exactement ce qu'il ne fallait pas dire. Elle prit son verre et le jeta rageusement contre le mur d'en face où il se brisa. Puis penchée en avant, elle me foudroya du regard.

— Me faire du souci, moi ? Je voudrais bien voir ça ! Si tu me mêles à ta sordide histoire de détournement, tu t'en mordras les doigts. Va régler cette affaire ! Mais pas question de me mêler à ça.

— Du calme ! (J'étais choqué par sa méchanceté.) Inutile de te mettre en colère. J'arrangerai ça.

— Tu ferais bien !

A la vue de ce regard noir qu'elle me lançait, ses traits durs comme de la pierre, ses yeux étincelants, elle perdit tout attrait pour moi. Pour la première fois, je compris pourquoi tout le monde m'avait dit qu'elle était la reine des peaux de vache.

— Et reviens ici. J'exige que tu sois de retour avant cinq heures ! cria-t-elle au moment où je quittais la pièce.

Claude Kendrick me reçut dans son bureau, un sourire moqueur aux lèvres.

— Tout est réglé, mon lapin. Aucun problème. J'ai un document que vous allez signer. J'ai téléphoné à Orzoco. Il s'est montré très compréhensif. En fait, il n'est pas mécontent. Il a récupéré sur l'avion bon nombre de pièces très coûteuses qu'il aura donc pour rien.

— Et l'épave ?

— Elle n'existe plus. C'est réglé. Aucun problème. Signez ici. Vous cédez votre société à Orzoco.

Je signai du nom de Jack Norton, pseudonyme sous lequel j'avais fait enregistrer la société. Tout semblait terminé.

— J'apprends que M. Essex fait construire un autre Condor, reprit Kendrick d'un air rusé. On pourrait peut-être envisager un nouveau marché ?

— Pas question.

Il souleva sa perruque orange, regarda à l'inté-

rieur de la coiffe et l'appliqua de nouveau sur son crâne.

— Oui. (Il me regarda en biais.) Mme Essex possède un certain nombre de colifichets de valeur. Un collier de diamants en particulier. Je suis client, si vous pouvez combiner quelque chose.

— Allez vous faire foutre, gros tas ! lançai-je avant de partir.

Je montai dans la Cadillac. La pendulette du tableau de bord indiquait treize heures trente. Comme je n'étais pas attendu avant dix-sept heures, je décidai de rentrer chez moi. J'avais besoin de réfléchir. Je commandai le menu du jour qu'on m'apporta sur une table roulante. Avant de déjeuner, j'allumai une cigarette et m'installai près de la fenêtre ouverte.

Dès que je travaillerais pour Essex, je sortirais des griffes de Vicky, pensai-je. J'avais quatre journées difficiles en perspective, mais une fois au travail, je serais tranquille. Elle s'en rendrait compte et serait obligée de l'admettre. Afin de répondre aux exigences d'Essex, je serais perpétuellement en déplacement. La direction de l'aérodrome et la supervision du nouveau Condor en construction ne me laisseraient pas de temps pour sauter Mme Victoria Essex.

J'avais encore quatre nuits critiques à passer et je transpirais à cette idée. Pour tenter de me rassurer, je me disais qu'elle courait autant de risques que moi et que si elle se croyait en sécurité quand elle couchait avec moi, je pouvais en faire autant.

A ce moment, la sonnerie de la porte d'entrée retentit.

Pensant que le maître d'hôtel venait débarrasser la table roulante, je me levai et ouvris.

On emploie couramment une expression consacrée : le sang se glaça dans ses veines. C'est exagéré, bien entendu. Le sang ne peut pas se glacer dans les veines, mais on peut être choqué à un point tel que le sang cesse d'irriguer la face et, que, pétrifié, on ne peut pas respirer d'un bon moment. C'est ce qui m'arriva quand je vis Pam Osborn sur le seuil.

C'était bien elle avec ses cheveux blonds tombant en une cascade dorée sur ses épaules, ses pommettes hautes et maigres, ses grands yeux verts. En chemisier couleur bouton-d'or et pantalon extensible blanc, elle arborait un sourire de panthère.

— Salut, Jack, dit-elle. Etonné de me voir ?

Je reculai pour la laisser entrer, puis elle referma la porte.

— Pam !

Depuis l'instant où j'avais exigé qu'elle ne parte pas avec nous et nous attende à Merida, elle m'était complètement sortie de l'esprit. Et maintenant, elle était là, lien fatal me reliant au détournement d'avion. Après ma conversation avec Kendrick, je me croyais à l'abri. Je pensais également pouvoir me débarrasser de Vicky. Elle se fatiguerait vite de moi quand elle s'apercevrait que je ne pouvais pas accourir au moindre claquement de doigts de sa part. Jusqu'à cet instant, mon avenir paraissait réglé, mais à présent, ça me paraissait très compromis.

Je la regardai choisir un fauteuil et s'installer.

— Je suis tellement heureuse que vous réussissiez si bien dans la vie, Jack ! dit-elle tout en ouvrant son sac pour prendre un paquet de cigarettes. J'ai rencontré Dolly Byrnes. C'est une grande

amie à moi. Vous êtes dans les petits papiers d'Essex, paraît-il. (Elle me scruta. La haine qui brillait dans les yeux verts me glaça.) Cinquante mille dollars par an nets d'impôts, ce bel appartement, une Cadillac, patron de l'aérodrome. Mais c'est merveilleux !

Je m'assis. J'avais surmonté le choc et mon cerveau commençait à fonctionner.

— Formidable, n'est-ce pas ? (Je me rendis compte que ma voix était un peu râpeuse.) C'est la vie, Pam. Terrible, cette histoire de Bernie. Je ne savais pas qu'il avait le cœur fragile. Et vous ?

— Moi non plus. (Elle alluma une cigarette.) Je suis allée à son enterrement, je ne pouvais pas faire moins. J'espérais que vous y seriez aussi.

Un frisson me parcourut l'échine. Elle pouvait démentir que nous étions tombés en mer.

— Je sais que vous et Bernie...

— Ne parlons pas de Bernie, coupa-t-elle. Il est mort. Parlons de moi.

— Mais certainement. (Sans le moindre espoir, je poursuivis :) Vous voulez reprendre votre travail, Pam ? Je peux arranger ça.

— C'est gentil à vous, Jack ! Ma foi, non. Je veux quelque chose d'un peu mieux... Et tout de suite.

Le chantage, c'était ça. Une idée me vint immédiatement à l'esprit. Elle était venue seule. Si je la tuais ? Cela mettrait-il fin au cauchemar qui lentement s'échafaudait autour de moi ? Bon, très bien, je la tuais donc. Mais après ? Que faire du cadavre ?

— Que puis-je pour vous être utile, Pam ? demandai-je.

— J'ai vu Claude. Il m'a dit que vous aviez

rendu l'argent. Claude n'est pas très efficace. Il m'a conseillé de m'adresser à vous. (Elle croisa ses jambes fines.) Bernie avait l'intention de m'épouser. Nous aurions partagé un million de dollars. J'aimerais bien posséder un million de dollars.

Je hochai la tête.

— Comme tout le monde.

Elle secoua la cendre de sa cigarette sur le tapis.

— J'ai passé cinq jours à l'hôtel Continental à Merida. (Elle me regarda de ses yeux verts durs comme de la pierre.) J'aurais pu me morfondre dans la solitude. Mais il se trouve que Juan s'est occupé de moi.

— Vous avez toujours été très liante, fis-je remarquer.

— Voyons, Jack, vous n'écoutez pas ! Juan Aulestria. Vous vous rappelez ? Il travaillait pour Orzoco... Vous y êtes maintenant ?

Je revis en pensée l'homme grand et svelte aux longs cheveux épais, souple comme un serpent, et le cœur me manqua.

— Juan a été très gentil pour moi, poursuivit Pam. Il est avec moi en ce moment. Nous sommes au Hilton. Il a pensé qu'il valait mieux que je vous voie d'abord. Il vous parlera après.

Ses lèvres rouges s'ouvrirent pour esquisser un vague sourire.

— Juan a un tact fou.

J'en avais assez de jouer au chat et à la souris car je me rendais parfaitement compte qu'elle m'avait coincé. Je me réjouis de n'avoir pas eu la bêtise de la tuer. Des deux, Aulestria était le plus dangereux et de beaucoup.

— Assez de baratin, dis-je. Parlons affaires. Que voulez-vous ?

Elle sortit une enveloppe de son sac et me la jeta sur les genoux.

— Jetez un coup d'œil là-dessus, Jack.

L'enveloppe contenait quatre bonnes photos de l'épave du Condor dans la jungle. Aucun doute possible sur l'identité de l'avion car le nom et le numéro apparaissaient nettement sur le fuselage. Le quatrième cliché me fit sursauter. On voyait le cadavre d'Erskine, la tête dans une mare de sang.

— Au cas où vous ne comprendriez pas l'utilité de cette photo, mais ça m'étonnerait, dit Pam, que faisait Harry hors de la cabine de pilotage au moment de l'accident ?

Je posai les clichés sur la table.

— C'est tout ? demandai-je en allumant une cigarette.

Je fus étonné de constater que mes mains ne tremblaient pas.

— Ça ne suffit pas ? fit-elle en haussant les épaules d'un air ironique.

— Vous pourriez vous attirer des ennuis. Vous êtes complice du détournement de l'avion.

— Prouvez-le. J'étais la petite amie de Bernie. Il m'a demandé de l'attendre à Merida. Je n'avais pas la moindre idée de ses projets. Juan le dira aux assureurs s'ils ont besoin de le savoir.

— Très bien. C'est combien ?

— Cinq cent mille dollars. La moitié de la part de Bernie.

Je ne pouvais pas y croire.

— Voyons, dis-je en la regardant avec des yeux ronds.

— Vous m'avez très bien entendue, Jack.

— Où croyez-vous que je vais pouvoir trouver cet argent ?

— Par cette salope d'Essex. Sinon qui voyez-vous ?

— Vous êtes folle ! Autant lui demander de partir pour la lune que lui réclamer une somme pareille.

Pam eut son détestable sourire de triomphe.

— Mais si, elle marchera. (Elle sortit de son sac une autre photo.) Je n'y aurais pas pensé. C'est Juan qui a eu cette idée. Il vous a fait suivre par un détective privé depuis votre retour. (Elle me jeta le cliché sur les genoux.) Cinq cent mille dollars, pour elle, c'est une misère. Elle paiera pour que M. Lane Essex ne tombe pas sur ça.

Je regardai la photographie. Elle me représentait devant le chalet à côté de la nouvelle Cadillac. Je tendais ma valise à Sam.

Elle laissa derrière elle un relent de parfum à bon marché et les cinq clichés compromettants. Avant de s'en aller, elle me dit qu'Aulestria prendrait contact avec moi.

— A partir de maintenant, Jack, c'est lui qui se charge des négociations. Nous n'attendrons pas longtemps. Arrangez-vous avec la salope.

Je me demandai comment Vicky allait réagir. J'étais fichu, sûr et certain. Mais serais-je en mesure de la sortir de ce pétrin ? Si la loyauté de Sam résistait à la pression, cette photo de moi prise à mon arrivée au chalet n'était pas tellement dangereuse. Vicky pourrait raconter à Essex qu'elle m'avait prêté la cabane pour mes vacances, mais n'y avait pas mis les pieds. A la réflexion, c'était idiot. Elle avait dû dire à Essex qu'elle allait au

chalet et Sam ne tiendrait jamais le coup, si Essex l'interrogeait avec insistance.

Que faire ?

Je remis les photos dans l'enveloppe que je glissai dans la poche intérieure de ma veste. J'allumai une cigarette tout en cherchant une solution. Ma première idée fut de coincer Pam et Aulestria et de les liquider. Mais ça aussi, c'était irréalisable. Aulestria, qui était loin d'être un imbécile, avait dû prendre ses précautions, déposer un autre jeu de photos chez un avoué avec des instructions en cas de décès. Si Pam avait été seule, j'aurais certainement réussi à la coincer et à la faire disparaître. Mais pas Aulestria.

De nouveau, je pensai à Vicky. Je perdais mon temps à chercher une solution. Il fallait en parler avec elle, et la perspective de son explosion de colère me coupait les jambes : « Si tu me mêles à cette affaire, tu t'en mordras les doigts. » Et voilà qu'elle s'y trouvait mêlée pour avoir couché avec moi. Comme elle ne voulait pas me perdre, elle avait menti non seulement à Essex mais aux agents de la compagnie d'assurances.

Je regardai ma montre, il était quatorze heures quarante-cinq.

Rassemblant tout mon courage, je me mis en route pour le chalet. Ce trajet, je m'en souviendrai jusqu'à la fin de mes jours. Plus j'approchais du cabanon, plus j'avais peur. Comme je connaissais les colères de Vicky, je redoutais les réactions qu'elle pourrait avoir en apprenant qu'elle était compromise. Je pensai également aux années que je risquais de passer derrière des barreaux. En mettant les choses au mieux, quinze ans minimum. Je serais vieux et bon à rien à ce moment-là. Très tard

dans la journée, je pensai à mon père. Un tel coup lui serait fatal.

Je m'arrêtai devant le chalet. Le sourire aux lèvres, Sam ouvrit la portière. Lui laissant le soin de remiser la Cadillac dans l'un des garages, j'entrai.

Vicky était allongée sur le divan, un numéro de *Vogue* à la main. Du seuil, je la regardai. Elle posa la revue et me sourit.

— Salut, Jack ! (Elle éclata de rire.) C'est gentil d'arriver si tôt. (Elle tapota le canapé.) Viens m'embrasser.

J'entrai dans le living et fermai la porte. Sans faire un pas, je demeurai sur place, le dos contre le battant.

Elle haussa les sourcils.

— Voyons, Jack ! Il ne faut pas me prendre au sérieux. J'étais en colère. Ça m'arrive. Alors c'est arrangé ?

— Eh bien, la colère va te reprendre. Y a de quoi !

Sortant l'enveloppe de ma poche, je la jetai sur ses genoux.

Les yeux violets se durcirent. Le sourire agui-cheur disparut comme un poing qui se transforme en main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Regarde.

Elle regarda fixement l'enveloppe sans y toucher.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je m'approchai du canapé. Je pris l'enveloppe et en sortis les cinq photos que j'étais sur ses genoux.

Elle les regarda, puis les prit lentement une à une pour les examiner attentivement. Elle arriva

finalement à celle qui me représentait en compagnie de Sam. Elle l'étudia plus longtemps que les autres. Puis elle rassembla les clichés et me les tendit.

— Combien ?

Mis à part le visage livide et tendu, les yeux étincelants, elle était prodigieusement calme. Le mouvement des seins sous le chandail indiquait que la respiration était régulière et que, par conséquent, le cœur et le pouls battaient normalement.

— Combien ? répéta-t-elle.

C'était vraiment une femme extraordinaire. Elle n'eut besoin d'aucune explication et l'explosion de colère que je redoutais ne se produisit pas.

— Cinq cent mille dollars... un demi-million.

Elle leva les yeux sur moi.

— Tu es un amant ruineux ! (Je ne répondis pas.) Ne prends pas cet air de catastrophe. Assieds-toi. (Elle désigna un fauteuil à côté d'elle.) Raconte.

Je m'assis.

Elle resta allongée, immobile, les yeux fixés sur ses mains tandis que je lui faisais part des exigences de Pam et d'Aulestria.

— Bien entendu, ils ne se contenteront pas d'un demi-million, dit-elle comme pour elle-même. Je les paye et ils reviennent à la charge, comme tous les maîtres chanteurs. (Elle me regarda.) Tu as tué Erskine. Est-ce que tu serais capable de les supprimer ?

— Oui. Mais ça ne résoudra pas le problème. Aulestria a dû prendre ses précautions.

Elle hocha la tête.

— A moins que j'avoue à mon mari que j'ai fait

une bêtise en espérant qu'il me pardonnera. (De nouveau elle avait l'air de parler toute seule.)

— C'est une idée, dis-je d'un air crispé.

Elle me dévisagea.

— Tu n'es qu'un petit minable, Jack. Tu te demandes ce qui va t'arriver.

— Je veux te tirer de ce pétrin.

— Tiens, vraiment ? (Elle sourit.) C'est déjà quelque chose. Ce demi-million, je l'ai. Que dois-je faire à ton avis ? Payer ces gens ? Tout ira bien jusqu'au jour où ils recommenceront. Qu'en dis-tu ?

A mon tour je la regardai attentivement.

— Quoi, tu peux trouver cinq cent mille dollars ? fis-je d'une voix rauque.

— Evidemment ! Le problème n'est pas là. Il s'agit de savoir s'il faut le faire.

Mon cerveau se mit à fonctionner à toute vitesse.

Si elle avait l'argent, une fois les deux maîtres chanteurs satisfaits, je ne risquais plus rien. Je pouvais même conserver mon poste dans les Entreprises Essex. Pourquoi ne se contenteraient-ils pas d'un demi-million ?

— Bien sûr, ce serait une solution, dis-je en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop satisfait.

— Evidemment. Oui... comme tu le dis très justement, ce serait une solution. (Elle écrasa sa cigarette.) Alors, payons-les. (Elle m'examina des pieds à la tête.) Tu les connais, moi pas. A ton avis, on peut croire à leur parole ?

Je l'ignorais mais, pour moi, pas question de le reconnaître. J'avais bien trop hâte de me tirer de ce mauvais pas.

— Avec une somme pareille, ils joueront le jeu, assurai-je. Nom de Dieu ! Un demi-million !

— Ils sont descendus au Hilton, hein ? Essaie de les joindre, Jack. Réglons ça immédiatement.

— C'est vraiment ton intention, Vicky ? Tu vas payer ?

— Il faut songer à Lane. Il y a d'abord son avion à la con et une perte sèche de dix millions de dollars. Inutile qu'il apprenne en plus que je me suis conduite comme la dernière des putains, non ? (Elle haussa les épaules.) Après tout, un demi-million, qu'est-ce que c'est ?

Sans lui donner le temps de changer d'avis, j'appelai le Hilton et demandai M. Aulestria. Au bout d'un moment, une voix d'homme répondit.

— Ici Aulestria.

— Crane. C'est d'accord, dis-je. Comment procédons-nous ?

— Soyez ici demain à onze heures, répondit Aulestria avant de raccrocher.

— Au Hilton à onze heures, dis-je à Vicky.

— J'ai besoin de deux jours pour réunir cette somme. Vois comment aura lieu le paiement. (L'expression des yeux violets était très impersonnelle.) Maintenant, va-t'en. Il faut que j'appelle mon agent de change. (Elle claqua des doigts.) Rentre chez toi.

Je savais bien qu'un jour ou l'autre elle me congédierait d'un claquement de doigt comme ses autres esclaves. Mais ça m'était égal. J'étais trop heureux qu'elle n'ait pas fait de scène, accepte de payer et que mon avenir ne soit pas menacé, pour me formaliser de ce détail insignifiant.

— Je te tiendrai au courant, dis-je en m'approchant de la porte.

Elle souleva le combiné sans m'accorder un

regard. Je sortis. Le crépuscule tombait. Je récupérai la Cadillac au garage et rentrai chez moi.

Aulestria recommencerait très probablement à la faire chanter. Mais je me dis que sa fortune lui permettait d'être pressurée.

De nouveau je voyais la vie en rose.

J'arrivai au Hilton le lendemain matin un peu avant onze heures. Alors que je demandais M. Aulestria au bureau de la réception, un homme me bouscula. Il s'excusa. Encore un de ces abrutis perpétuellement dans la lune, me dis-je et je n'y pensai plus. Mais je devais m'en souvenir plus tard.

Aulestria m'attendait dans une grande chambre aménagée dans le style Hilton. Assise près de la fenêtre, Pam ne tourna pas la tête quand Aulestria ouvrit la porte.

— Monsieur Crane ! fit-il en m'adressant son sourire de serpent. Heureux de vous revoir. (Il referma la porte.) Elle accepte de payer ?

— Exact.

— C'est très avisé de sa part. Elle est d'accord pour cinq cent mille ?

— Oui.

— C'est... un peu inattendu. Je m'attendais à un marchandage de sa part. Mais je suis très satisfait. Cette somme me sera versée sous forme de bons au porteur.

— C'est faisable. Je veux toutes les photos et tous les négatifs ainsi qu'une reconnaissance attestant que cette transaction clôt l'affaire.

— Vous aurez les photos et les négatifs, mais pas de reconnaissance.

— Ce qui signifie que vous pourrez recommencer à nous faire chanter.

— Croyez-moi, monsieur Crane. Un demi-million, ça nous suffit amplement, n'est-ce pas, Pam ?

— Si ça te va, Juan, moi c'est pareil, dit Pam sans se retourner.

— Soyez tranquille, monsieur Crane. Quand la transaction aura-t-elle lieu ?

— Après-demain.

— Très bien, mais pas plus tard. Apportez les bons ici à dix heures au plus tard. Nous prenons l'avion. (Il me reconduisit à la porte.) Vous êtes un homme heureux, monsieur Crane.

Je le regardai.

— Vous croyez ?

— Posez-vous la question vous-même. (Il s'inclina et je sortis.)

De retour chez moi, j'appelai Vicky.

— Il veut des bons ? (Il y eut une pause.) Bien, je m'arrangerai. Sam te les apportera demain soir.

Elle raccrocha. Je reposai le combiné et regardai par la fenêtre ouverte. Il y avait dans cette histoire quelque chose de bizarre qui commençait à m'inquiéter. Alors que je m'attendais à voir Vicky piquer une colère terrible, il ne s'était rien passé de ce genre. J'aurais mis ma tête à couper que jamais elle n'aurait accepté de cracher un demi-million de dollars, et voilà qu'elle les allongeait docilement. Seul son claquement de doigts cadrerait avec le personnage.

J'essayai de me persuader que cinq cent mille dollars n'étaient rien à côté de ce qu'elle risquait de perdre. Comme son mari, elle était monstrueusement riche, et une telle somme ne représentait pas davantage pour elle qu'une centaine de dollars

pour moi. Mais malgré tous mes efforts, je n'y parvins pas. Il y avait quelque chose de louche. Alors que j'observai le coucher du soleil, je voyais mon avenir s'effriter.

Je dînai, traînai en ville, puis me couchai. Impossible de dormir. Exaspéré, vers deux heures du matin, je pris trois somnifères qui m'apportèrent l'oubli nécessaire.

Je dormis jusqu'à midi. Le reste de la journée me parut interminable. Désœuvré, mal dans ma peau, je pensai à Vicky et je la désirai subitement, mais c'était terminé entre nous. Le claquement de doigts et le regard impersonnel et glacial de ces yeux violets me l'avaient nettement fait comprendre. Je descendis au bar, pris un double scotch sur des glaçons et un sandwich au poulet que j'eus beaucoup de peine à avaler. Ensuite je me rendis à la plage. Les petites dindes étaient là, mais elles ne m'intéressaient plus. Assis dans la voiture, je regardai la mer jusqu'à la tombée du jour, tourmenté par mes pensées. Puis je rentrai chez moi et regardai la télé.

Le lendemain fut en tout point identique à la veille. J'essayais de ne pas trop m'en faire me disant que nous serions débarrassés d'Aulestria le lendemain. Dans quarante-huit heures, je verrais Wes Jackson et commencerais à travailler. Et toute cette affaire deviendrait de l'histoire ancienne. Je m'efforçai de penser à mes responsabilités quand je dirigerais l'aéroport. Je rédigeai même quelques notes mais le cœur n'y était pas. A dix-neuf heures, on sonna à la porte. C'était Sam qui me tendit une volumineuse enveloppe.

— Comment va-t-elle, Sam ? demandai-je en prenant l'enveloppe.

— Très bien, monsieur Crane. Elle ira toujours bien. (Il racla ses pieds à terre.) Je vais vous dire au revoir. Je m'en vais.

— Que voulez-vous dire ?

Il sourit tristement.

— Mme Essex n'a plus besoin de moi.

— Quoi... elle vous a fichu à la porte ?

— C'est ça, monsieur Crane.

— Qu'allez-vous faire ? m'enquis-je, tout chamboulé par cette nouvelle.

— Je me débrouillerai. J'ai de l'argent de côté. Je rentre chez moi.

— Vous voulez dire qu'elle vous a renvoyé comme ça ?

— Ça devait arriver. C'est une dame difficile. Si tout va bien pour elle, c'est parfait. Autrement, c'est mauvais.

— Je suis désolé, Sam. J'ai l'impression que c'est de ma faute.

Son beau visage ouvert s'éclaira d'un sourire chagriné.

— Si ça n'avait pas été vous, ç'aurait été un autre. (Il s'essuya la main sur le fond de son pantalon et me la tendit.) Eh bien, au revoir, monsieur Crane, j'ai été content de vous connaître.

Nous nous serrâmes la main et il partit.

Pouvait-il m'en arriver autant ? me demandai-je. Quand tout serait terminé, une fois Aulestria payé, allait-elle me flanquer à la porte ? Je m'assis dans un fauteuil. Oui, me dis-je. Ça ne fait pas un pli. Tu seras congédié. Elle ne voudra plus te voir, tout comme Sam. Tu partiras, c'est certain.

Je regardai la volumineuse enveloppe que je tenais à la main. Je l'ouvris. Elle contenait cinq bons au porteur d'une valeur de cent mille dollars

chacun. Je pouvais prendre la Cadillac et m'en aller. Ces bons représentaient de l'argent liquide. C'était faisable, mais je ne le voulais pas.

Je réfléchis. Mon avenir s'annonçant des plus sombres. Qu'allais-je devenir ?

Subitement, j'eus besoin de réconfort et une seule personne au monde pouvait me l'apporter.

Mon père répondit au téléphone d'un ton las :

— Quelle surprise ! Comment vas-tu, Jack ?

— Ça va. J'ai réfléchi. Finalement, je ne vais pas garder mon boulot ici. Le garage est toujours à vendre ?

— Probablement. Je ne sais pas. Je vais demander. Quoi, ça t'intéresserait ?

— Peut-être. Renseigne-toi.

J'avais à mon compte les vingt mille dollars d'Essex, je n'aurais pas besoin de les emprunter à mon père.

— Et ton jardin, ça pousse ?

— Il est magnifique. Jamais les rosiers n'ont été aussi beaux. Jack... (De joie, il respirait plus vite, sa voix avait perdu sa lassitude.) Tu reviens à la maison ?

— Peut-être, papa. Je te le dirai bientôt. Oui... c'est possible.

— Très bien, fiston. J'attends de tes nouvelles.

— Ce ne sera pas long. Au revoir, papa. (Et je raccrochai.)

Ce soir-là, je ne pris pas de somnifère.

En montant dans la Cadillac le lendemain matin, je songeai que c'était sans doute la dernière fois que je la conduisais. C'était une belle bagnole et j'éprouvai du regret en mettant le moteur en mar-

che. Je me rendis au Hilton et rangeai la voiture. Au loin l'horloge d'une église sonna l'heure. L'enveloppe contenant les bons à la main, je montai les marches de l'hôtel et entrai dans le hall imposant. Encore quelques minutes, me dis-je en pénétrant dans l'ascenseur, je cesserai d'être crispé.

Je longuai le couloir et frappai à la porte d'Aulestria qui s'ouvrit aussitôt. Aulestria s'effaça pour me laisser passer. Puis il sortit dans le couloir, regarda à droite et à gauche et rentra dans la chambre.

Pam, debout près de la fenêtre, portait un léger manteau, et il y avait deux valises coûteuses qui se trouvaient à côté d'elle.

— Vous avez les bons, monsieur Crane ? demanda Aulestria.

— Oui.

Je les sortis de l'enveloppe et les lui montrai. Il ne chercha pas à les prendre, hocha la tête et les regarda.

— Très bien. (Il sortit une enveloppe de sa poche.) Voici les photos et les négatifs. Prenez-les, je prendrai les bons.

Nous fîmes l'échange. Je vérifiai les clichés et les négatifs.

— Combien d'épreuves avez-vous conservées ? demandai-je.

— Monsieur Crane, je vous en prie ! Vous pouvez me faire absolument confiance, assura-t-il en souriant. Il n'existe pas d'autres épreuves. Je vous en donne ma parole. Mme Essex peut être absolument tranquille.

— Si vous recommencez à faire du chantage, vous le regretterez, dis-je. C'est votre affaire.

— C'est fini une fois pour toutes, monsieur Crane.

— C'était une simple mise en garde.

Je me retournai, quittai la pièce, suivis le couloir jusqu'à l'ascenseur et arrivai dans le hall. Je glissais dans ma poche intérieure l'enveloppe contenant les photos quand une voix dit doucement :

— Donnez-moi ça, Crane.

Je fis volte-face, le cœur battant.

Wes Jackson se tenait derrière moi, les dents découvertes en un sourire de requin. Il tendit sa main épaisse.

— Je représente Mme Essex. Elle m'a demandé de récupérer les photos.

— Elle les aura, mais je les lui remettrai moi-même.

— Elle s'attendait à cette réaction. (Il me tendit un bout de papier.) Voici une autorisation. (Ses petits yeux me scrutèrent.) Elle ne veut plus vous voir.

Je pris le papier.

« *Jack Crane, remettez les photos du chantage à M. Jackson.*

A partir de maintenant, vous cessez d'être employé par les Entreprises Essex. Lane Essex. »

Je regardai la signature, puis Jackson.

— Elle l'a mis au courant ?

— Naturellement. Personne n'a jamais réussi à faire chanter les Essex. Et personne n'y parviendra. Donnez-moi les photos.

Je m'exécutai.

— Maintenant, Crane, asseyons-nous un instant. Voyons ensemble comment va se terminer ce sordide petit drame. Ça vous intéressera.

Il posa sa main épaisse sur mon bras et me

conduisit vers deux fauteuils placés en face des ascenseurs. Il s'assit, regarda les photos et les mit dans sa poche.

Je m'assis.

« A partir de maintenant, vous cessez d'être employé par les Entreprises Essex. »

J'avais beau m'y attendre, c'était tout de même un sacré choc.

— Vous allez quitter immédiatement Paradise City, reprit Jackson. Vous ferez bien de ne jamais y remettre les pieds. Vous pouvez vous estimer heureux. M. Essex a tenu compte et mis à votre actif le fait que vous avez sauvé la vie de Mme Essex. Vous aurez la sagesse de ne pas ébruiter cette affaire, je n'en doute pas. Je peux vous annoncer que la demande de dédommagement a été retirée auprès de l'assurance du Condor, par conséquent, tout chantage se trouve neutralisé. L'autre photo n'a aucune importance.

— Ils s'en tirent avec un demi-million de dollars, dis-je. Vous trouvez ça malin ?

Il sourit, plus requin que jamais.

— Personne ne s'en sort jamais gagnant quand il s'agit de M. Essex. (Il étira ses longues jambes épaisses.) Tenez, regardez donc, Crane, ça vous intéressera.

L'une des portes de l'ascenseur s'ouvrit. Pam, suivie d'Aulestria, s'avança dans le hall. Derrière eux venaient deux mastards, des flics visiblement.

Aulestria était blême, Pam, sur le point de tomber dans les pommes. Les deux hommes leur firent traverser le hall et les conduisirent à une voiture qui attendait.

Un autre individu, qui sentait lui aussi le poulet à cent mètres, sortit d'un ascenseur, portant les deux

valises que j'avais vues dans la chambre d'Aulestria. Il les lâcha, s'approcha de Jackson et posa la grosse enveloppe contenant les bons sur les genoux de Jackson.

— Aucun problème, dit-il.

Reprenant les bagages, il se dirigea vers la sortie et monta dans la voiture qui s'éloigna rapidement.

— Vous voyez comment fonctionne notre organisation, dit Jackson d'un ton satisfait. Ces trois hommes sont d'anciens agents de police. Ils escorteront ces deux minables maîtres chanteurs à un avion partant pour Merida. C'est un vol charter. Ils seront seuls à bord. Un accueil extrêmement hostile les attend à Merida. Inutile de dire que M. Orzoco a été alerté. Aulestria a commis la bêtise de détourner des fonds appartenant au parti de M. Orzoco qui saura les mettre au pas, lui et la femme. Aulestria croit que les hommes qui l'escortent appartiennent à la police municipale. Toutes les paroles que vous avez échangées ont été enregistrées et on les lui a fait réentendre. Il croit qu'on va le poursuivre pour chantage. Il ne comprendra ce qui se passe en réalité qu'une fois à bord, et il sera trop tard. (Jackson m'adressa un sourire de requin.) De petits connards, tout comme vous, Crane. Il existe un vieux dicton : le pot de terre ne doit jamais lutter contre le pot de fer. Le pot de terre est toujours brisé.

Je vis qu'il s'amusait.

— Vous ne vous êtes sans doute pas rendu compte que j'avais fait placer un micro sur vous quand vous avez rendu visite à Aulestria la première fois. Vous pouvez me le donner. Il se trouve dans la poche droite de votre veste.

Stupéfait, je fouillai ma poche et en sortis un

objet noir de la dimension d'un cachet d'aspirine. Je me rappelai alors l'homme qui m'avait bousculé dans le hall de l'hôtel.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demandai-je à Jackson.

— Rien. (Il se leva et me regarda d'un air méprisant.) Jamais vous ne ferez rien.

Il s'éloigna et je le regardai partir.

L'avenir lui donnera peut-être tort. Jamais, c'est un bien grand mot.

Je pensai à mon père, à mon patelin, et au garage qui était peut-être encore à vendre.

Subitement une vague de confiance me souleva.

Après tout, Henry Ford est parti de rien, pas vrai ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

Composition Nord Compo, Lille.
Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand (Cher), le 17 mars 1997.
Dépôt légal : mars 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/743.

ISBN 2-07-049689-9/Imprimé en France.